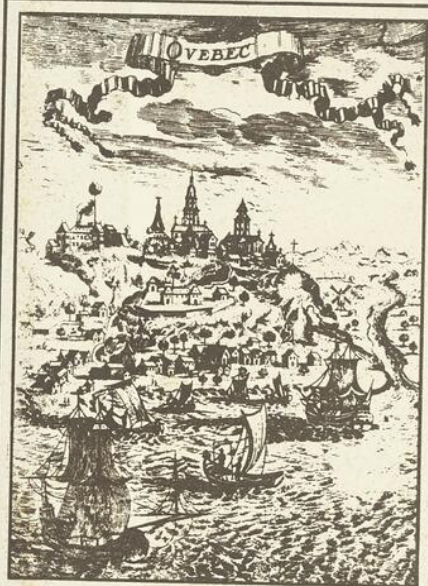
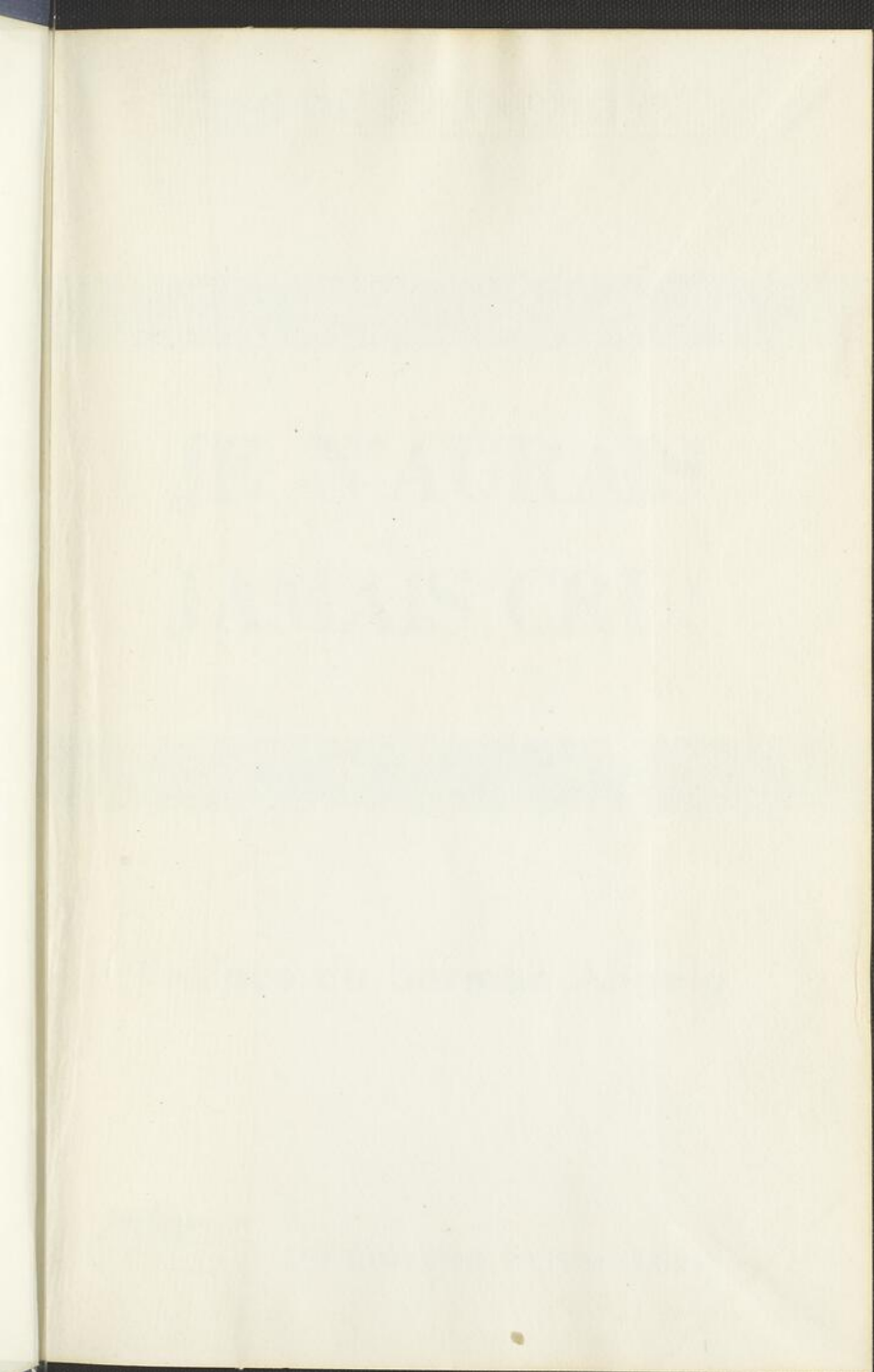
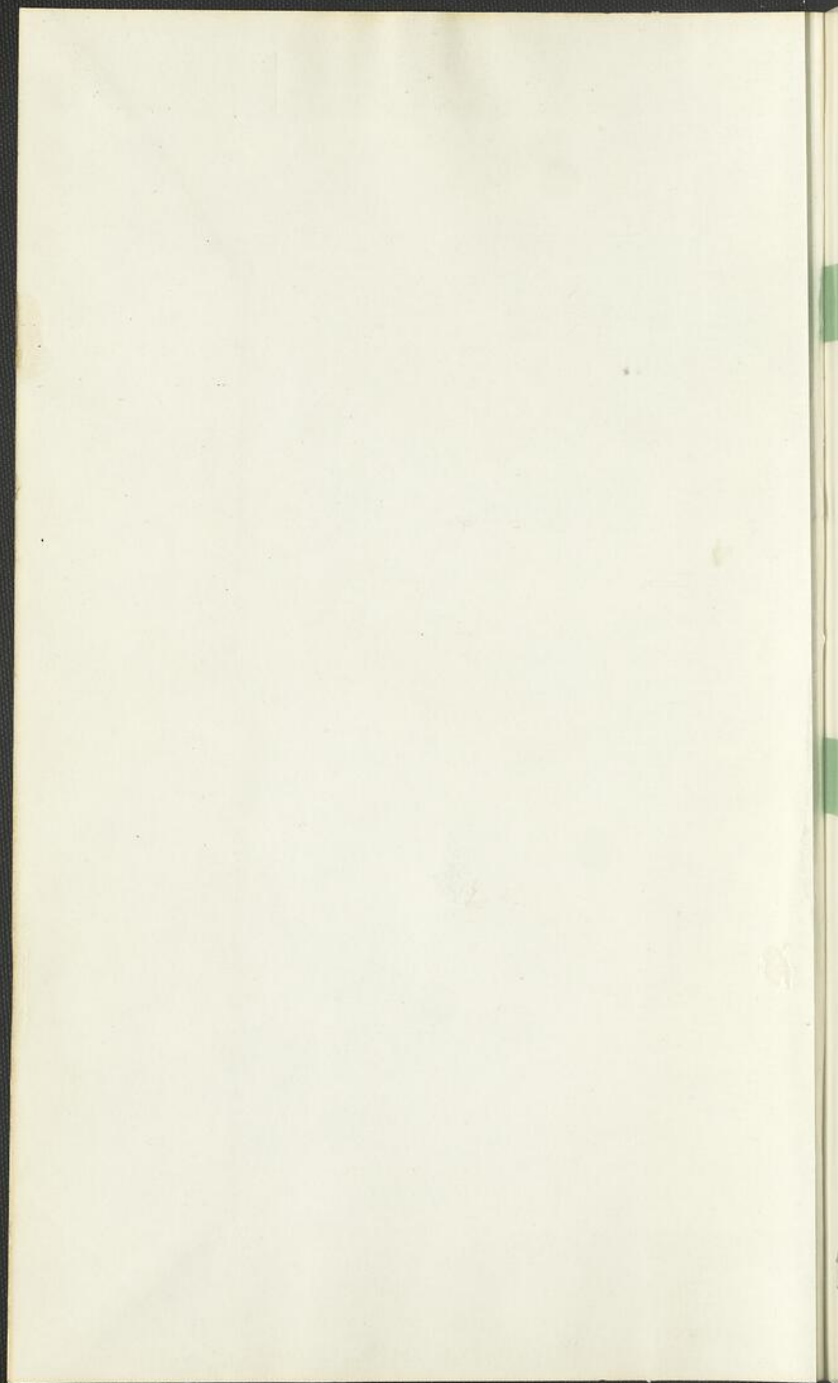


0443



Bibliothèque Nationale du Québec





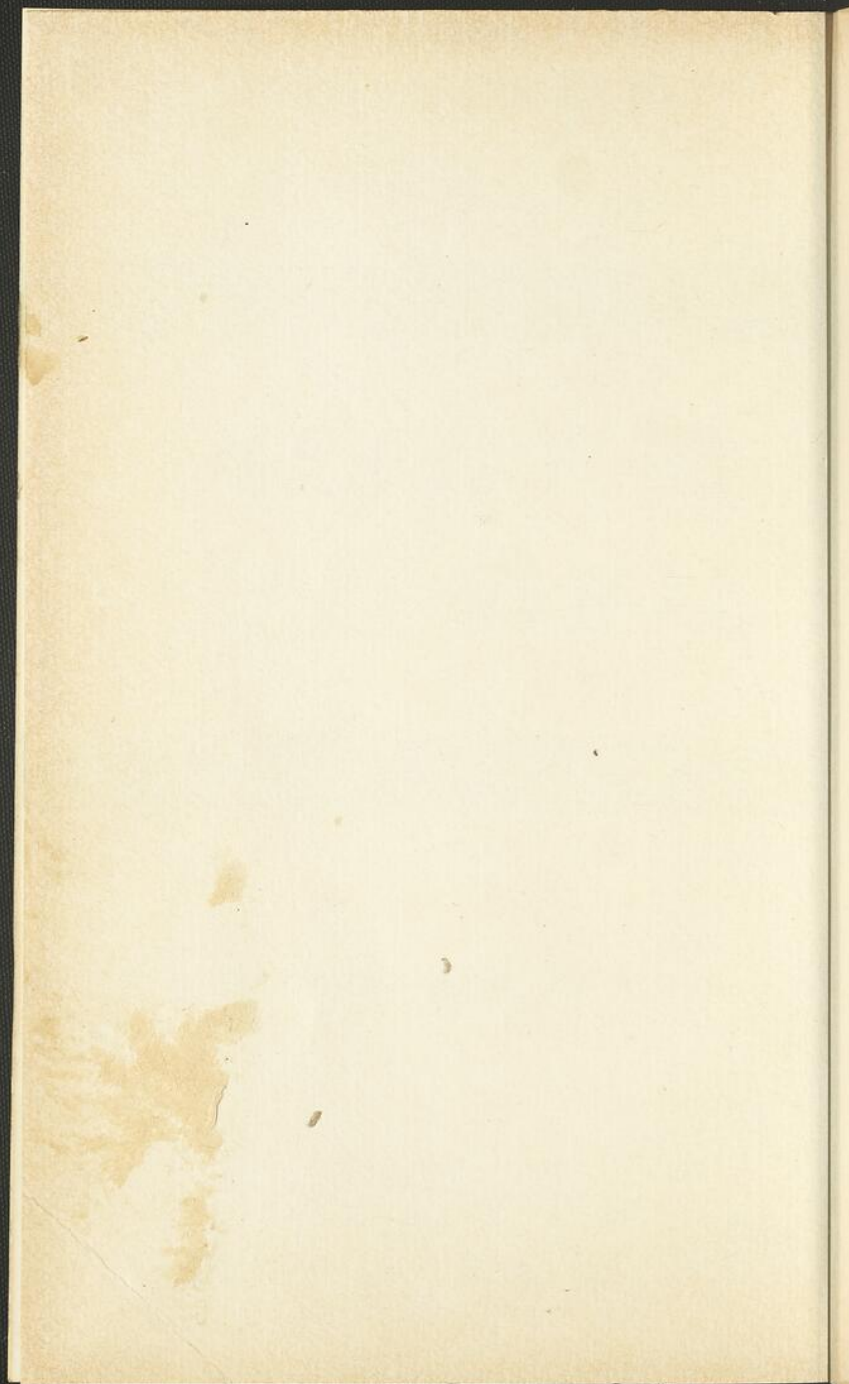
ÉLOI DE GRANDMONT

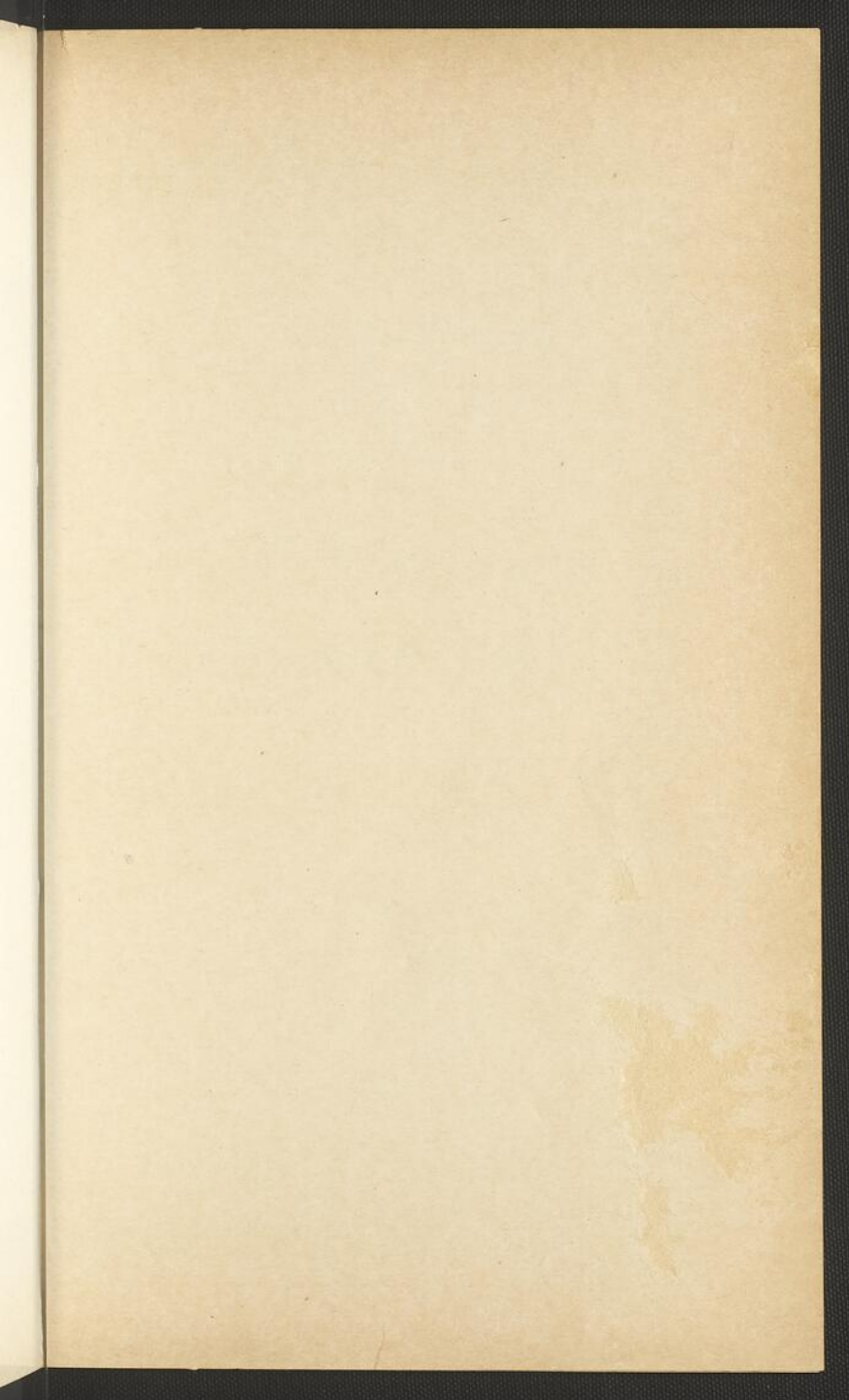
**JE N'AURAI
JAMAIS CRU!**

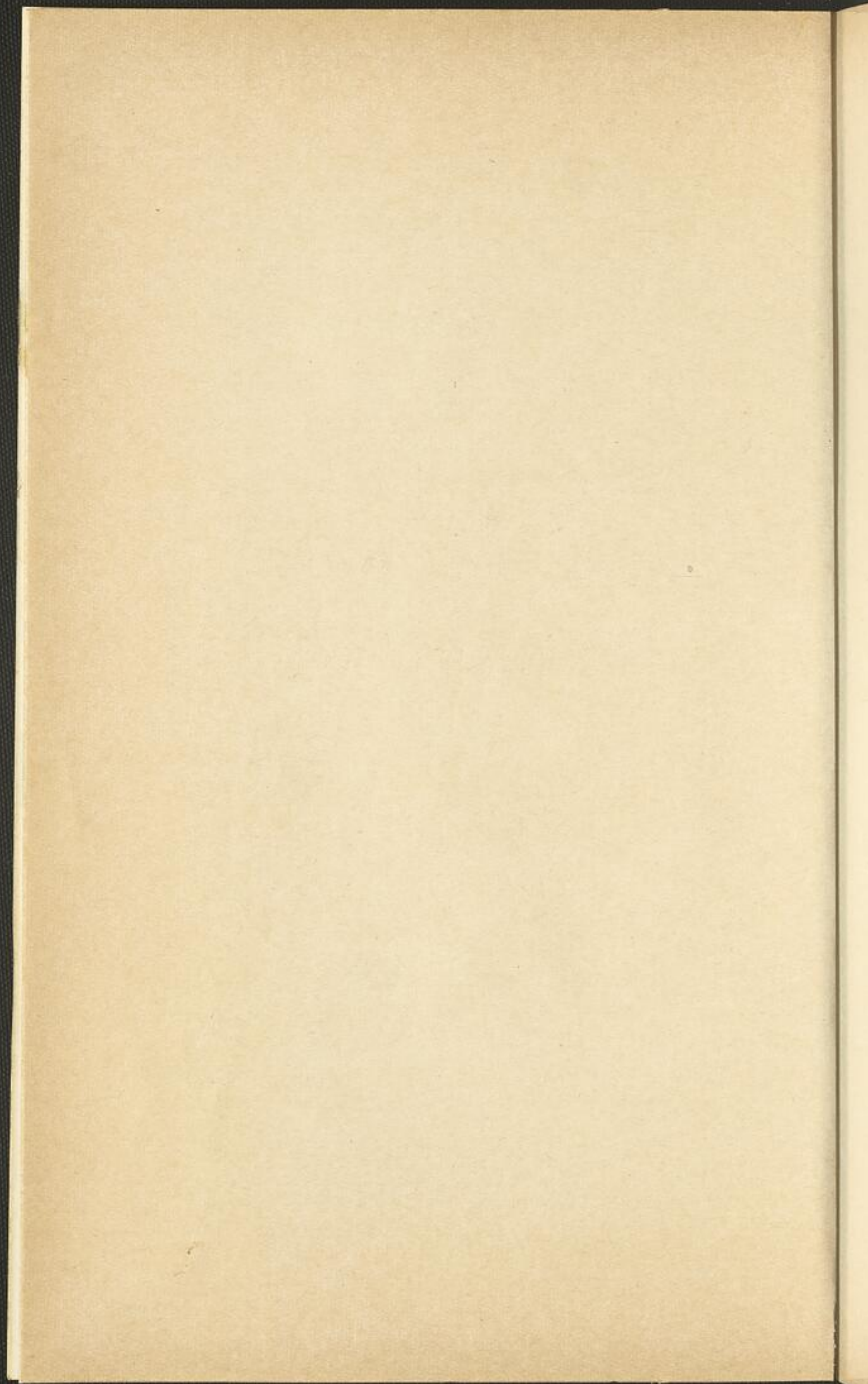
Préface du barman Angelo



LES ÉDITIONS MAISONNEUVE







**JE N'AURAI
JAMAIS CRU!**

DU MÊME AUTEUR

Poésie:

LE VOYAGE D'ARLEQUIN, édition illustrée par Alfred Pellan (Les Cahiers de la file indienne, Montréal 1946).

LA JEUNE FILLE CONSTELLÉE (Le Cheval d'Écume, Nantes 1948).

PREMIERS SECRETS (Éditions de Malte, Montréal 1951).

PLAISIRS, édition ornée d'un manuscrit de Maurice Blackburn (Chanteclerc, Montréal 1953).

CHARDON À FOULON (Écrits du Canada français, Montréal 1963).

UNE SAISON EN CHANSONS (Éditions Leméac, Montréal 1963).

Théâtre:

UN FILS À TUER (Éditions de Malte, Montréal 1950).

LE TEMPS DES FÊTES (La Nouvelle Revue Canadienne, Ottawa 1952).

LA FONTAINE DE PARIS, édition illustrée par Normand Hudon (Malte, Montréal 1953).

THÉÂTRE 1 (Éditions Maisonneuve, Montréal 1968). Préface de Jean-Louis Roux.

Prose:

CINQUANTE DESSINS D'ALFRED PELLAN, présentation des oeuvres de l'artiste en français, en anglais et en espagnol (Éditions Lucien Parizeau, Montréal 1946).

CHACUN SA DRÔLE DE VIE (Écrits du Canada français, Montréal 1960).

DIX ANS DE THÉÂTRE AU NOUVEAU MONDE, en collaboration avec Normand Hudon et Jean-Louis Roux (Editions Leméac, Montréal 1961).

UN BILL 60 DU TONNERRE, en collaboration avec Louis-Martin Tard et Normand Hudon (Éditions Leméac, Montréal 1964).

ÉMILE NELLIGAN, POÈMES CHOISIS, présentation des oeuvres du poète (Éditions, Montréal et Paris 1966 "Bibliothèque canadienne-française").

COEUR DE PIERRE PRÉCIEUSE (Écrits du Canada français, Montréal 1966).

MONTRÉAL-GUIDE, en collaboration avec Louis-Martin Tard (Éditions du Jour, Montréal 1967).

VOYAGEURS ou TOURISTES (Éditions Maisonneuve, Montréal 1970). Préface d'André Boily.

ÉLOI DE GRANDMONT


**JE N'AURAIS
JAMAIS CRU!**



Les Éditions Maisonneuve

2739 boulevard Édouard-Montpetit

Montréal



Tous droits réservés par
l'auteur et par
Les Éditions Maisonneuve,
2739 boulevard Édouard-Montpetit
Montréal, Avril 1971 :
Dépôt légal à la Bibliothèque
nationale du Québec.

D71 811

*Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.*

La Fontaine

VOYAGER

C'EST CUEILLIR

LES FRUITS

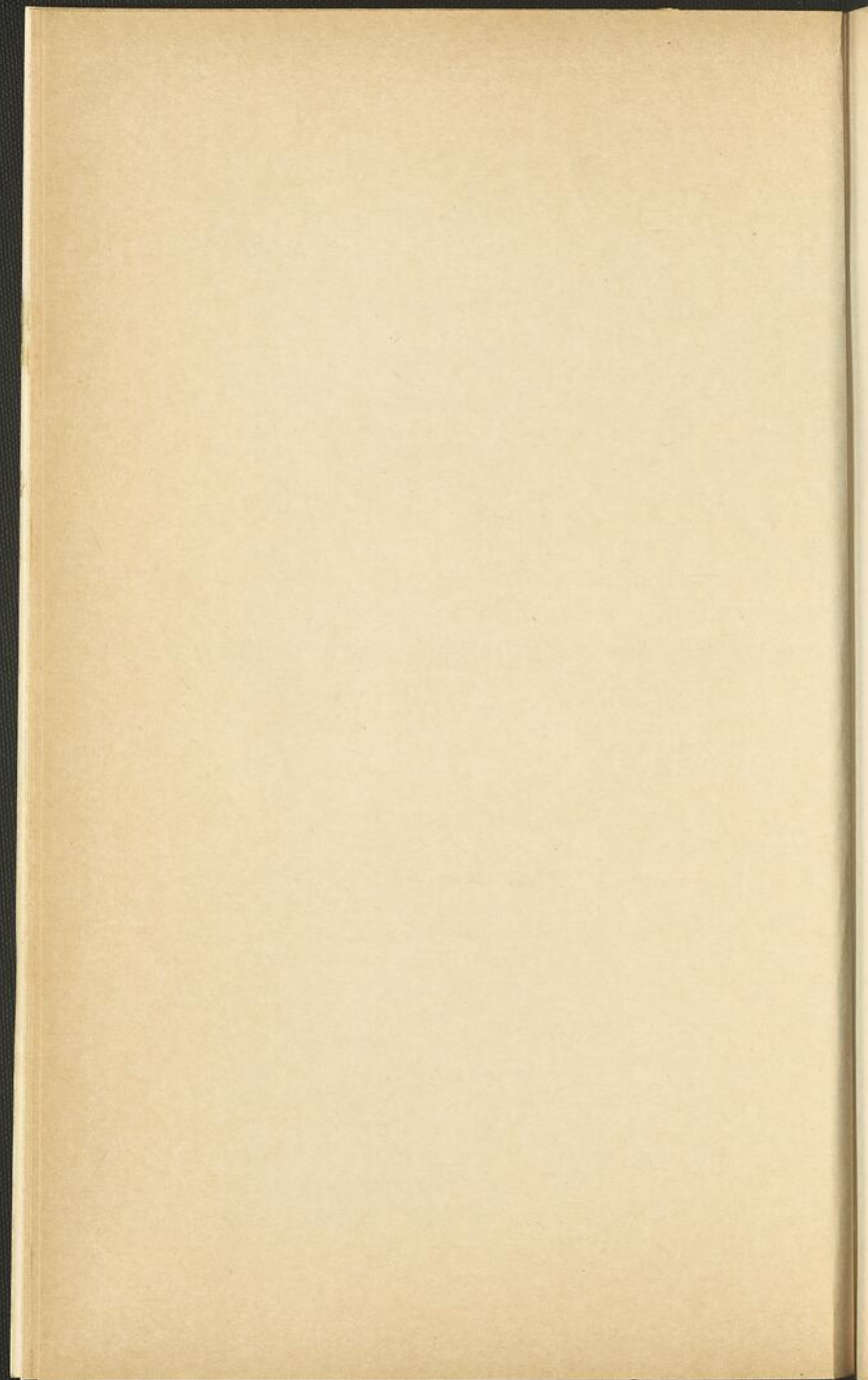
DE LA TERRE

A TOUS CEUX QUI AIMENT LA BELGIQUE ET LE LUXEMBOURG

Je plains pour ma part ces gens sans attaches, à qui le cœur ne bat pas un peu plus vite quand le nom d'une petite patrie est évoqué. Ce patriotisme-là ne sera jamais en conflit avec notre vocation d'unité humaine. Simplement, elle l'enrichit par ce qu'elle nous permet d'y incorporer de chaleur, de tendresse, de fierté.

Arthur Haulot

*Au couleurs de Belgique
Editions Est-Ouest * Bruxelles.*



Préface
du barman ANGELO

IL V

Cet
prêt p
vous,
Parier
frança
ou de
dre ce

Me
et ça
dit, je

Si
La p
de l'
Mais
tout,
pas
la V
harm
ment

IL VAUT MIEUX ÊTRE DERRIÈRE LE BAR QUE DERRIÈRE LES BARREAUX!

Cette "préfarce" je vais vous la faire. Pourquoi je suis prêt pour la farce? Vous tombez pile. Si ce n'était pas pour vous, je ne la ferais pas. Barman, écrire, c'est difficile. Parler, c'est facile. En italien, en espagnol, en anglais, en français et même en portugais. Si j'avais des clients russes ou des clients chinois, je crois que je finirais par apprendre ces langues étrangères et étranges. J'ai le don.

Même tout petit, j'avais le don. Je parlais le sicilien et ça, hé! Pas facile. Faut faire attention à qu'est-ce qu'on dit, faut se maffia.

Si j'ai tant voyagé, voilà la raison. Le don des langues. La femme m'aide aussi, parce qu'elle possède beaucoup de l'instruction. Moi aussi, je suis allé à l'école, mais... Mais, elle, beaucoup. La mamma, elle ne m'aide pas du tout, dans ce sens. Elle ne parle que le romain, même pas le napolitain. Elle est un peu snob, vous savez. Roma, la Via Veneto... Voilà pourquoi elle a voulu que je devienne barman. Parce que le barman, il est l'aristocrate del mestiere. Le cameriere, il va aux tables. Le barman, c'est

il cliente qui vient au bar. Il apprend beaucoup, il rencontre des gens de la grande société, il cause avec toutes les sortes de personnes. De cette manière, il s'instruit plus, beaucoup plus qu'à l'école. Les spiritueux le rendent spirituel.

Ah! L'école! Il faut que je vous en parle un peu. L'école, c'est triste et c'est bon seulement pour les enfants qui n'ont pas de talent. Je fais l'exception pour la femme à moi. Grandes écoles et tout le tra-la-la. Tout cela, sérieux, et quand elle rentrait le soir, la pauvre enfant, le front avec des rides, déjà, et la tête, toute pleine de soucis. Je la voyais tout le temps, elle habitait à deux portes de la maison. Je t'approche, tu m'approches. Jé mé colle, tu té colles et c'est le mariage.

Moi, qu'est-ce que je faisais? Je faisais semblant d'aller à l'école. Ça, à Rome, dangereux. Je ne conseille à personne. Si tu vas à l'école, c'est que tu es ignorant. Si tu vas pas à l'école, les autres ignorent ton ignorance.

J'ai aussi ma grande soeur qu'elle vit à Chicago et qu'elle gagne beaucoup d'argent. Cependant, elle n'écrit pas souvent. Il faut savoir qu'elle est belle et qu'elle a, je crois, trente-deux ans et demi. Elle vit bien, oh oui! Une grande fille brune, un peu grassette, là, vous voyez? Et pourtant on ne sait pas ce qu'elle fait. Un secret. Ma!!!

Le cousin Raffaello, il voudrait bien devenir barman, parce qu'il se dit que le barman, il est le roi de la société, mais le cousin ne sait rien faire, même pas un bon campari-soda, ce qui est l'a b c du métier. Peccato il sait pas lire et il pense pas, voilà le bobo. Être barman, un vrai, pas ces gamins qui pensent tout savoir, non. Être

barman, c'est un art, c'est l'art de connaître le client, de le considérer parce qu'il vous fait vivre, de le servir bien parce qu'il a ses caprices, ses délicatesses... Il faut savoir!

Vous voyagez beaucoup, vous. Vous m'avez faire servir à Londres, à Paris... attendez... dans les îles Canaries... C'est vous dire que, moi aussi, je voyage beaucoup. Pourquoi? Parce que, depuis six mois ou un an, je m'ennuie. Je me lasse. Je me fatigue. Je ne voyage pas, non, mais je me déplace!

Et, si je vous ai connu en Espagne dans un parador (l'auberge là-bas), c'est par le pure coïncidence. Ce parador était, dans les temps anciens, un monastère. Je vous ai vu, là, agenouillé sur le prie-Dieu, en train de lire le menu... à l'envers!

ANGELO

(Pour copie qu'on forme, Jean RAFA.)

Je
l'ab
m
Il est
Le
trab
Pro
te à
ou à
m
pres
at
qui
sent
res e
An
et le
sont
c'est

AVANT-PROPOS

Je n'aurais jamais cru. Hélas! moi non plus! A l'aube du 25 novembre, un poète tendre, spirituel, fantaisiste, gai et amusant nous quittait de façon tragique. Il était trop heureux, peut-être, lorsqu'il a été foudroyé. Le bonheur peut-il aussi tuer, comme le mensonge, la trahison et la calomnie? Etait-ce possible?

Pourtant, nous savions, depuis longtemps, que le compte à rebours était amorcé. Il n'en reste pas moins vrai qu'à l'heure zéro, un départ aussi violent apporte désolation, déchirement, une forme de désespoir suscitant les pires révoltes. Tard dans la matinée, je réalisai que c'était la fête de sainte Catherine, patronne des philosophes. Qui vint à mon secours? C'est difficile à dire, mais j'ai senti la nécessité de retourner aux sources les plus pures et les plus profondes: la foi, l'espérance.

Auprès de Mozart et de Platon je cherchai l'apaisement et le courage. "Garde ton sourire, les autres en ont besoin", m'avait écrit une religieuse du couvent de mon enfance. Comment lutter pour vaincre l'impossible? J'é-

tais dans le noir absolu. Durant la longue veillée de la première nuit de l'absence, j'ai songé aux pilotes de ligne qui ont ouvert les routes du ciel, contre vents et tempêtes. À Éloi, à ses heures de désespérance - il en avait très peu - j'avais promis de poursuivre son oeuvre, quoi qu'il advienne, si Dieu me prêtait vie: je devais donc tenir à tout prix!

Avec l'aide précieuse de tous nos bons amis, j'ai entrepris de creuser les sillons qu'il m'avait si bien tracés. Tous ses manuscrits sont bien rangés; il a même pris le temps d'écrire les conseils qui me seraient nécessaires. L'oeuvre à accomplir est immense. Désirait-il que je lui survive longtemps? Il a si bien balisé ma route. Par pudeur, il ne m'a pas prévenue. Par discrétion je n'ouvrais jamais un manuscrit avant qu'il ne me l'offre.

A l'heure de sa mort, le manuscrit de *Je n'aurais jamais cru* était sous-pressé, je le connaissais. C'est le deuxième tome de ses récits de voyage qui paraît en même temps que le troisième: *Vernousser*.

Je n'aurais jamais cru consacre de nombreux chapitres à la Belgique et c'est bien normal. Éloi a commencé cette oeuvre au retour d'un voyage inoubliable dans ce petit pays au coeur si grand. C'est André Boily, qui avait suggéré à Éloi l'idée de visiter la Belgique, dont il avait gardé lui-même des souvenirs impérissables. Éloi et André partageaient aussi les mêmes goûts. Ils étaient copains. Éloi me fit, un beau matin, cette déclaration solennelle, à brûle-pourpoint, à sa façon personnelle!

- Si Boily aime à ce point la Belgique, je suis certain qu'elle me plaira. Nous irons!

Il faut dire que Boily était, pour nous, Merlin l'enchanteur. Il provoqua la rencontre de monsieur F. Léon Lefort, directeur de l'Office National Belge de Tourisme, à Montréal, et d'Éloi.

Instantanément, les deux hommes se lièrent d'amitié. Monsieur Lefort nous adopta d'emblée avec une bienveillance affectueuse. Grâce à son aimable concours, nous nous envolions vers Bruxelles, cinq jours plus tard. Quelques heures avant le départ nous échangeons une poignée de main et un au revoir avec monsieur Ralph Mayer, alors directeur de Sabena pour le Canada.

Le soir, à l'aéroport, notre ami Serge Emelyanov alors, lui aussi, à la Sabena, sablait le champagne avec nous et des amis venus nous raccompagner. Serge tout heureux, tout souriant, nous présenta à l'équipage et veilla à ce que nous soyons confortablement installés. Serge est maintenant directeur du Tourisme du Gouvernement canadien, à ses bureaux de Paris. Mes vœux l'accompagnent dans ses nouvelles fonctions.

Le 28 mai lorsque nous arrivâmes à Bruxelles, après avoir survolé les hêtres altiers de l'impressionnante forêt de Soignes, belle comme une cathédrale, il faisait beau. Tout nous souriait. Peggy Walkeners, Lady Sabena en personne, nous accueillait avec son sourire de maîtresse femme, charmante et compétente; elle nous ouvrit toutes les portes. Elle nous présenta d'abord à monsieur Arthur Haulot, poète et écrivain belge, liégeois de naissance, ami du Canada. Cela le rendait déjà fort sympa-

thique à nos yeux. Nous savions grâce à monsieur Lefort qu'il avait publié au moins deux poèmes sur notre pays: **Hochelaga** et **Voiliers d'oiseau**. Monsieur Haulot, grand "international" est aussi directeur du Commissariat général au Tourisme belge. Il était sur son départ mais il prit le temps, quand même, de nous présenter à son adjointe: Mireille Henrard, une véritable fée. Un coup de baguette magique et la fête débutait. . .

Nous avons sillonné la Belgique de châteaux en musées, de villes en villes, de jardins en jardins, de plages en plages. Oui, "**nous avons passé là-bas du bon temps**". Notre pain quotidien: l'émerveillement. Si vous ajoutez à cela tous les raffinements de la cuisine belge! J'y pense encore. Vous voudriez peut-être vérifier? J'en suis certaine. Vous ne seriez pas déçus. Les Belges sont nos frères, ils sont hospitaliers, charmants, serviables. La Belgique, c'est un pays où règne la douceur; elle est à l'échelle humaine. Elle ne nous écrase pas; elle nous exalte.

Avant de reprendre l'avion Sabena vers Montréal, monsieur Jean Gyory, poète et écrivain lui aussi, chef du service de presse et de relations publiques de son pays, m'offrit, lors d'un déjeuner mémorable, deux vasques en Val Saint-Lambert. Depuis longtemps je collectionne ce cristal splendide. Rien ne pouvait me faire plus plaisir. La complicité et l'indiscrétion amicales d'Arlette Lindekens ont permis que j'emporte, non seulement un symbole d'amitié, mais des objets précieux que je chéris. "Objets inanimés, avez-vous donc une âme". . . ?

Nous étions venus en Belgique cueillir les beaux fruits de la terre. Nous avons trouvé un pays fertile, mis en

valeur par le travail magnifique de sa paysannerie; un pays où foisonnent des trésors artistiques; un pays prospère dont tout le peuple est acharné au travail; un peuple aimable et rieur; des amis fidèles. Nous y avons trouvé le bonheur.

Sur la route du retour, la courtoisie proverbiale des hôtes de Sabena et un menu composé des délices les plus délicates de la terre. Que faut-il de plus? La vie est parfois de si courte durée. . . Il faut se hâter de "cueillir le jour!"

J'écris ces lignes de Québec. De ma fenêtre qui surplombe le Saint-Laurent, je regarde le courant d'hiver qui charrie d'énormes glaçons. Cette vision me touche et m'émeut. S'effriteront-ils au printemps? Ils se bagarrent et se défendent si bien! Dans ce pays d'aurores boréales et de printemps éclatants je me pose ces questions et j'attends le "**Bateau de minuit**"

Ce 18 janvier 1971

B
C
D

Ce
pa
an
de
m
fr
tr
tr
re

1862
1863
1864
1865
1866
1867
1868
1869
1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900



BRUXELLES COMME LES DENTELLES

Rassurez-vous! Je ne suis pas un expert en dentellerie. Ce serait plutôt l'affaire des femmes. Bien que... il paraît que... dans certains milieux particuliers que... il y aurait un mouvement de retour, si je puis dire, vers la dentelle. Ce mouvement a quelque chose de paradoxalement bizarre, puisque les femmes, de leur côté, ont parfois tendance à s'habiller en garçons. Mais ne nous égarons pas du droit chemin. Après tout, nos grands rois de France ne dédaignaient pas les dentelles, celles des dames et les leurs. L'exemple vient de haut!

Ceci dit, je serais un méprisable individu si je ne savais pas ce qu'est la dentelle de Bruxelles ou, si l'on préfère, le point de Bruxelles. Pour en avoir le cœur net, j'ai ouvert un ouvrage spécialisé. Je lis : "Dentelle qui se fait à l'aiguille, avec un fil de lin spécial. Elle se rapproche du point d'Alençon, mais est sans relief et présente un dessin plus léger et plus fin. Les ornements modelés

avec du coton s'exécutent à part, puis se raccordent en zigzags nombreux."

Eh bien, Bruxelles, c'est pareil! Voilà pourquoi le monde entier aime cette grande ville capitale et voilà pourquoi la Belgique a tout lieu d'en être fière. Je mentionne en passant que des milliers de congrès s'y tiennent. Mais je dis surtout que la Grand-Place m'émerveille. (Certains écrivent Grand-Place, d'autres écrivent Grand'Place. Les écrivains parisiens ne sont pas plus cartésiens quand ils écrivent officiellement, je veux dire dans leurs livres et dans leurs dictionnaires : grand-chose au lieu de grand'chose, mais laissons cela et retournons à la Grand'Place!) À la Grand'Place de Bruxelles.

L'Hôtel de Ville est, évidemment, le premier monument qui attire votre oeil. Ce chef-d'oeuvre mérite que l'on s'arrête un instant. "Féerie de pierre et d'or", dit un spécialiste. Et il ne se trompe pas. Ce que nous savons, ce que nous savons de plus ou moins précis, c'est que la première pierre de l'aile droite "aurait" été posée en 1444 par Charles le Téméraire. Je suis encore une fois dans l'obligation de citer, car il ne faut pas se moquer des historiens! "L'aile gauche date des environs de 1102. La tour centrale, haute de 89 mètres (faites vos calculs, parce que de toute façon même les Anglais en viendront au système métrique!) est l'oeuvre de Jan van Ruysbroek, architecte de Philippe le Bon, duc de Bourgogne (1449)."

Il y a d'autres dentelles à Bruxelles. Il y a la Senne, pas la Seine, mais bien la Senne (pas celle qui fait gagner les élections chez nous!), la Senne qui arrose Bruxelles.

On ne peut pas considérer comme impossible que le bon saint Géry ou, si l'on préfère, Gaugéric, diacre ou évêque, soit à l'origine de la grande ville actuelle. Cette croyance demeure populaire.

Les historiens ne sont pas tous de cet avis. Un texte de l'an 706 laisse entendre que Bruxelles aurait formé d'abord un des quatre comtés du Pagus de Brabant.

Je cite Charles-H. Dumont, dont les connaissances et la prudence ne peuvent être mises en doute : "En juin 977, l'empereur. . . (Je m'accorde ici avec mon historien Dumont pour dire qu'il ne peut s'agir que d'Otton II, non pas à l'époque où il était roi de Germanie, mais empereur germanique, ce qui revient à peu près au même!). . . confia la défense du comté de Bruxelles au Carolingien Charles de France, duc de Basse-Lotharingie."

Cette dentelle bruxelloise et historique est passionnante depuis le début jusqu'à la fin. On y trouve tant de secrets que je ne désespère pas d'aller passer des jours et des mois dans les archives bruxelloises. Et je me vois très bien, au sortir de mon travail de recherches, travail de bénédictin, buvant joyeusement un verre de bière des trappistes!

Anciennes dentelles de Bruxelles :

1. La maison dite "Maison du Roi", sur la Grand'Place, d'une beauté et d'une élégance vraiment royales.
2. L'Hôtel de Ville, encore une fois. Voir l'escalier "aux lions".

3. La cathédrale Saint-Michel. A visiter en voyageur et non pas en touriste.

4. En fait, toutes les façades de la Grand'Place. Il suffit de se documenter un peu avant le voyage. C'est ce que je recommande toujours, mais trop de gens oublient de m'obéir, tant et si bien qu'ils ne tirent pas tout le parti, le bon parti, d'un séjour enchanteur à Bruxelles.

5. Enfin, et puisque le citoyen bruxellois est rieur, toujours de joyeuse humeur, il faut aller saluer bien bas un symbole mondialement connu : le Mannekein-Pis! "Le plus vieux bourgeois de Bruxelles."

(9 mai 1970)

2.

CHEZ LE "PRINCE DES HUMANISTES"

C'est-à-dire à Anderlecht. J'avais beau chercher dans mes souvenirs, je ne trouvais pas Anderlecht, jusqu'au jour où l'idée me vint d'aller aux renseignements. Une idée qui en vaut une autre! Anderlecht est une commune de Belgique, dans la province du Brabant, dont la capitale est Bruxelles. Il est donc imprécis de dire que la maison du "Prince des Humanistes" se trouve à Bruxelles; elle se trouve dans la banlieue sud-ouest de Bruxelles. Que ceci n'embrouille personne. Les Bruxellois seront trop fiers de vous indiquer la route à suivre et vous entrez, serez bien accueillis et bien renseignés. Ce prince, c'est évidemment Érasme.

La maison-musée, située au 31 rue du Chapitre, à Anderlecht, renferme des trésors inestimables. On y fait un pèlerinage spirituel, au sens le plus élevé de ces mots. Le conservateur actuel, monsieur Vanden Branden, m'a servi de guide. Je ne pouvais pas espérer davantage. D'Érasme, il a une connaissance parfaite et, permettez-moi de le

dire, un humour à toute épreuve. Il sait dire les choses les plus sérieuses en les ornant de comparaisons pour le moins inattendues. Exemple: il est difficile d'établir avec précision qui a écrit davantage entre Érasme et Georges Simenon! Le fait est qu'Érasme écrivait avec un entrain prodigieux. Sur les sujets les plus sérieux, y compris les autres, et dans plusieurs langues.

Qui donc était cet Érasme? Je cite ici Daniel Van Damme, conservateur et fondateur de ce musée appelé communément "La Maison d'Érasme" ou à "L'Emblème du Cygne":

— Les humanistes ont découvert l'Antiquité, et les presses des imprimeurs enfantent les premiers livres qui connaîtront un engouement inégalable. Les Turcs approchent de Vienne, la Réforme gronde . . . Érasme redit sans se lasser la suprématie de l'esprit, qui est compréhension et modération sur la violence et sur la guerre. Il tâche de concilier le passé et le présent, la Sagesse antique et l'Église, la Raison et la Foi. Il réalise la plus haute expression de l'Humanisme.

Sa vie:

a) Il est né à Rotterdam en 1466. Il est mort à Bâle en 1536. (Les circonstances de sa naissance sont demeurées mystérieuses. Les historiens ne sont pas d'accord. Quand Érasme sera vieux, ses adversaires le traiteront de "fils de prêtre", mais on ne peut ajouter foi à des affirmations de ce genre dans l'état actuel de nos connaissances).

b) "Chétif" . . . "Gringalet" . . . "Plus fragile que le verre" . . . "Le rendement extraordinaire qu'obtiennent

de tels hommes suppose une organisation très frêle, qui les rend capables d'éprouver des sensations rares et d'entendre des voix célestes." Cette dernière pensée est de Goethe.

c) Érasme se fait moine. Il pourra se consacrer entièrement aux choses de l'esprit. Il est pauvre.

d) Commence bientôt sa carrière de voyageur. Il écrit inlassablement. Il ira partout: en France, à Bruxelles, en Angleterre, en Italie, étudiant toujours, écrivant toujours. Cela est à peine concevable lorsque l'on songe à sa santé fragile et aux moyens de transport de ce temps-là. A propos du succès de ses livres, on reste absolument suffoqué. Un de ses meilleurs livres, "L'Éloge de la Folie", satire à la manière de Lucien, est réimprimé 45 fois du vivant d'Érasme. Quel est celui de nos auteurs qui pourrait en dire autant aujourd'hui!

e) Nous avons plusieurs portraits d'Érasme, notamment celui d'Holbein et celui de Dürer, de même qu'une caricature qu'il fit de lui-même, assez drôle ou mélancolique, comme on voudra.

f) Durant l'année 1522, Érasme, malade depuis plusieurs mois, fournit hâtivement et dans des conditions pénibles, un travail formidable. Il commente et publie, à peu de chose près, tous les Pères de l'Église. Partout on réédite ou l'on traduit ses oeuvres.

g) Érasme meurt à Bâle dans la nuit du 11 au 12 juillet 1536. Une de ses dernières paroles: "Si seulement le Brabant était plus près!"

Vous tous qui ferez un jour le voyage en Belgique, ne manquez pas de visiter la maison du "Prince des Huma-

nistes". Vous sentirez partout la présence, presque physique, d'un des plus grands penseurs de tous les temps. C'est un lieu où souffle l'esprit . . . comme à Chartres.

(4 juillet 1970)

3.

**POUR UN CHIEN,
LE SILENCE
EST D'OS!**

John Steinbeck a écrit, à l'approche de la soixantaine, un livre que certains critiques considèrent comme son plus beau: **Travels with Charley**. Il est assez surprenant d'apprendre que cet homme qui a passé sa vie à voyager ne connaissait pas, de son propre aveu, le pays de sa naissance. (Je ne parle pas du succès du livre. Tirage: 2 500 000 exemplaires!) Quand Steinbeck se rendit compte que très sérieusement il connaissait peu les États-Unis, qu'il n'avait pas beaucoup voyagé aux États-Unis, qu'il ne savait presque rien des États-Unis autrement que par la lecture, il entreprit cette curieuse aventure qu'il raconte dans son livre. Et il y a là une excellente morale à tirer, pour nous.

L'imagination de Steinbeck ne nous surprendra jamais. Son premier geste, le plan de voyage établi, fut de commander à un grand constructeur de camions une maison motorisée, pourrait-on dire, une maison, pas une roulotte,

une maison que l'on peut conduire sur la route à peu près comme une voiture ordinaire.

Ceci fait, et fort bien fait, dans ce sens que la maison devenait une sorte de coquille ou de carapace, comme pour la tortue, il pouvait voyager à travers tous les États-Unis, ou presque, sans jamais être reconnu ou ennuyé.

Qui est Charley? On sait que voyager seul peut devenir ennuyeux. Il vous faut une compagne ou un compagnon, sinon plusieurs. Charley est un chien, un chien français, un caniche bleu, né à Paris, quai de Bercy, et qui ne parle que le français! De son vrai nom: Charles le Chien! Comme écrit si justement Steinbeck, un beau chien reste le meilleur moyen d'entreprendre une conversation avec des personnes que vous ne connaissez pas et qui ne vous connaissent pas ou ne vous reconnaissent pas. Steinbeck fait à ce sujet une réflexion "marquée au coin de la coquetterie": au cours de son interminable voyage, il prétend n'avoir pas été reconnu une seule fois, malgré les efforts de ses éditeurs pour répandre sa photographie!

J'espère avoir donné à tous le goût de lire ce livre, qui est l'oeuvre d'un génie de l'observation.

* * *

Tous les voyageurs qui aiment les chiens veulent faire partager à ces bonnes bêtes les joies d'une balade plus ou moins longue. Aussi doivent-ils songer à l'âme et au corps des chiens et ne pas leur imposer "une vie de chien". L'âme, ai-je dit. A ce propos, j'ai recueilli le fait divers suivant dont l'action se situe en Angleterre, pays où l'on aime les animaux. Un villageois avait un danois. Il aimait son danois. Son danois meurt. Il l'enterre

et il plante une croix sur le lieu de la sépulture, songeant sans doute que les bêtes ont été créées par Dieu et que deux d'entre elles ont été utiles dès la naissance de Jésus, sans oublier la fuite en Égypte.

Les contestataires du village, les "anti", alliés peut-être aux incroyants, brisèrent la croix. L'émeute menaçait le village. Le vicaire intervint. Il décida d'organiser un référendum. Deux cent quarante votants se prononcèrent en faveur de l'existence de l'âme canine, cent cinquante contre. (Ce fait divers est cité par Jacques Lanzmann et Monique Gilbert dans leur *Guide Mi Chien*, moitié pour maîtres, moitié pour chiens, publié par Denoël).

L'âme d'un chien en voyage demande beaucoup d'attentions. Exemple: il faut lui donner l'occasion et la permission d'admirer le paysage et de regarder le ciel. J'ai un grand caniche blond, que m'a donné Jean Bissonnette, que j'ai baptisé Cognac et qui adore voyager. Cependant j'ai appris à ne pas lui imposer des étapes trop longues. Cela lui donne du vague à l'âme. Il vaut mieux s'arrêter de temps en temps, ce qui demeure profitable pour les êtres humains également. La route pour la route est une niaiserie connue.

Santé du corps. Il existe sur le marché des aliments pour chiens, depuis plus de quarante ans, des rations mises au point par des savants et des vétérinaires. Elles sont très commodes en voyage comme à la maison. Ajoutez à cela une écuelle d'eau fraîche et votre chien est heureux. Les promenades à la campagne seront aussi bienfaisantes pour les chiens que pour les maîtres.

Il est bon d'avoir une petite provision d'os pour chiens. Les chiens n'aiment pas apercevoir tout à coup des gens

vêtus autrement que leurs maîtres. Les policiers, par exemple. Alors ils jappent. Un os et ils se taisent. La preuve de cela: quand un policier a un chien, ce chien n'aime pas nous voir non plus!

Tant et aussi longtemps que l'on voyage avec un chien dans son propre pays, il n'y a aucun problème. Dès que vous franchissez une frontière, les tracasseries commencent. Parfois, on vous laissera passer, mais on ne vous laissera pas revenir. Vous serez obligés de présenter un certificat de vaccin antirabique, signé par un vétérinaire. En d'autres cas, on impose la quarantaine. Ainsi donc, votre animal peut transporter une maladie à l'étranger sans avoir la permission d'en rapporter une chez lui . . . Quel égoïsme!

Il y a dans le livre de Steinbeck un chapitre instructif à ce sujet. Sans doute dans un mouvement d'humeur contre la façon dont certaines lois sont faites, il écrit: "J'aime tous les peuples et je déteste tous les gouvernements!"

(13 juin 1970)

4.

ET LE VOYAGE, ET LES VACANCES, ET L'AMOUR

Il n'y a pas si longtemps, j'ai écrit avec mon camarade Pierre Roche une chanson qui parle du "bon temps perdu" et qui parle par la même occasion des vacances. Cela commence ainsi :

"J'ai passé l'été dans le bleu,

"J'ai passé l'été sous le vent.

"Au bord d'un lac et dans tes yeux

"J'ai passé là-bas du bon temps. . ."

On devine la suite!

Le voyage le plus connu chez nous et le plus amoureux, c'est celui que la plupart des gens ne font qu'une fois : leur "voyage de noce". Ici, je profite de l'occasion pour définir rapidement le sens des mots que nous employons (en m'appuyant délicatement sur les dictionnaires) :

1. **Voyage.** Le mot a des origines latines anciennes. Il vient de "viaticum", provision de route, qui lui-même

vient de "via", chemin. On emploie généralement le mot "voyage" pour désigner le fait de se déplacer du lieu où l'on habite pour se rendre en un lieu assez éloigné.

2. **Tourisme.** Le mot est récent. Le Littré original n'en parle pas. Ses origines sont anglaises sans l'être, assez curieusement. L'tourisme et touriste viennent de l'anglais "tourist" qui lui-même vient du français "tour". Les premiers "touristes" furent des Anglais qui voyageaient par curiosité ou désœuvrement, alors que les "voyageurs" le faisaient pour affaires ou pour s'instruire. Notons en passant que le mot "touriste" a pris une légère teinte péjorative depuis que les Américains en ont fait un de leurs sports favoris.

3. **Excursion.** Si le "voyage" a plus d'ampleur que le "tourisme", par contre une "excursion" deviendra un déplacement moins lointain encore, mais qui poursuit un but précis.

4. **Course.** C'est une "excursion" rapide qui a, le plus souvent, un but utilitaire ou qui comporte une obligation.

5. **Promenade.** Pour son agrément ou par hygiène, la "promenade" devient la "course" sans but.

6. **Tour.** Ce mot bien connu de tous les gens qui voyagent passe pour un mot anglais. L'agence Cook, de réputation mondiale, fait merveille dans les "tours". Nous retrouvons "tour", notre vieux mot français.

7. **Tournée.** Je cite d'abord Quillet : "Voyage qu'on fait en divers endroits; courses que certains fonctionnaires font dans leur ressort; voyage périodique pour affaires." Il faudrait, en toute justice ajouter la "tournée théâtrale" toujours fertile en péripéties de tous genres. . . et ne pas oublier la "tournée des Grands Ducs"!

8. **Croisière.** Tourisme en mer, avec escales.

9. **Villégiature.** Un point d'aboutissement, après voyage, est toujours agréable. On s'y repose pendant un certain temps et l'on revient chez soi, content de retrouver son foyer et parfois ses pantoufles!

* * *

Cette partie linguistique effleurée, nous retournons en vacances et à l'amour, sujet délicat et, pourtant, traité des milliards de fois.

Il arrive que l'on ait la curiosité de demander au spectacle d'un couple heureux (la chose existe) :

- Au fait, comment vous êtes-vous rencontrés?
- Nous étions en vacances. . . au Port Saint-François...

Un soir. . . un soir de clair de lune. . . (Ah! Il avait bien calculé son affaire!). . . il me dit : "Quand j'aurai terminé ma médecine, nous nous marierons." Nous avons dix-neuf ou vingt ans. Nous nous sommes mariés deux ans plus tard.

Il n'avait pas terminé sa médecine. Il a emprunté de l'argent, qu'il a obtenu assez facilement parce que c'était non seulement un mari modèle mais aussi un étudiant modèle. Voilà toute l'histoire.

Lui ajoute:

- Tu avais quand même peur d'en parler à tes parents. Pas vrai?
- Ça. . .

* * *

Quittons cette douce histoire, si simple, que je n'ai même pas eu besoin de l'inventer. Attaquons-nous au

célibataire (jeune fille ou jeune garçon) en vacances et en voyage.

Le moyen de transport joue, dans le cas qui nous occupe, un rôle non négligeable. L'avion? Non. Oublions l'avion. Et méfiez-vous de tous ces godelureaux qui se vantent d'avoir séduit des hôtesse de l'air en six heures et demie! Ou leur voisine immédiate, ce qui revient au même. Parfois on échange des adresses ou des numéros de téléphone, lamentablement perdus deux jours plus tard.

D'autre part, le paquebot offre des avantages. Je tiens ces renseignements d'un commissaire de bord de la Transat. Cinq jours en mer. Le premier jour, on s'observe. Le deuxième, on s'arrange pour être présentés les uns aux autres. Le troisième, on forme un groupe d'amis, pour manger à la même table, pour danser jusqu'aux petites heures. Le quatrième, on est amoureux. Le cinquième, on se quitte. Adieux déchirants. Elle lui apprend qu'elle habite Wichita Falls (Texas). Il lui apprend qu'il habite Flin Flon (Manitoba). Alors quand nous reverrons-nous?

Vous ne prenez jamais le bateau, c'est le bateau qui vous prend. Bonnes vacances. Bon voyage. Amours inoubliables.

P.S. On pourrait chicaner sur "voyage de noce" ou "voyage de noces". Depuis la fin du dix-septième siècle, l'usage veut que l'on écrive "noce" au singulier et je n'y peux rien!

(20 juin 1970)

5.

LES GRANDES CANARIES D'ESPAGNE

En ce début de voyage, il faut suivre la géographie aussi attentivement que possible. Pourquoi? Parce que les voyageurs et les touristes les mieux intentionnés ont tendance à se tromper. Dès que l'on parle de Palma et que l'on fait allusion à l'Espagne, chacun pense qu'il s'agit de Palma de Majorque, c'est-à-dire de l'archipel des Baléares. (Je glisse en passant ceci : l'endroit est bien plaisant et je ne suis pas là pour en dire du mal, oh que non!)

Les dictionnaires, même les meilleurs, ne sont pas pour nous aider, dans le cas qui nous occupe. Je lis, et je cite : "île de La Palma, île de l'archipel des Canaries." Tout d'abord, il faut dire : "Las Palmas" et, si l'on veut préciser, il faut ajouter : "Las Palmas de Gran Canaria". Car Palma de Majorque est située dans la mer Méditerranée et, en ce qui concerne les Grandes Canaries, vous les trouverez dans la mer Atlantique. On

peut tenir tous les discours que l'on voudra à ce propos, il y a matière à confusion géographique!

Moi, le premier, le champion (?), je fus confus. Je suis allé à Bruxelles me jeter dans les bras de Peggy. Qui est Peggy? Lady Sabena en personne. Faire sa connaissance est à la fois un plaisir et un martyre. Elle connaît tout. Alors, on a l'air de quoi? Ma femme et moi, nous apprenons que les Grandes Canaries sont situées dans la mer Atlantique, juste en face du désert du Sahara! Ça vous donne un coup, un coup qui va droit au coeur du touriste et qui réveille les innocents!

A présent, soyons sérieux. Je vais citer un ouvrage très documenté, un peu mieux documenté que nos dictionnaires "dits" encyclopédiques. Je vais citer Manuel Gonzalez Sosa : "Avant d'être terre vivante et avant même d'être réalité pressentie, les îles Canaries furent une créature de l'imagination de l'homme qui, pour remédier à ses nostalgies du Paradis, rêva d'un paysage de délices au milieu du terrible Océan. De là le nom d'îles Fortunées par lesquelles elles furent connues aux temps les plus lointains. Ensuite, quand les pionniers de la navigation atlantique osèrent tourner le dos aux Colonnes d'Hercule, ces rochers furent entrevus ou frôlés, peut-être par hasard, et alors la mémoire collective de l'antiquité classique, et même l'écriture de ses auteurs les plus illustres (Homère, Platon, Plutarque, etc.) recueillent les échos fabuleux des confidences propagées par les pionniers de la Mer Ténébreuse."

Peut-on mieux dire? Après avoir été une "créature de l'imagination", les îles Fortunées ou les îles Canaries deviennent une réalité de notre temps, d'aujourd'hui.

Si je proclame toute mon admiration pour Las Palmas, pour les vestibules du somptueux théâtre Pérez Galdos, pour la petite place Cairasco, pour le soleil enchanteur de l'hiver canarien, pour les plages. . . (à Las Palmas, la plage de Las Canteras est considérée comme le "solarium" de l'Europe depuis octobre jusqu'à mai). . . pour l'hôtel et pour le parc Santa Catalina, bien entendu, c'est que cette île, minuscule, de notre terre bouleversée, reste un des derniers paradis sur cette planète-ci.

Ailleurs, je ne sais pas. Au moment où nous parlons, les autres planètes semblent plus ou moins hostiles. . . mais qui sait?

* * *

Que l'on trouve là-bas une avenue Colomb, un monument Colomb et surtout une Maison de Colomb, musée qu'il faut visiter, tout cela pose des questions. Il est indéniable aujourd'hui que Christophe Colomb fit plusieurs arrêts aux îles et qu'il y demeura, à l'occasion de départs ou de retours de longs voyages d'explorations. Il y trouvait, comme vous et moi, un havre de grâce.

La partie sud de la Grande Canarie pourrait se nommer : plages. Nombreuses et de sable fin, elles sont, comme Maspalomas, à quelques milles seulement de Las Palmas. La liste en est tellement longue que je n'ai pas eu la force d'aller les voir toutes. Partie remise. Car j'y retournerai. (Je n'ai pas encore parlé de Lanzarote). Il y a les dunes, il y a la pinède de Tamadaba, il y a les terrains de golf, il y a des arènes pour l'amateur de la corrida de toros et il y a les palmeraies.

* * *

Oui, mais d'où vient ce nom des îles Canaries, qui a remplacé celui des îles Fortunées? Il vient de ce char-

mant petit oiseau d'un jaune verdâtre, fâcheusement situé à l'origine des races domestiquées, petit oiseau qui a fini par s'appeler serin, sans doute parce qu'il a été mis en cage trop longtemps. . . Qui pense aux îles Canaries nuance son jugement.

(11 juillet 1970)

6.

QUEL VAISSEAU! QUELLE POÉSIE! QUELLE SOIRÉE!

Chacun sait que monsieur le Maire Jean Drapeau a tous les défauts de la terre. Il y a une façon de lui donner la bénédiction, c'est que lui, pour son pardon, il a des idées! Comme disait un de mes maîtres en Sorbonne, il a oublié d'être un imbécile. Et je viens tout juste d'en avoir une nouvelle preuve. **Son Vaisseau D'Or.**

Monsieur Drapeau me confiait que, cherchant un nom pour ce nouveau restaurant, il fouillait dans sa bibliothèque et que ses yeux sont tombés sur le plus grand de nos jeunes poètes, génie authentique, (et je ne cesse de le répéter): Emile Nelligan. Il faut que les touristes le sachent, il faut que le pays le sache, il faut que le monde le sache. (Je ne suis pas ici pour faire de la publicité gratuite, mais plutôt pour dire ce que je pense aux touristes et à mes compatriotes curieux).

Pourquoi Le Vaisseau D'Or? Pourquoi Montréal? Pour-

quoi le titre d'un grand poème? Pourquoi l'évocation d'un grand poète? Pourquoi et comment? Je me le suis demandé, avant de le demander aux autres. Emile Nelligan a été, durant trop d'années, le plus négligé de nos poètes. Hélas!

Qu'aujourd'hui un restaurant de Montréal, un restaurant de grande classe, un restaurant de sa ville, porte le nom du plus prestigieux de ses poèmes, je trouve cette pensée, non pas reconnaissante (le génie se suffit à lui-même), mais respectueuse et généreuse.

On pourrait m'interroger bêtement: "Qui était-il, ce jeune poète, pour qu'on lui accorde de nos jours une telle importance dans nos lettres québécoises?" Luc Lacourcière répondrait mieux que moi. Il connaît le poète par coeur et le livre qu'il lui a consacré est une pure merveille. (Éditions Perfides.) Je vais quand même ajouter quelques mots: l'adolescent Émile écrivait mieux que toutes les barbes de son époque.

Il n'avait peut-être pas vingt ans lorsque sa carrière prit fin. Quel mal, quelle fatigue a détruit un poète pareil? Je ne sais pas. Il fut le jeune homme de la détresse. Est-ce pour cette raison qu'il nous a séduits?

Revenons au restaurant **Le Vaisseau D'Or**. Il y a là quelque chose de particulier et j'ose même dire plusieurs choses.

Monsieur Drapeau a voulu recréer, en ces lieux, l'atmosphère du dix-neuvième siècle, cette atmosphère romantique du temps où nos grands-pères circulaient élégamment en carrosses, en calèches et en phaétons.

Le Vaisseau D'Or est un centre d'art et de gastronomie. Réception chaleureuse et hospitalière, oh oui! On ne peut

comparer ce nouveau restaurant ni à la Rotonde, ni à la Closerie des Lilas, ni à la Tour d'Argent (Paris), ni aux Trois Hussards (Vienne), ni aux boîtes de Grinzing, les "Heurigen".

"Le Vaisseau D'Or est une salle de concert tout autant qu'une salle à manger. Il est recommandé de parler bas". Le programme-menu nous le suggère. Ma voisine se penche et me glisse à l'oreille: "Quel beau concert! Je me sens comme une reine, ce soir."

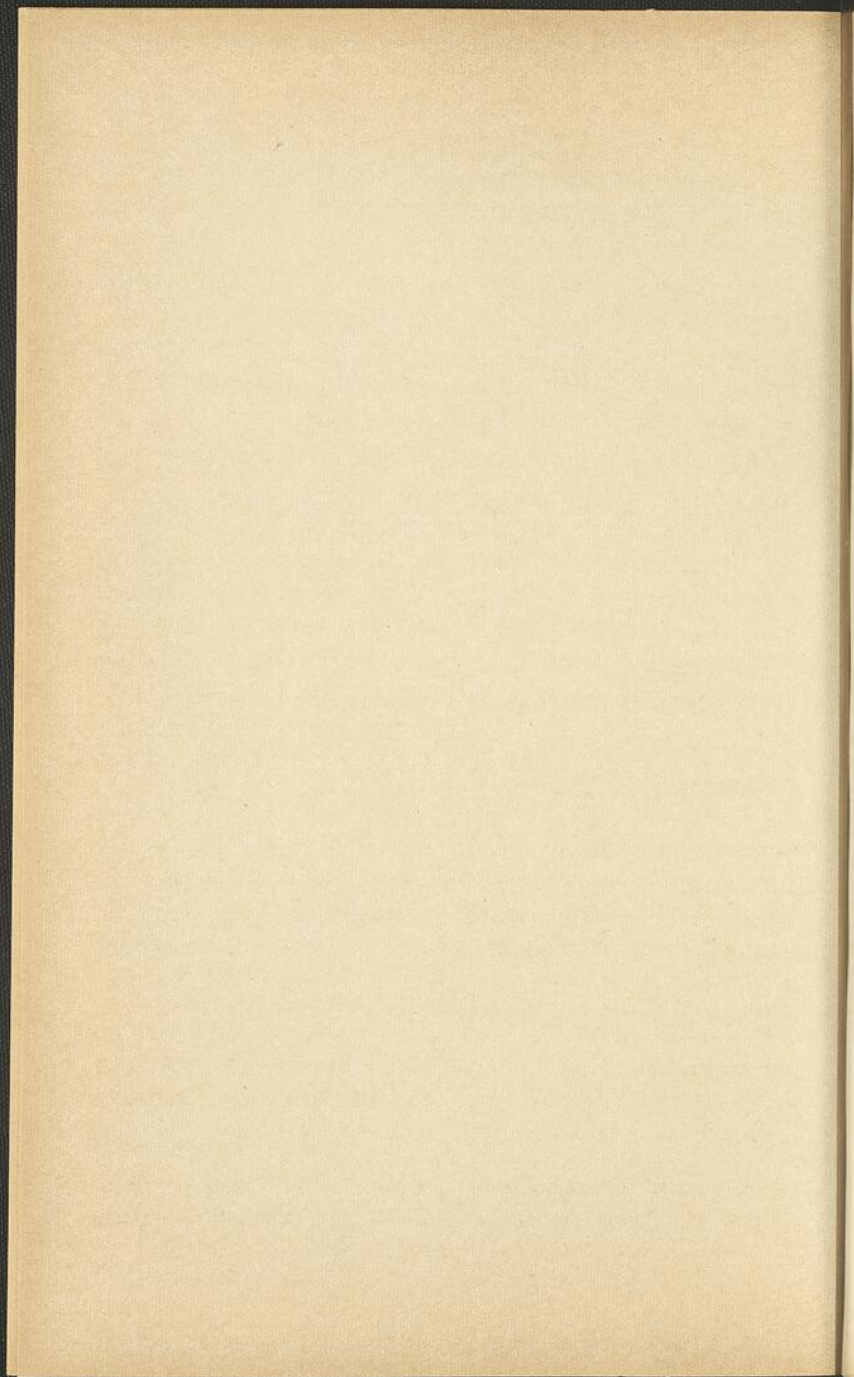
Chance! Le maestro est très jeune: Jean-Eudes Vailancourt. Il est sensible et doué comme l'était le poète. Un jour prochain, il l'emportera sur nos chefs d'orchestre d'importation. Répertoire: Chopin, Bach, Debussy, Ravel, Telemann, Mozart. . . et les propres compositions du maestro. Pas la moindre guitare électrique! Une soirée inoubliable.

"Vous jouiez Mendelssohn, ce soir-là. . ."

Non, Emile Nelligan n'aurait pas été malheureux de se trouver parmi nous.

P.S. Au fait, d'où vient le mot "vaisseau"? Du latin "vascellum", qui signifie d'abord "vaisselle", bien avant de signifier "bateau"! La haute cuisine reprend ses droits, avant de reprendre la haute mer. Et puis, La Pérouse n'était-il pas marin? On se retrouve.

(22 novembre 1969)



7.

CHARTRES LA MYSTÉRIEUSE

Qui va en France va visiter la cathédrale de Chartres. Dorénavant, on ira à Chartres avec une plus vive admiration et un plus grand recueillement encore, depuis la publication de l'ouvrage si savant et si surprenant de M. Louis Charpentier: **Les mystères de la cathédrale de Chartres.**

La dernière fois, quand je suis allé à Chartres, je n'ai pas regardé la cathédrale d'un même oeil; je n'ai pas aimé cette splendeur d'un même coeur. "Il y a des lieux où souffle l'esprit", disait Barrès.

Chartres est peut-être le vaisseau d'évasion vers l'au-delà le plus admirable jamais réalisé par un être humain ou plusieurs êtres humains, avec le secours d'artisans de première valeur. En tout cas, sous l'ogive de la cathédrale, l'homme relève la tête.

Autre mystère: celui de la lumière. Publié sous la direction de M. René Alleau, le **Guide de la France mystérieuse**

nous apprend: "Les splendides vitraux de la cathédrale attestent qu'au milieu du douzième siècle, l'art du peintre-verrier était à son apogée...". Aujourd'hui, les secrets de cet art sont perdus, mais les vitraux demeurent. Pour notre émerveillement.

Cette construction fastueuse, grandiose et audacieuse, qui deviendra le chef-d'oeuvre de l'art gothique français, pourquoi avoir choisi de l'édifier dans une bourgade? Une question simplette vient tout de suite à l'esprit: qui a payé la note? Les réponses ou plutôt les hypothèses sont nombreuses.

1. Le peuple. Impossible.

2. L'argent de monseigneur Fulbert, même s'il était né en Italie, même s'il était ami du duc d'Aquitaine, même s'il était conseiller du roi Robert, ne pouvait pas être suffisant.

3. Les grands Ordres religieux possédaient les richesses suffisantes, mais ils en avaient besoin.

4. Les Templiers. Cette explication est plus vraisemblable. Cet ordre de moines-soldats était très riche, au point de pouvoir prêter de l'argent aux rois de France. En France seulement, ils ont possédé jusqu'à mille "commanderies". Ils n'avaient pas le droit de faire l'aumône, sauf deux exceptions: une vieille bure ou un chien. Les Templiers étaient des prêteurs d'argent.

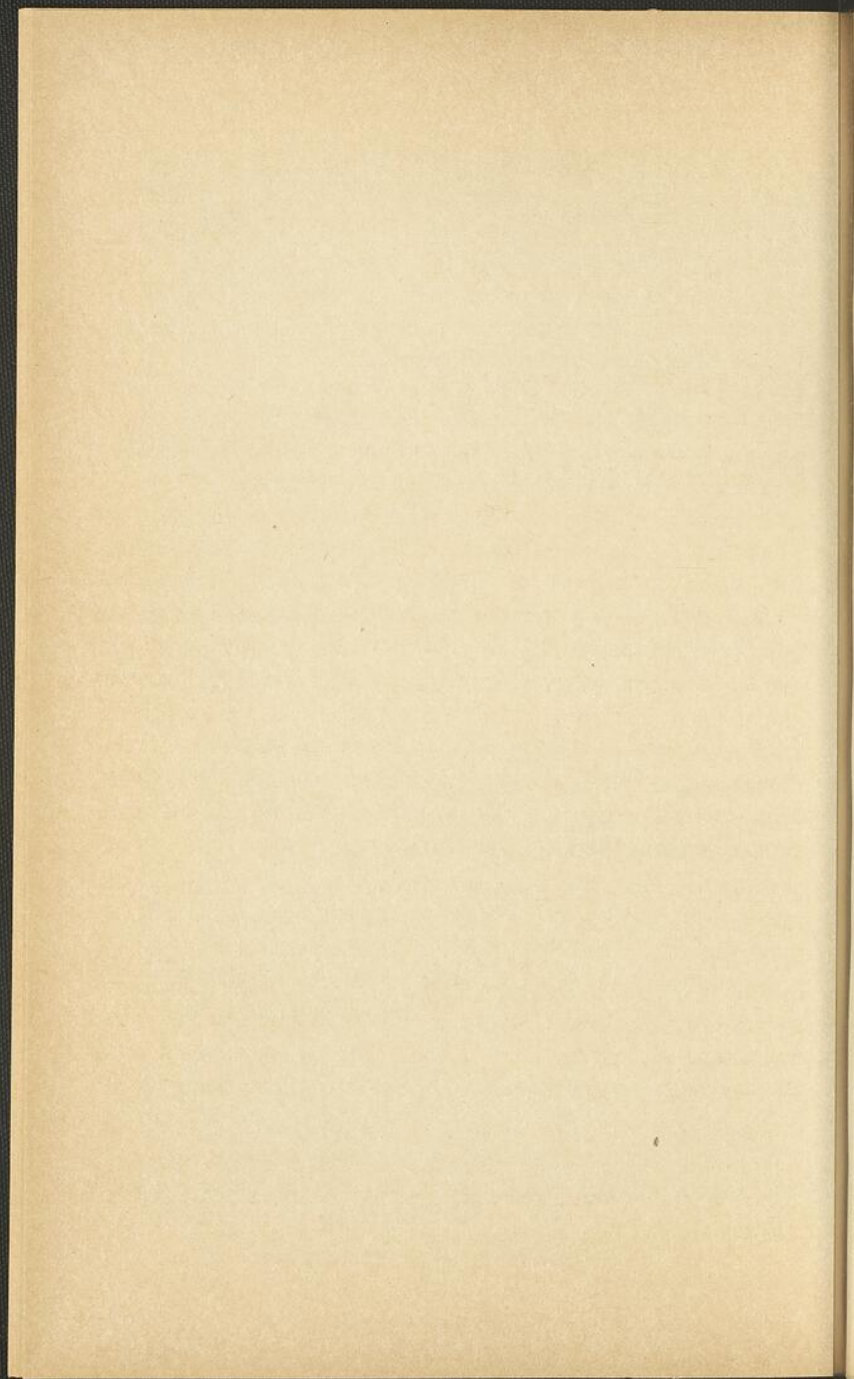
Ceci nous entraîne à une autre explication valable. Les Templiers avaient rapporté d'Orient des fortunes considérables en or, en argent et en métaux précieux. Ils avaient rapporté autre chose: le secret d'une certaine forme de construction.

L'Éternel dit dans la Genèse: "J'ai fait tout avec Nombre, avec Mesure et avec Poids". Aujourd'hui, on prétend que les Tables de la Loi sont les "Tables de l'équation de l'Univers". Que les Templiers aient eu connaissance de cette Loi, on peut le penser. Un détail à ce propos: le Grand Maître des Templiers portait "l'abascus", qui est le bâton des magisters de constructeurs...

Il me reste à demander: pourquoi Chartres plutôt qu'une grande ville? C'est que bien avant les pèlerinages chrétiens, il y avait des pèlerinages à Chartres. Les Gaulois et les Celtes, à Notre-Dame-de-Dessous-Terre, en l'honneur de la Vierge Noire, venaient en très grand nombre. Donc le culte de la Vierge est très ancien à Chartres et très exclusif. La Vierge, c'est la Vie. La cathédrale ne comporte pas de crucifix.

Je n'ai pas demandé l'autorisation de fouiller, d'explorer tous les coins et recoins de la cathédrale, mais la tradition veut qu'il ne s'y trouve pas de crucifix.

(11 octobre 1969)



ESPÉRANTO : PAS MORT !

Personne ne pourra nier que cette nouvelle langue a fait rire le monde entier, dès la fin du dix-neuvième siècle. Pourtant c'était la langue universelle qui devait entraîner la compréhension universelle. Nous étions loin, à ce moment-là, de tous ces moyens modernes qui rendent, par le chemin des traductions multiples, la compréhension et l'entente des peuples si faciles. . . Je n'insisterai point sur ce point!

Aussi étrange que cela puisse paraître, l'espéranto renaît. Aujourd'hui. L'utilité de cette langue peu parlée n'est pas discutable dans le domaine du tourisme et du voyage. Et cela appelle quelques explications sur les origines de cette langue, la seule qui, à ma connaissance, ait moins de cent ans. Pour ne pas dire trop de sottises, je me reporte à des ouvrages techniques.

Espéranto peut se traduire littéralement par "celui qui espère". En effet, ce fut à l'origine le pseudonyme d'un écrivain-journaliste qui signait ses écrits: Espéranto.

Qui était cet homme? Un médecin. Il était d'origine israéliite, mais russe: Lazare Zamenhof.

Je cite Larousse (au texte): "Employé dans le monde entier par une centaine de milliers de personnes de toutes nationalités, l'espéranto a servi de langue de travail dans les quarante-deux congrès internationaux tenus annuellement depuis 1905. Sa littérature, composée surtout de traductions (notamment celle de la Bible), comprend quelque 5 000 ouvrages.

"L'espéranto repose sur deux principes: le maximum d'internationalité pratique des racines et l'invariabilité des éléments lexicologiques".

Là, je pose une question capitale:

- Qu'est-ce qui gêne une partie de nos voyages?

Réponse:

- La barrière de la langue, trop souvent. Je ne parle que quelques langues et j'ai fait l'expérience de l'incompréhension plusieurs fois. Est-ce que l'espéranto est une solution? Demain nous le dira. J'ai reçu, de la part du docteur Unger, Zurich, le premier numéro de la revue **Turista Mondo**, dont il est le "chefredaktor". J'ai lu (?) à votre intention ce magazine. L'espéranto n'ayant jamais été mon affaire, je confesse que j'ai saisi quelques passages. Ainsi donc, on pourrait dire que cette idée pacifique est loin d'avoir un caractère méprisable ou ridicule. Au contraire, comme touriste, je l'admire pour sa simplicité et sa clarté. Même si je suis loin de tout comprendre!

A la page trois, il y a un article complet consacré au Canada. Le titre se lit comme suit: "Kanado estas vera turista paradizo". Évidemment, tout le monde a compris

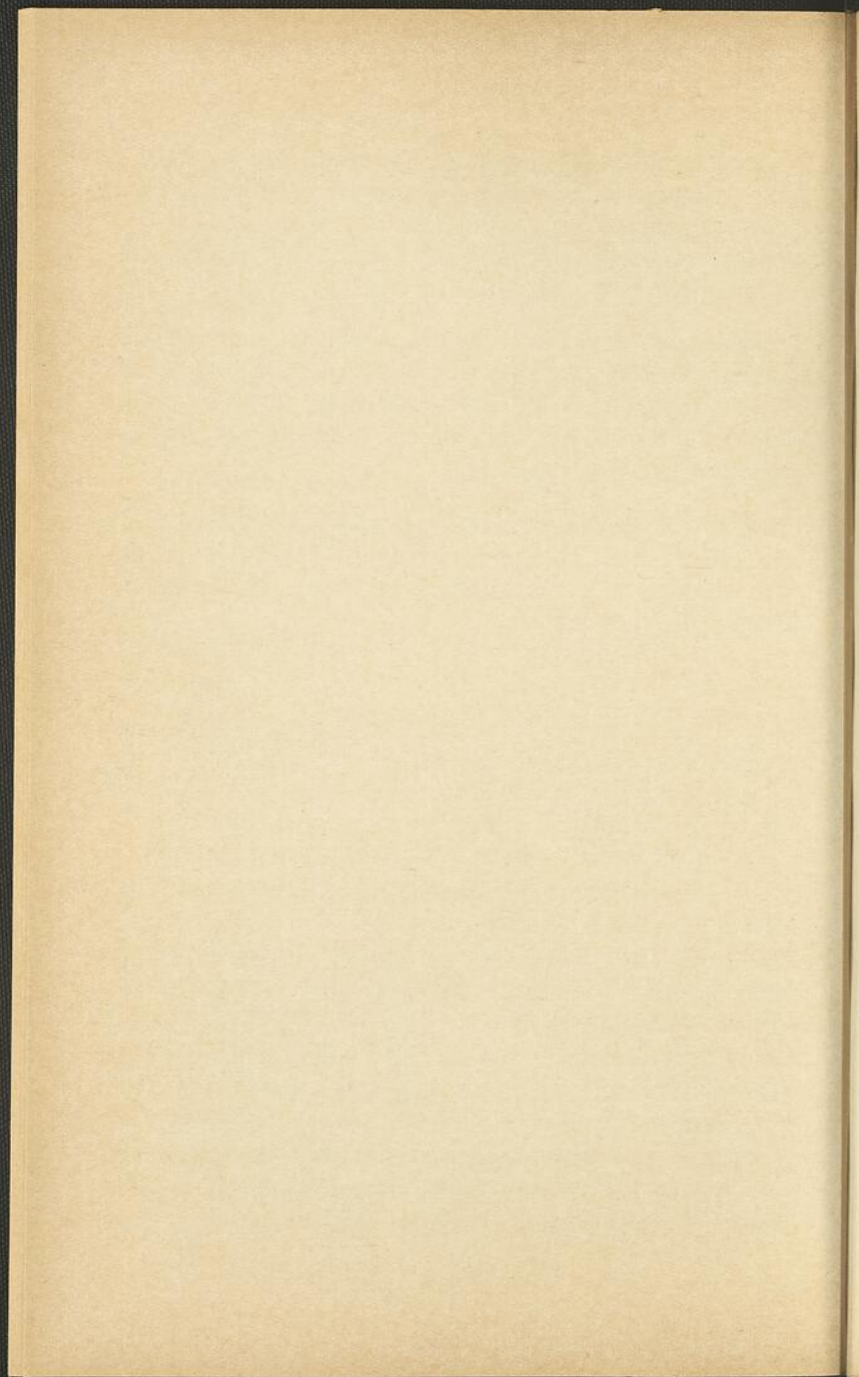
l'espéranto. Sous un monument de la ville de Québec, je vois: "Québec estas, cetere, la plej franca urbo de la lando". Facile. Il est surprenant, cependant, que ce monument représente des Indiens! Cette erreur ne m'empêche pas d'aimer les Indiennes et les Indiens.

Continuons, mais là l'exercice devient plus difficile: "Survoje li trafis grandan insulon, kiun li baptis Baffinlando lau la nomo de la sipano, kiu unue vidis gin". J'enverrai une récompense au premier ou à la première qui me postera une bonne réponse.

Si j'ai lieu de songer que l'espéranto serait une langue bien utile à tous ceux qui voyagent à travers le monde, j'ose ajouter qu'il simplifierait beaucoup les problèmes actuels de Saint-Léonard!

(27 septembre 1969)

P.S. Je ne savais pas que tant de personnes, chez nous, connaissaient l'espéranto. J'ai reçu de nombreuses réponses. Je ne citerai que la première, qui porte la date de "la 28 an de septembro 69". Elle m'est venue de Trois-Rivières. Traduction parfaite, sur beau papier bleu orné d'un bouquet de fleurs. "Chemin faisant, il (Cabot) rencontra une grande île qu'il nomma Terre de Baffin, d'après le nom du matelot qui le premier l'a aperçue." Jacqueline Ménard. Bravo: Mi kore salutas vin. Moi aussi!



9.

UN SPORT D'HIVER : LE GOLF

Le grand maître George Bernard Shaw a toujours eu l'habitude de dire des choses méchantes. Nous le savons depuis fort longtemps. Mais, un jour, quelqu'un osa l'interroger sur le golf. Shaw répondit que c'était une belle promenade gâchée!

Je sais qu'un autre homme d'esprit, mon confrère Cofsky va m'assassiner pour avoir répété un ragot pareil, sauf qu'il pourrait bien me demander de m'occuper de mes affaires, ce en quoi il aurait parfaitement raison. Car, le sport, c'est son affaire et non pas la mienne. Jusque là, tout va très rondement. Mais, dans l'espoir de tuer sa colère dans l'oeuf, je veux lui faire part d'une découverte déterminante: le golf joue un grand rôle, de nos jours et par le temps qu'il fait, dans le tourisme.

Ainsi ai-je le droit de parler du golf (pour mieux dire: je m'arroe le droit de parler de golf), sport dont je ne connais absolument rien!

Notre compagnie nationale, Air Canada, par exemple, s'intéresse au golf. Loin de moi la pensée qui consisterait à formuler, à déclarer et à révéler que tous les pilotes d'Air Canada vont ici et là jouer au golf. Je ne veux pas m'avancer sur ce terrain de golf. La vérité repose ailleurs.

J'entends en faire une démonstration touristique. Figurez-vous que beaucoup de gens ne savent pas patiner, même si nous habitons un pays de glace, de froid et de neige. A propos de neige, justement, beaucoup de gens ne savent pas chausser les skis; le fait de s'être brisé une jambe une fois ou deux a sans doute créé chez ces personnes un traumatisme psychique... Possible.

Étudions la situation très attentivement: nous avons la chance d'habiter un pays de neige, avec ce que tout cela comporte de plaisirs pour les enfants comme pour les adultes. Mais, dès que la verdure nous manque, le froid fait peur, alors que le froid est plein de santé à la condition d'en user modérément. Ici se situe l'histoire de mon cousin Gérard. Vers le mois de janvier, de février ou même de mars, il faut qu'il parte. Vers la verdure. Vers le golf. Il faut. Un mois. Son principe: la femme et les enfants, la première à la maison, les autres aux écoles. Il s'en va pratiquer son sport préféré ou bien en Floride, ou bien à la Guadeloupe, ou bien en Espagne. Il part et son départ est sacré. S'il sentait une certaine forme d'objection dans son entourage, je ne suis pas loin de penser qu'il divorcerait. Oui.

Oh! Le golf, qu'est-ce donc? (Je parle de ce que je ne connais pas et alors je suis libre de dire ce que je veux!)

Le golf est un "moteur" touristique inimaginable. On est littéralement confondu par les chiffres. J'oserais même prétendre que le golf d'hiver semble le plus recherché, parce que le plus rare.

D'abord, d'où vient le mot "golf"? Larousse dit que ce sport a des origines écossaises, que le mot est anglais. Dans une autre édition, Larousse rectifie son coup de "club" et dit que c'est un mot anglais tiré du hollandais "kolf", qui signifierait "crosse". Comme je m'adresse à des touristes hivernants et intellectuels, je me dois de citer le dictionnaire Robert: "golf" est un mot anglais, devenu usuel vers 1889, mais qui existait en 1792 sous le nom de "goff". Faire une "goff", quoi, se tromper de trou ou passer à côté du trou! (Trou est un mot d'origine gauloise.)

Décor du jeu: un vaste terrain, de l'herbe tendre et des accidents de la nature, vrais ou fabriqués.

Accessoires: des petites balles blanches, un assortiment de "clubs" ou, si on pouvait parler français, de "crosses".

Le jeu lui-même: frapper la petite balle blanche en direction d'un trou (9 ou 18 trous); pendant ce temps, un "caddie" ou cadet ou éphèbe transporte vos crosses. Vous suivez votre balle. Un vieux jeu français, le "mail", introduit en Angleterre par Guillaume le Conquérant, serait à l'origine du golf, mais l'histoire demeure imprécise sur ce point.

* * *

Éloi de Grandmont

Voilà donc pourquoi des milliers de touristes quittent chaque hiver notre neige blanche, afin d'aller retrouver leur petite balle blanche.

(17 janvier 1970)

10.

LE VOYAGE À TERRE DES HOMMES

Charles Trenet chanterait ce petit air itinéraire sur une musique connue de tous les mélomanes avertis. Il en ferait un autre chef-d'oeuvre. J'avais entendu deux ou trois personnes, un peu superficielles, à mon avis, dire que cette Terre des Hommes, c'était toujours la même chose et "quand on l'a vue une fois on l'a vue une fois pour toutes". Cela m'a indigné. Ces propos me paraissaient dépourvus de tout fondement. Je suis retourné à Terre des Hommes. Je fus bien reçu.

Tout d'abord, j'ai présenté ma carte de presse. L'entrée me fut refusée. Je me suis dit que, si tout était ainsi, c'est que précisément on n'avait pas besoin de publicité gratuite. Notre carte de presse est respectée dans le monde entier et difficile à obtenir. Je l'obtins, moi-même, grâce à la protection de madame Monique Nuytemans, notre présidente distinguée. (Si jamais elle lit ce que je viens d'écrire, elle

va se moquer de moi! Mais je l'adore, non seulement parce qu'elle est adorable, et sur ce point précis je serais menteur si je ne disais pas tout: je possède, par sa grâce, les plus belles cartes postales de ma collection.)

Donc, carte d'identité (presse) de la F.I.J.E.T., ce qui veut dire Fédération Internationale des Journalistes et Écrivains du Tourisme. Nos statuts le disent clairement: "La F.I.J.E.T. a pour but l'étude de toutes les questions, même nationales, intéressant le tourisme en général, et dont l'objet peut être réalisé sur le plan international, abstraction faite des questions d'ordre politique et philosophique."

Je fus refoulé. Ma carte porte le numéro 0828. J'ai ensuite présenté mon peigne, qui est très propre parce que j'ai le cheveu rare. Refoulé. A ce moment-là, j'ai commencé à réfléchir et je me suis dit, à moi-même, que le guignol déguisé en portier s'était certainement heurté à "abstraction faite des questions d'ordre politique et philosophique". Je lui ai donné de l'argent, cinq dollars, et tout s'est arrangé. Mais pas de reçu. Rien. De sorte que je ne pourrai pas dire au percepteur que j'allais là pour mon travail et non pour mon plaisir! Avec de l'argent, tout s'arrange!

* * *

Je ne suis pas rancunier. Mon plaisir fut extrême. Soit dit entre nous: si, après un quart de siècle de voyages, on devait garder rancune envers tous ceux qui ne savent pas vivre on resterait tranquillement dans ses foyers!

Terre des Hommes, c'est un peu comme un musée de l'éducation et du divertissement. J'en ai eu la preuve en-

core une fois. Nous observions les réactions de très jeunes enfants, qui tout en suçotant des glaces ouvraient de grands yeux. Leur émerveillement, le désir de voir et peut-être de connaître faisaient partie de notre joie à nous.

Je n'accepte pas l'objection au décor qui serait toujours le même. D'ailleurs, le décor extérieur n'est pas tout à fait le même d'année en année. Même à ce compte-là j'accepterais qu'il restât le même. Enfin le Louvre n'a pas beaucoup changé extérieurement depuis quelques siècles, exception faite de la "blancheur Malraux"! Le Prado de Madrid non plus, à ma connaissance. Je ne parle pas du Metropolitan Museum de New York, ni du Musée archéologique et national d'Athènes, ni du Musée Borghèse à Rome, ni de Disneyland à Hollywood!

L'intérêt capital de Terre des Hommes tient au fait que l'on parvienne chaque année à "renouveler" l'intérieur des pavillons. Cette fois, la réussite est complète.

Je m'adresse principalement aux voyageurs qui ne voyagent pas... Leur émerveillement sera constant. Ils découvriront. Découvrir, c'est un peu dans notre nature à nous, vieux Montréalais, vieux Québécois. On a ça dans le sang. La plaisanterie a commencé il y a plus de trois siècles... Alors, pourquoi ne pas persister? Terre des Hommes, comme je l'ai revue l'autre jour, m'a fait chaud au coeur. Je me suis souvenu brusquement de ma dernière rencontre avec Saint-Ex. Nous étions invités, à New York, chez des gens très bien. Assis sur les marches de l'escalier qui conduisait chez nos hôtes, Saint-Exupéry somnolait, perdu dans un rêve lointain ou mystique. Je lui dis:

- Saint-Ex...

(Il acceptait qu'on lui parle sur ce ton.)

Éloi de Grandmont

... je vous dis qu'il faut monter. Nous sommes déjà en retard.

Bras dessus, bras dessous, nous montâmes. Soirée longue et triste, malgré les tours de passe-passe de Saint-Ex. Mon Dieu! S'il était encore parmi nous, ce que j'aimerais l'amener à Terre des Hommes.

(1er août 1970)



ALBI ET SAINTE-CÉCILE

Toujours, et dès mon plus jeune âge, j'ai été séduit par le chemin des écoliers, ce qui d'ailleurs ne faisait pas plaisir à mes parents. Je n'ai pas changé et je vais même jusqu'à faire de la prédication. Je dois avoir une âme de curé!

L'hiver nous apportera ses joyeux froids de chaque année, vous irez peut-être en France, vous verrez les grands spectacles de Paris, vous aurez un peu froid et, tout bien réfléchi, vous prendrez la route vers la Côte d'Azur, ce qui n'est pas bête du tout. Mais un peu simple. La route nationale 7 et vous voilà sur les rives enchanteresses de la Méditerranée. (Déjà, vous croyez entendre Tino Rossi!)

Il y a mieux à faire. Par des chemins vicinaux, ou soit dit plus simplement par des chemins d'écoliers, il vous arrivera de découvrir des merveilles. Ainsi ai-je décou-

vert Albi, "oppidum" fantastique, ville très riche en souvenirs de toutes sortes. Je crois quand même que je vous ai fait plaisir en vous parlant de mon "oppidum"...

Détails :

a) Albi "s'est développée à partir d'un oppidum gaulois, situé sur la rive gauche du Tarn" (Larousse).

b) "Terme générique désignant une fortification refuge, comportant ou non des parties habitables" (Larousse).

c) Voir "citadelle" (Robert).

Et voilà que nous avons un oppidum à Québec et que nous n'en savions rien!

* * *

Dès que l'on parle d'Albi, il faut remonter à la célèbre "doctrine des albigeois". De quoi est-elle faite, cette "doctrine"? (Nous sommes au douzième siècle.) Disons que cette "doctrine" est idiote et disons en même temps que le clergé de l'époque était pourri.

Un "albigeois" (pas de majuscule, s'il vous plaît) pensait que tout ce qui est charnel représente le mal. Seule l'abstinence totale de la chair conduit à Dieu. Comme disait un camarade à moi. . . "ça ne fera pas des enfants forts!" Donc, suppression du mariage, entre autres plaisirs. L'histoire, l'hérésie et la suite ont fait l'objet de plusieurs ouvrages.

* * *

Venons-en à ce chef-d'oeuvre: la cathédrale Sainte-Cécile d'Albi.

Elle a, peut-être, l'aspect d'une forteresse. Passons. Elle demeure le monument gothique le plus énigmatique du Midi de la France. Nous n'avons plus qu'à l'admirer, les yeux bien ouverts.

Il faut voir tout cela pour le croire. Il y avait les "cellules étroites de la prison épiscopale, sans air, sans lumière" où les enchaînés attendaient "depuis cinq ans et plus leur jugement".

Inquisition! Le plus ardent des adversaires de cette inquisition fut un franciscain du nom de Bernard Délécieux. Délécieux.

Albi. "Ante etiam quam cibum sumerent". Quand on a fait ses études à Nicolet, on se souvient de son latin. Aujourd'hui, comme chacun sait, ce collègue devient le Séminaire de la Matraque. Continuons.

Dans cette ville d'Albi, on mange tellement bien. Mais, s'il faut se fier à la doctrine des "purs", des "cathares", des "albigéois", montons en voiture et allons dormir à Carcassonne. Ou à Narbonne; la "Mer" de Charles Trenet (toujours lui) peut-être nous bercera.

(13 décembre 1969)

Q
A

G
E
G

C
am
Gre
peti

M
..

Q
L

O
H

T

N
et

diff

C
T
N

12.

GRENADINS ET GRENADINES

Ces deux mots ont le don de nous intriguer et de nous amuser. Qu'est-ce qu'un Grenadin et qu'est-ce qu'une Grenadine? Ce pourrait être un petit gredin ou une toute petite gredine... Mais ce n'est pas cela.

Molière :

“Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que, pour être imprimés, et reliés en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importante personne.”

On connaît ses classiques!

Hugo :

Tout ce tas monstrueux de gredins et de cuistres.”

Non. Nous sommes sur la mauvaise voie. Les Grenadins et les Grenadines, c'est autre chose, et mon Dieu, quelle différence!

Chénier :

“La grenade entr'ouverte au fond de ses réseaux
Nous laisse voir l'éclat de ses rubis nouveaux.”

Non. Et oui pour le fruit. (On dirait que je suis un politicien!) Ma première surprise en arrivant en Espagne, et plus précisément à Grenade, a été d'apprendre que les citoyens de Grenade étaient des Grenadins et les citoyennes, des Grenadines.

J'ai appris la nouvelle en achetant une carte postale.

Les cartes postales de Grenade ont ceci de particulier: elles sont brodées. L'artiste, le spécialiste de la carte postale brodée, se nomme Éloi. Je ne pouvais qu'être très flatté!

Quand je suis arrivé à Grenade, j'ai loué tout de suite une voiture et un chauffeur-guide, démarche que je recommande à tous les voyageurs qui, comme moi, ont le déshonneur de ne pas connaître plus de quinze mots d'espagnol mal prononcé... Il me dit:

- Grenade est une suprême débauche d'imagination.

Je note. Et c'est vrai. L'histoire le prouve. On ne comprendrait pas Grenade si l'on ignorait sa préhistoire, sa situation géographique, sa parenté avec la plus haute montagne d'Espagne, la fertilité des vallées et, par voie de conséquence, la convoitise et l'invasion des Arabes.

Le premier mot que l'on entend: l'Alhambra. La visite de ce palais est, pour le voyageur, une succession d'instants inoubliables. La somptuosité, la richesse de l'art ornemental en même temps que de l'art architectural, en font un ensemble qui n'a rien de comparable au monde, à ma connaissance, et pourtant j'ai vu la Mosquée Bleue d'Istamboul. Au loin, même si nous étions en plein mois de juillet, nous avons aperçu les neiges éternelles de la Sierra Nevada.

La domination arabe allait tout de même prendre fin. Les rois catholiques, Isabelle et Ferdinand, après des années de lutte, réussirent à s'emparer de Grenade. Le dernier roi maure ou berbère ou arabe, comme on voudra, quitta Grenade. La ville est libre et libérée.

Après la promenade dans les jardins de l'Alhambra après avoir appris tant de choses merveilleuses sur l'histoire de Grenade, nous sommes avides de tout. Nous sommes même en appétit. Il faut tout de même manger! Je déclare tout de suite que la cuisine de Grenade est excellente. Mais je cède la parole à un gastronome de réputation mondiale, qui va nous parler de l'omelette **Sacromonte**: "Le plus difficile pour l'esprit humain aujourd'hui serait de découvrir une nouvelle façon de faire une omelette, tant tous les peuples, à toutes les époques, se sont empressés de jeter dans la poêle, avec des oeufs battus, tous les produits comestibles que nous offre la nature; et pourtant on a inventé à Grenade une omelette dont le lecteur ne trouvera nulle part l'équivalent. Il s'agit d'un mélange fort réussi de champignons, d'abatis de volaille sautés avec des petits pois, de piments rouges et de pommes de terre coupées en tranches."

Ce fut un régal. Mon guide me dit, et je ne suis pas loin de le croire, que les dernières paroles du dernier des derniers rois maures furent :

— Je quitte en pleurant comme une femme ce pays que je n'ai pas su gouverner et défendre comme un homme. (Le roi Boabdil, tel que cité par mon guide.)

Quitter Grenade...

que c'est triste en effet.

(8 novembre 1969)

09

N
U
M

mo
qu
du
tra
vo
que

F
co
vill
sén

Auz
dic
tion
cye

13.

NOUS AVIONS UNE "CAPITALE MONDIALE"

. . . et nous ne le savions pas. Pensez. Une "capitale mondiale", c'est quelque chose. J'oserais même affirmer qu'il n'y a pas beaucoup de "capitales mondiales" hors du Québec. Les capitales "nationales", nombreuses à travers le monde d'aujourd'hui, n'ont absolument rien à voir face à une capitale mondiale, qui deviendrait quelque chose comme les nations unies de la terre entière.

Paix sur la terre aux poissons de bonne volonté. Au cours d'un dernier voyage, je viens d'apprendre que ce village charmant de Sainte-Anne-de-la-Pérade est précisément la capitale mondiale du petit poisson des chenaux . . . Qu'est-ce donc que ce petit poisson des chenaux? Aux dernières nouvelles, il s'agit d'un "poulamon". Le dictionnaire Robert (six volumes) n'en parle pas. Le dictionnaire Larousse (dix volumes) n'en parle pas. L'Encyclopaedia Britannica (23 volumes) n'en parle pas. Bon.

Que nous reste-t-il à faire? Recourir au latin, qui est pourtant en perte de vitesse en ce moment mais qui peut toujours nous donner un coup de main fraternel.

Le petit poisson des chenaux, c'est-à-dire le poulamon, serait le "Microgadus tomcod". Traduction libre: "petite morue". Prière de ne voir là aucune allusion désobligeante.

Je me reporte à un texte officiel de monsieur le ministre Gabriel Loubier pour apprendre aux touristes et aux voyageurs les origines de Sainte-Anne-de-la-Pérade. (Je me fie à ce texte, car je suis né pas très loin de là et je connais un peu l'histoire du pays.)

Donc, pour le plaisir des curieux, je cite: "Louis XIV concéda à François-Xavier Tarieu (les jurons que nous entendons aujourd'hui au théâtre et au cinéma nous viennent de là!) Tarieu de Lanaudière, sieur de la Pérade, officier du régiment de Carignan, un fief qui fut le noyau de la paroisse fondée en 1693 sous le vocable de Sainte-Anne. En 1706, Pierre-Thomas de Lanaudière, seigneur de la Pérade et Chevalier de Saint-Louis, épousa Marie-Madeleine de Verchères, l'héroïne qui, à l'âge de quatorze ans, défendit victorieusement le fortin de bois de ses parents, à Verchères, contre une bande d'Iroquois."

Arrêtons-nous un instant. Gustave Lanctôt, historien sérieux, écrit qu'elle avait douze ans. Cet archiviste écrit également, dans "Canadiana" (10 volumes, édition du centenaire de la Confédération): "In later life she was involved in many lawsuits."

J'ai eu la permission de consulter les archives du Québec et je peux me permettre de souligner que, dans la plupart des cas, il s'agissait de "procès pour moeurs". Autrement dit, notre Madeleine n'était pas de la Croix de saint Louis!

L'entracte Madeleine terminé, nous revenons à Sainte-Anne-de-la-Pérade, à la pêche, aux petits poissons, à ce poulamon dit petite morue, ce qui n'a rien à voir avec Madeleine! Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas envie de dire.

J'ai étudié longtemps le mot entracte, car on lit souvent dans les programmes de théâtre: entr'acte. L'écrivain alsacien René Schikelé, à qui l'on demandait: "Quel livre emporteriez-vous si vous deviez vivre dans une île déserte?" répondit: "Le dictionnaire"! Aznavour m'a dit la même chose. Littré prétend qu'il faut écrire "entr'acte". Larousse prétend qu'il faut écrire "entracte". Robert prétend, lui aussi, qu'il faut écrire "entracte". Il ajoute que l'Académie française a sanctionné l'orthographe "entracte".

Alors ma femme me demande combien j'ai pêché de petits poissons. Aucun. Elle est fière de m'apprendre qu'elle en a pêché un. Tout devient clair dans mon esprit: c'était notre anniversaire de mariage!

(7 février 1970)

17

P
U
A

Ce
seul
ter
Pou
ris
Un
épo
Par
leur
Par

P
Je
cept
Frai
de

14.

PARIS : UNE VILLE AUTOUR D'UNE ÎLE

“Paris, c’est une blonde. . . Paris, reine du monde. . .”
C’est ce que dit la chanson. C’est autre chose aussi. Non seulement on ne se lasse pas de parler de Paris, de chanter Paris, mais on ne se lasse pas de fréquenter Paris. Pourquoi quitter sa province pour Paris? Parce que Paris offre un plus large éventail de jolies femmes? Non. Un vieux dicton prétend que la plupart des hommes épousent leur voisine. Pourquoi venir de l’étranger vers Paris? Parce que les Parisiens sont plus aimables qu’ailleurs? Non. Les Tourangeaux sont plus aimables que les Parisiens. N’en déplaise à mes amis. Pourquoi?

Parce qu’on mange mieux à Paris qu’en province? Non. Je crois que tous les voyageurs seront d’accord pour accepter l’idée suivante: le plus merveilleux restaurant de France se nomme “Point” et il est situé à Vienne près de Lyon. Parce que les plus beaux spectacles sont dans

Paris? Non. Je dis pour ma part que j'ai vu les plus beaux spectacles de France au Palais des Papes d'Avignon. Pourquoi?

Ah! Si j'acceptais les vues des femmes sur cette question, je conviendrais qu'on s'habille mieux à Paris qu'ailleurs. Vous avez eu le malheur d'épouser une femme qui éprouve une grande passion pour Cardin, pour Saint-Laurent, pour Christian Dior, pour Laroche, pour Chanel, pour Paulette (les chapeaux), pour Carita (les cheveux) ou pour Jourdan (les souliers), là je vous assure que votre portefeuille en croco ne versera pas des larmes de crocodile!

Alors. Pourquoi? Lorsque l'on cherche à définir ce qu'est une grande capitale (je ne parle pas d'une Brasília, capitale fabriquée, très bien d'ailleurs, mais d'une capitale naturelle), on peut d'abord s'en reporter à Vidal de la Blache qui parle de "mainmise plus forte, plus large de l'homme sur la terre". Oui. Acceptons cela, avec la restriction suivante: les grandes capitales et les grandes métropoles cherchent, en ce moment, par tous les moyens, à reboiser les landes d'antan!

Paris attire le monde entier, parce que Paris est un phénomène de civilisation, parce que l'on peut y retrouver à tous les coins de rue des siècles d'histoire, d'intelligence et de beauté. Sans doute aussi parce que l'île de la Cité est plongée au coeur de la Seine et que la Seine demeure, aujourd'hui encore, une voie navigable. Ainsi expliquerait-on le développement des rives de la Seine, c'est-à-dire des rives qui sont devenues le Paris que nous connaissons.

* * *

Deuxième question: qu'allons-nous faire à Paris? Tout. Car, comme dans toutes les grandes villes, on y trouve le beau et le laid, la gentillesse et l'impolitesse, le bien et le mal. . . et ainsi de suite. Il faut exercer son jugement, il faut savoir ce que l'on veut, il faut varier ses plaisirs, il faut déterminer des priorités (le mot est à la mode), il faut choisir entre le Louvre et Montmartre, il faut surtout marcher.

Sur ce dernier point, je m'explique. On s'instruit davantage en marchant dans Paris que dans plusieurs de nos bonnes écoles. Il ne faut entretenir aucun complexe sur notre façon de parler, tout en essayant de nous exprimer le mieux possible. La moitié des Parisiens parlent plus mal que nous mais, comme disait un humoriste, "c'est arrangé autrement"!

J'ai entendu Jacques Normand dire à un agent de police:
- Fichez-moi la paix. Je suis un importateur de capitaux!

L'agent, Jacques et moi, nous avons éclaté de rire ensemble. Voilà Paris.

On aime Paris aussi bien pour une soirée de comédie que pour une matinée à Notre-Dame; aussi bien pour un dîner dans ce petit restaurant de l'île Saint-Louis, que je connais si bien, que pour un dîner fastueux au Grand Véfour; aussi bien pour les Champs-Élysées que pour la rue de la Lune; aussi bien pour le cimetière du Montparnasse que pour l'Olympia; aussi bien pour les Invalides que pour Ménilmontant.

On aime Paris pour Molière.

A propos de Molière, qui ne se souvient du fameux "Souper d'Auteuil"? Janvier 1668. Molière, qui venait d'écrire *Amphytrion*, recevait à sa table Boileau, La Fontaine, Racine, Mignard, Lulli, Chapelle et La Bruyère. Belle table! A la fin du repas, Chapelle proposa aux autres d'aller tous se noyer, la vie ne valant pas la peine d'être vécue. Louis, fils de Racine, raconte: "Ils y allaient. Molière leur reprit alors qu'une si belle action ne devait pas être ensevelie dans les ténèbres de la nuit. Ils s'arrêtèrent et dirent, en se regardant les uns les autres: "Il a raison." A quoi Chapelle ajouta: "Oui, messieurs, ne nous noyons que demain et, en attendant, allons boire le vin qui nous reste."

(11 avril 1970)

15.

NORMANDIE, UN PAYS, UN PAQUEBOT!

Le plus beau souvenir de ma jeunesse de voyageur, c'est évidemment le paquebot français **Normandie**, le plus luxueux paquebot de son temps.

Lancement : 20 octobre 1932.

Jauge : 83 423 tonneaux

Passagers : 2 200.

Équipage : 1 300 hommes.

Vitesse : 32, 64 noeuds.

Incendié dans le port de New York le 9 février 1942.

Il a chaviré.

Après la guerre, il a été renfloué. Mais il était dans un tel état que l'on décida de le démolir.

Qu'est-ce que notre famille vient faire là-dedans? En fouillant, l'autre jour, dans nos papiers de famille (ces voyages ne manquent jamais d'intérêt), Suzanne Manseau, mon épouse, recherchiste professionnelle, découvre un

document exceptionnel. Il s'agit d'un exemplaire jauni de l'hebdomadaire **Le Travailleur**, portant en sous-titre et en anglais : (Weekly devoted exclusively to the recording and the promotion of Franco-American cultural activities.)

Directeur : Wilfrid Beaulieu.

Devise : "Fais ce que dois. . . advienne que pourra!"

Date de publication : jeudi, le 23 septembre, 1943.

Bon. Tout est clair. Les faits sont établis. En première page, je lis : le capitaine B.-E. Manseau. Un Canadien français, qui a renfloué le paquebot **Normandie**. Un honneur qui rejailit sur notre élément.

Cela, c'est le titre. Je passe maintenant au texte, dont je ne donnerai que des extraits mais que je transcrirai tel qu'il est rédigé.

"Nombreux sont les Canadiens français, les fils du Québec et les descendants de Canadiens français qui se sont illustrés, aux États-Unis, et qui y obtiennent encore de grands succès, dans tous les domaines. Mais, la plupart du temps, les échos de leurs succès ne nous parviennent qu'à la suite d'un grand exploit, d'une merveilleuse réussite, ou d'une action d'éclat hors pair. En voici un exemple entre mille.

"Combien de gens savaient que le surintendant du renflouement du **Normandie** est un Canadien français, un fils du Québec? Ce n'est autre que le capitaine Bernard-E. Manseau de la marine américaine, ingénieur en construction navale. . .

"Si l'on songe que le renflouement du **Normandie** constitue la plus grande opération de sauvetage maritime de l'histoire, c'est assez dire que l'exploit du capitaine Man-

seau fait rejaillir un autre grand honneur sur notre élément. . .

“Le capitaine Manseau n'est âgé que de 43 ans et il a rempli une carrière remarquable. Il est marié et père de trois enfants. Il est le fils de feu le docteur Gédéon Manseau et de Mme Manseau, née Bernard (Emma), de Drummondville, Qué. Son père naquit à La Baie-du-Febvre. . . (Ce n'est pas pour me vanter, mais je suis né à Baie-du-Febvre, moi aussi!). . . fit ses études classiques au séminaire de Nicolet. . . (Ce n'est pas pour me vanter, mais, moi aussi, j'ai fait mes études primaires et secondaires à Nicolet!)

“Après avoir obtenu son diplôme au “High School”, Bernard-E. Manseau, sur les conseils de sa mère, fit son entrée à l'académie navale d'Annapolis. . . Il subit son examen d'entrée avec grand succès. Il passa quatre ans à Annapolis, où il obtint son diplôme avec un autre grand succès. . . Promu lieutenant junior, il retourna passer un an à l'académie navale pour y suivre un cours spécial, puis il étudia deux ans à l'Institut de Technologie de Cambridge, Mass. Il choisit alors la profession d'ingénieur en construction navale et il termina ses études avec un autre succès éclatant. . .

“Il était à Pearl Harbour. . .”

(Ce n'est pas pour vanter Suzanne Manseau, mais je dois dire qu'elle a fait toutes ses études à Nicolet et qu'elle y obtint son baccalauréat!) C'est le pays qui veut ça!

Je reviens au journal de Worcester :

“Soulignons que la famille Manseau, de Lead, a conser-

Éloi de Grandmont

vé un excellent français, et que même le capitaine donna des cours de français à ses copains de la marine.”

* * *

Je voudrais bien qu'on dise que nous n'avons pas l'esprit de famille!

(21 février 1970)

16.

ANVERS OU L'ART DE L'IMPRIMERIE

Ville de tous les arts dont un qui nous intéresse beaucoup, pour ne pas dire qu'il nous fait vivre: l'art de l'imprimerie. Tout ce qui peut empêcher un voyageur motorisé de voir Anvers, c'est que sur les indications routières on ne lit pas d'Anvers! Il est tout de même important, en conséquence, de savoir qu'Anvers se lit "Antwerpen". Ce détail étant connu, même si on ne parle pas le néerlandais, il devient impossible de passer à côté. Arlette m'a tout expliqué. Vous trouverez bien une âme charitable pour en faire autant.

(A propos des noms de villes étrangères, qui ont des parentés très lointaines avec notre façon de parler, je cite souvent Aachen. Qui pourrait deviner que derrière Aachen se cache un des noms les plus connus de l'histoire du monde: Aix-la-Chapelle? J'avoue que, moi pour un, je n'y suis pas arrivé. Paris, New York, Montréal, Québec... on comprend tout de suite!)

On doit se faire à toutes les coutumes des pays que l'on visite. Pour quelles raisons? Parce que nous sommes des touristes, beaucoup plus que des voyageurs!

A voir et à visiter, attentivement:

Le Musée Plantin-Moretus. Une imprimerie de réputation mondiale, depuis l'année 1555. En détail maintenant: l'atelier, la fonderie, la chambre des correcteurs et la boutique. Je ne parle pas du cadre architectural: une merveille et même plusieurs merveilles. Les souvenirs sont tellement extraordinaires que l'on n'en parle plus. Collections: tableaux, livres précieux, incunables, manuscrits, reliures, dessins, et surtout et, sur ce sujet, je voudrais insister, tout un matériel typographique unique au monde. Les presses, les poinçons, les matrices et les caractères feront l'admiration de tous les visiteurs, même s'ils ne sont pas directement concernés par les objets de l'imprimerie, par ses moyens et ses fins.

Plantin était natif de Tours, ce qui me fait bien plaisir.

Cependant, en tout premier lieu, il faut passer des heures au Musée Royal des Beaux Arts (Leopold de Waelplaats). Pour ne pas dire d'âneries, je cite: "L'ensemble fournit un aperçu complet de cinq siècles de peinture." C'est déjà quelque chose, non? "La collection du musée contient plus de 1 000 oeuvres de maîtres anciens et environ 1 500 tableaux d'artistes modernes. Le musée possède une collection unique de Primitifs Flamands." Ajoutons à cela de nombreuses toiles de Rubens. Sorte de suppléments à votre visite.

Nous arrivons maintenant à la Maison de Rubens (Rubensstraat au 9 et 11). Il faut considérer cette Maison comme l'un des plus importants musées d'Anvers. L'accès

en est facile. Ce qui m'a le plus intéressé, c'est l'oeuvre du Maître, sans aucun doute, mais aussi l'oeuvre de ses contemporains. Il y a aussi des souvenirs, des instruments de travail, toutes sortes de choses qui lui ont appartenu. Ce qui attire l'attention, c'est évidemment le cadre, les lieux, qu'un regard attentif retrouvera dans les tableaux de Rubens. Il avait l'oeil grand ouvert!

On rêve ou on croit rêver dans le parc de Middelheim. J'accepte l'idée que ce soit là un musée, mais ce musée n'a pas l'air d'un musée. Le plein air et les oeuvres des sculpteurs les plus réputés qui soient au monde, la verdure, la verdeur, les arbres, tout nous attire et nous retient, du matin jusqu'au crépuscule. Pour les flâneurs amateurs de sculpture, Middelheim demeurera un souvenir inoubliable.

Faites un saut au Musée Mayer van den Bergh. Il y a là un Bruegel l'Ancien, "Dulle Griet", qui est une des plus belles choses qui soient au monde, un très authentique chef-d'oeuvre. Et les Quinten Metsys, les Cornélius de Vos. Je ne parle pas des céramiques, des broderies, des ivoires, ni même des boiseries.

Je m'aperçois que je n'ai pas encore parlé du musée Vleeshuis, c'est-à-dire de la Maison des Bouchers. Archéologie, arts appliqués, histoire locale, tout retient l'attention. La cheminée de la Salle du Conseil a quelque chose de modeste et de grandiose. Personnellement, je n'en revenais pas!

Anvers, c'est cela. On n'en revient pas. Sur ce point, il faudra que je m'explique un jour. Cette richesse et cette beauté ne sont pas le fruit du hasard. Mais on ne peut pas tout raconter en si peu de mots.

J'allais justement dire un dernier mot sur "Steen", le musée national de la navigation. Mais nous reviendrons à Anvers, l'une des villes les plus captivantes du monde.

Et quand je pense que je n'ai même pas dit un mot du musée Brouwershuis, le musée de la "brou", comme on dit là-bas, comme ici, la Maison des Brasseurs. En fait, on n'a encore rien dit sur Anvers. Partie remise. Et bon voyage à tous.

(3 septembre 1970)

17.

VINGT ANS APRÈS... LA RUE SAINT-JULIEN- LE-PAUVRE

Quand on est étudiant, on est toujours pauvre. Quand on est étudiant à Paris et qu'on loge rue Saint-Julien-le-Pauvre, on a l'impression d'être plus pauvre que les autres pauvres. Tel était le cas de François Hertel, de Roger Rolland, de Pierre Elliot Trudeau et d'Éloi de Grandmont. Certains d'entre nous étaient peut-être un peu plus riches que d'autres, mais nous ne sommes pas là pour en discuter.

La frugalité de notre vie de ce temps-là ne doit pas nous faire oublier les charmes du quartier que nous habitons, avec fierté d'ailleurs. J'ai fait un pèlerinage dans le quartier et des tas de souvenirs me sont revenus à la mémoire. Ne parlons pas de Notre-Dame de Paris, église métropolitaine, que nous apercevions de nos fenêtres. Notre-Dame est trop connue par les cartes

postales et autrement. Parlons de l'hôtel "Square" et du quartier.

Personne ne reconnaîtrait aujourd'hui l'hôtel "Square" de ce temps-là. D'abord, l'hôtel a changé de nom et c'est maintenant l'hôtel "Esméralda". Cet hôtel a un chic que je ne lui connaissais pas. Il est élégant, propre et entièrement meublé à l'ancienne. Salles de bains, confort et tout. Les prix ont changé également. Mais nous sommes quand même, là, dans l'une des plus vieilles maisons de Paris.

Cette rue Saint-Julien-le-Pauvre est riche, si je puis dire, en souvenirs historiques. Passons, un instant, à la topographie. Pourquoi ce nom d'hôtel "Square"? Parce que de nos fenêtres, nous apercevions le charmant petit square Viviani. Ce nom ne dit plus grand-chose à personne, sauf peut-être à Pierre Elliot Trudeau. Viviani, né à Sidi-bel-Abbès en 1863, était un homme politique français, ami de Jaurès et co-fondateur du journal "L'Humanité". Ici, je cite Larousse: "Il reçut, le 31 juillet 1914, l'ambassadeur allemand venu demander la position de la France en cas de conflit, ajourna sa réponse au lendemain et déclara alors que la France agirait au mieux de ses intérêts." Très important de son vivant, un peu ignoré de nos jours, il n'en demeure pas moins que son "Square" est un des plus calmes de Paris et que souvent j'allais y faire mes lectures.

De ma fenêtre, toujours, je vois l'église Saint-Julien-le-Pauvre. Aux dires de certains historiens, c'est l'église la plus ancienne de Paris. On ne doit pas oublier qu'elle est édiflée à l'intersection des deux grandes voies romaines, celle qui conduit vers le Midi et celle qui conduit vers l'Italie. Assez curieusement, elle fut d'abord un hospice pour les

pèlerins, les étrangers et les voyageurs pauvres! Tout s'explique. Depuis 1881, cette église est affectée au rite grec-catholique. Dans le square, on verra l'arbre le plus vieux de Paris, un "robinier" ou faux acacia, âge probable: 286 ans, originaire de l'Amérique septentrionale. Il fut planté par le botaniste Robin, directeur du "Jardin des Apothicaires". Je souligne que le nom de "robinier" vient de Robin et non pas de la robine! Dans ce quartier, on serait porté à le croire.

L'hôtel dont nous parlons est situé au numéro 4 de la rue Saint-Julien-le-Pauvre, c'est-à-dire au coin de la rue de la Bûcherie, ou à peu de chose près. Longtemps, le bois nécessaire aux Parisiens pour le chauffage comme pour la construction arriva par voie d'eau (la drave de chez eux) et ainsi le quai de la Seine où arrivait cette "pitoune" se nomma le quai et la rue de la Bûcherie.

Curiosité: aux numéros 13 et 15 de la rue de la Bûcherie, on peut voir des vestiges de l'Ancienne Faculté de Médecine de Paris (début du Moyen Age, selon Hippocrate et Galien). Sur ce point, il faut que je cite un auteur célèbre: "Les premiers médecins furent donc des moines, leurs connaissances étant d'autant plus limitées qu'ils étaient condamnés au célibat". Je continue à citer Jacques Hillairet, dont l'humour m'enchanté: "En 1131, une ordonnance défendit aux gens d'Église l'étude de la médecine; en 1163, le pape Alexandre III la confirma au Concile de Tours et précisa que tous les religieux qui passeraient outre seraient excommuniés, leurs études devant être strictement limitées aux matières ecclésiastiques."

Rue de la Bûcherie, un autre souvenir, plus récent celui-là, et qui fait penser à James Joyce, à Gertrude

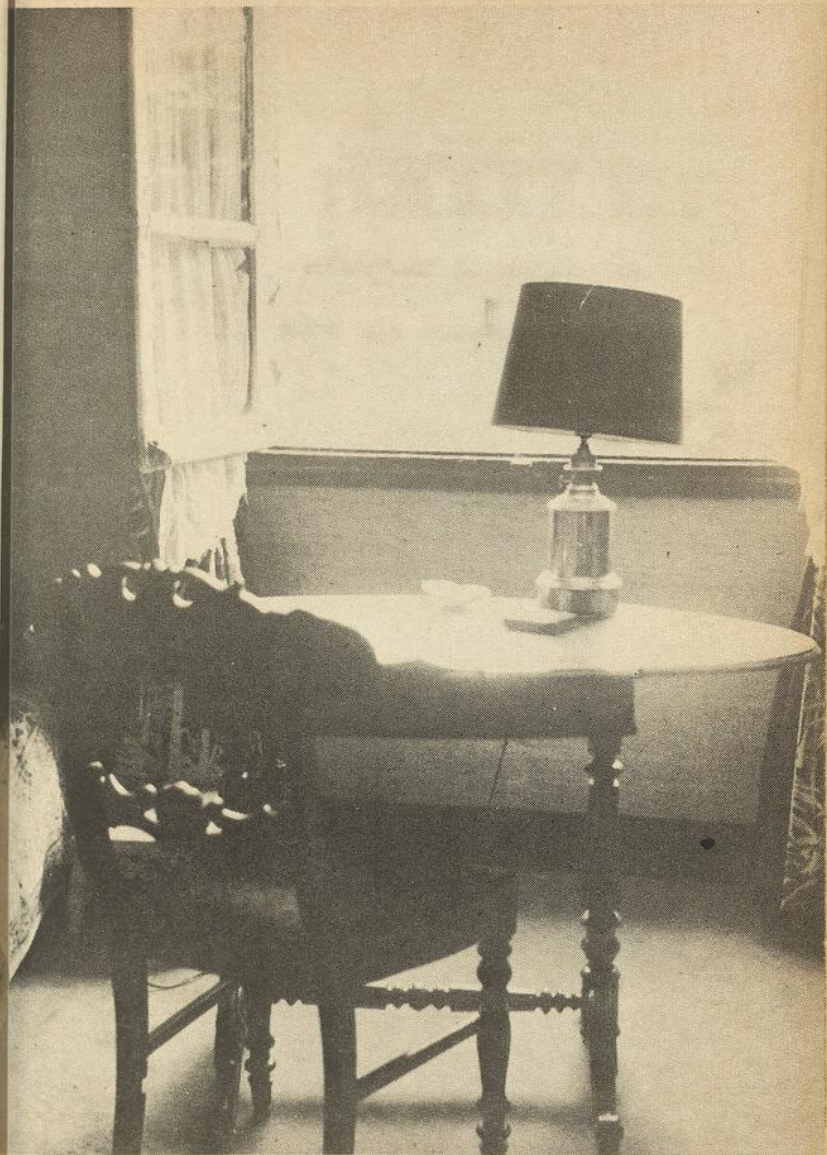
Stein, à Hemingway et à tant d'autres écrivains anglo-américains, dits de la "génération perdue", nous revient en mémoire grâce à l'enseigne "Shakespeare & Company" et à l'inscription, en vitrine, signée Walt. Whitman: "Étranger qui passes tu ne sais pas avec quel désir ardent je te regarde".

En sortant de notre fameux hôtel, on peut tourner vers la droite et tomber tout de suite dans la rue de la Huchette, célèbre depuis toujours. Il y a vingt ans, nous mangions au restaurant de la marquise, charmante dame, mais qui en voulait mortellement aux Polignac (son principal sujet de conversation), restaurant où nous invitations de jolies jeunes filles, parce que ce n'était pas cher! Et la rue Saint-Séverin, et l'église Saint-Séverin, est-ce que nous n'étions pas bien entourés: trois églises pour un seul homme?

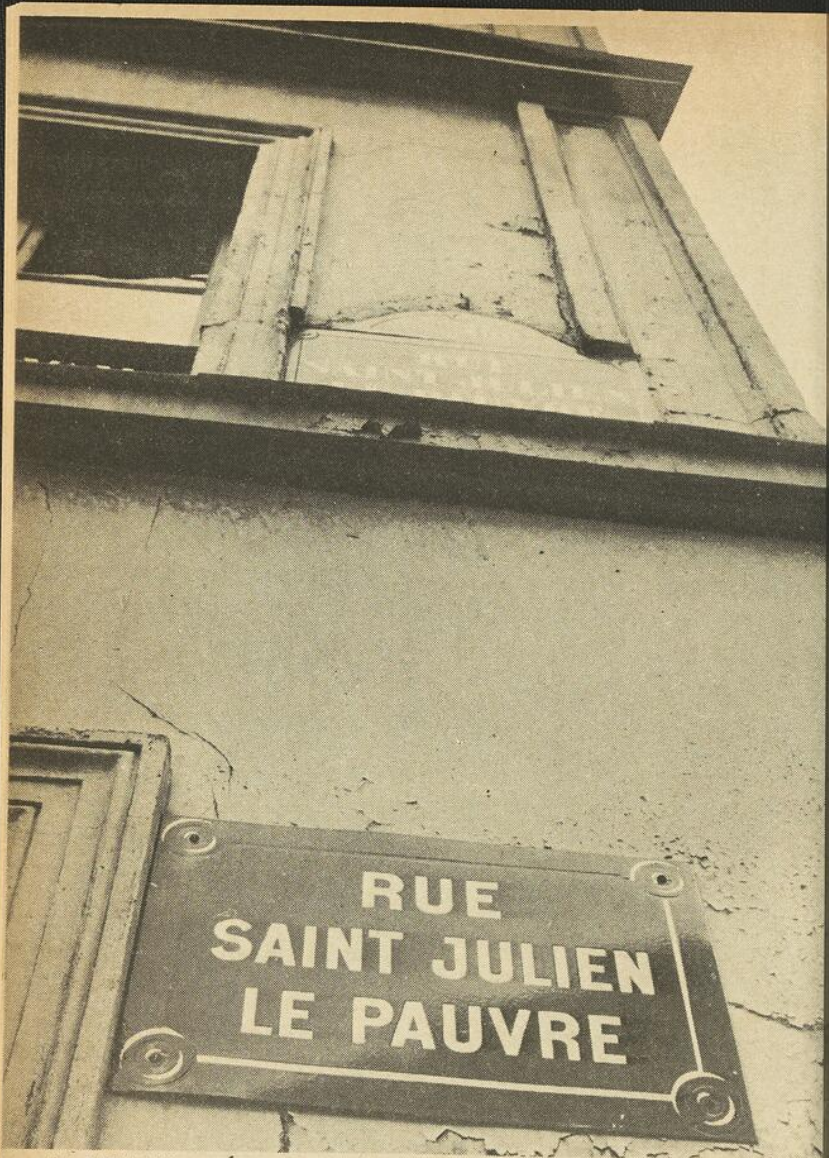
Je ferme la page de ces souvenirs de jeunesse en me rappelant qu'à la porte de cet hôtel "Square", 4 rue Saint-Julien-le-Pauvre, on pouvait admirer deux superbes motos, d'un rouge très vif, qui appartenaient à Roger Rolland et à Pierre Elliott Trudeau. Quant à nos "études", n'en parlons pas.

(sans date)

P.S. Les photos sont de Jacques Loiseleux



MA CHAMBRE D'ÉTUDIANT, DEPUIS QU'ELLE A ÉTÉ REDÉCORÉE, LA BOHÊME N'A PLUS LES MOYENS DE S'Y LOGER.
AUTRES TEMPS, AUTRES MOEURS!



LA BIEN-NOMMÉE . . .



NOTRE-DAME-DE-PARIS, TELLE QUE JE L'APERCEVAIS DE
MA FENÊTRE.



RUE DE LA BÛCHERIE:

Grâce à l'enseigne: Shakespeare & Company, la génération dite "perdue" des Hemingway, des Gertrude Stein, des James Joyce est toujours présente à la mémoire.

18.

LA VIE DE CHÂTEAU N'EST PAS FAITE POUR ME DÉPLAIRE

Quel est celui, quelle est celle qui n'a pas rêvé de vivre un de ces jours "la vie de château"? Je réponds tout de suite que l'on peut réaliser ce rêve. Je ne le croyais pas jusqu'au jour où j'en ai fait moi-même l'expérience. Quelle est la recette? La voici.

Il existe, en France, une association qui ne fait pour ainsi dire pas de publicité, dans le but à peine dissimulé de ne pas avoir à traiter avec n'importe quelle clientèle. Son nom: Association des Châteaux-Hôtels de France. (Adresser toute correspondance et toutes demandes de renseignements à monsieur Garnier, 11, rue La Boétie, Paris (8e) ou au Tourisme Français à Montréal ou à votre agence préférée.)

Le but de l'association: "Adapter quelques-uns de nos vieux castels au goût moderne du confort, tout en respectant leur caractère historique et la beauté du site." Il y a

un mouvement semblable d'amorcé en Espagne et en Belgique.

Un relevé sommaire m'a indiqué et révélé l'existence de plus de trente de ces châteaux-hôtels à travers la France. Vous en trouverez sur votre route ou, ce qui est encore plus amusant, en prenant le chemin des écoliers.

J'ai vécu au Château d'Artigny, situé à une dizaine de milles au sud de Tours, sur les bords de l'Indre. Ouvert toute l'année. Jardins à la française. Vous êtes à Montbazon, où déjà au onzième siècle s'élevait une forteresse, sur le plateau du Puy d'Artigny. Le rôle de cette forteresse était de défendre non seulement Montbazon mais surtout la porte de la vallée de l'Indre.

L'histoire a toujours ses petites curiosités. En 1769, René Testard des Bournais, trésorier du Roi, un homme qui n'était pas précisément pauvre (les trésoriers le sont rarement!) fit raser la forteresse pour construire sur cet emplacement un château élégant. Vingt ans plus tard, la Révolution française épargna, mystérieusement, le nouveau château. Dès lors il demeura la propriété des familles de la plus haute aristocratie.

Tout ce merveilleux domaine fut acheté, en 1912, par le parfumeur François Coty, qui n'était pas précisément pauvre non plus. Sa première pensée fut de démolir le château et de construire un palais à son goût. Les travaux durèrent vingt ans. Tout à coup on vit apparaître le Château d'Artigny actuel, du plus pur style dix-huitième siècle!

Je ne sais pas si les parfums Coty ont cessé d'avoir la faveur du public, mais le château ou le palais ne fut pas terminé. Nous devons à l'architecte-décorateur Pierre

Scapula le château actuel, qu'il vous est possible d'habiter.

Le voyageur y trouvera le repos total, une piscine, deux courts de tennis, des chevaux d'équitation, un terrain de golf, enfin tout. Vous êtes à 12 milles d'Azay-le-Rideau, c'est-à-dire chez moi, à 21 milles de Chenonceaux, à 37 milles de Chambord, à 8 milles de Saché, autrement dit chez Balzac. En Touraine, vous êtes près de tout ce qu'il y a de plus beau en France, ou presque.

* * *

Toujours avec cette même intention de connaître les châteaux-hôtels, je me suis dirigé vers Brive-la-Gaillarde, sachant très bien que Varetz n'était pas loin et que j'y trouverais le Château de Castel Novel, le château de Colette, le cadre de plusieurs de ses romans et ce beau coin de pays, la Corrèze. (Je signale que ce château n'est ouvert que du 1er mars au 31 décembre.)

La pensée de me trouver chez Colette m'enchantait à l'avance. Il m'est arrivé une petite histoire que je vais raconter. À la réception du château, j'ai montré mon passeport, comme il se doit. Le préposé lit: Éloi de Grandmont, écrivain. Il me regarde avec un sérieux, un respect à peine croyable. "Écrivain?" "Oui, j'ai publié une vingtaine de livres." "Alors, je vais faire ce que je ne fais jamais, je vais vous donner la chambre de Colette."

J'étais confus. Un tel honneur fait à un étranger. On s'occupe de mes bagages en vitesse. On range ma Peugeot. Et nous voici en route vers la chambre de Colette. Comment était-elle, cette chambre? Principalement, elle était immense. Elle servait, m'a-t-on dit, à la fois de chambre

et de coin de travail pour la romancière. On ne pouvait pas ne pas être séduit instantanément. De la fenêtre ouverte, on entendait chanter les petits zoiziaux, les cloches des vaches dans les champs; et ce parfum (pas de Coty, mais de la campagne) était exquis. Je me souviens qu'il y avait une grande table et que l'on pouvait se faire servir ses repas près du lit.

La salle de bains! Des glaces partout . . . Sortant de la Peugeot à vitesse surmultipliée, j'étais surmultiplié une deuxième fois! Il faut préciser que Colette avait été, dans le temps, ce que l'on appelait "danseuse nue".

Ceci raconté, je ne serais pas prêt à jurer que j'ai, véritablement, couché dans le lit de la grande Colette!

(22 août 1970)

19.

MONSIEUR LE MAIRE REÇOIT

Pas un voyageur ne reste insensible lorsque l'on évoque le retour d'un navire français dans les eaux du fleuve Saint-Laurent. On l'a bien vu lors du premier voyage à Québec du paquebot *France*. Moi, en tout cas, je l'ai bien vu et entendu, car j'étais à bord!

Par contre, je n'étais pas à bord de *La Capricieuse*, car c'était en 1855. . . Dans les échos que l'on retrouve de nos jours, on apprend que c'était un bien beau bateau. Tous avaient le coeur rempli d'émotion. Pensez : le premier transatlantique français depuis la conquête anglaise.

La France avait choisi pour cette mission exceptionnelle un commandant taillé sur mesures: Henri-Paul de Belvèze, excellent marin, catholique et homme du monde. Inutile de dire qu'il fut reçu partout comme un dieu.

Et maintenant je veux parler de la réception de la ville de Montréal. J'ai fait, à ce sujet, et en cherchant autre chose, des petites découvertes.

Le commandant ne pouvait être reçu que par monsieur le Maire. Or, qui était monsieur le Maire en 1855?

Wolfred Nelson, un des patriotes de 1837, lieutenant de Louis-Joseph Papineau, héros de la victoire de Saint-Denis, un de ceux qui ne furent pas pendus mais exilés. Par quels détours en arriva-t-il à diriger les destinées de la ville de Montréal? Cela tient du roman. Quand la défaite des patriotes devint évidente, il tenta de s'enfuir vers les États-Unis, mais il fut repris par les hommes de Colborne, communément appelé le "Vieux Brûlot" à cause de son goût pour le vandalisme et le feu qui n'est pas sacré.

Lord Durham l'exila aux Bermudes, ce qui était un moindre mal, mais avec défense de quitter sous peine de mort. Nelson s'arrangea pour passer aux États-Unis, où il pratiqua sa profession, la médecine. Après l'amnistie de 1842, on le retrouve à Montréal, puis à Saint-Denis, au milieu de sa famille et de ses amis, ses fidèles. Le mot pour le moins malheureux de monseigneur Lartigue, évêque de Montréal, le "devoir du catholique à l'égard de la puissance établie", ne l'empêchait pas de dormir. Car il était protestant!

L'étonnement continue. Nelson avait épousé une Française, Josèphe-Charlotte Noyël de Fleurimont. Elle était catholique. Leurs sept enfants furent élevés dans la religion catholique. Mais, lui, il restait protestant, contestataire à sa façon. Nelson parlait et écrivait bien le français. Nelson, né à Montréal, avait pour père un Anglais, farouchement attaché à la Couronne. Le papa Nelson est mort en 1834. Il n'a pas eu le malheur de voir son propre fils tirer sur des soldats anglais!

Il est député du comté de Richelieu à la chambre du Bas-Canada, puis maire de la ville de Montréal, 1854-1856. Il était donc là pour recevoir le commandant de Belvèze. Grâce à son biographe, qui se nomme aussi Wolfred Nelson, je peux donner ici les noms des cinq vapeurs qui allèrent à la rencontre de *La Capricieuse* à la hauteur de Lanoraie: *Le Jacques-Cartier*, *Le Castor*, *Le Cultivateur*, *Le Verchères* et *L'Aigle*.

Nelson avait bien fait les choses: tous des noms bien français. Au banquet officiel, même souci. Voici le menu "qui fut servi dans son entité": (Je signale à mes lecteurs que je respecte l'orthographe, la syntaxe, les anglicismes et les coquilles de l'époque.)

Soupes: Julienne et Tortue verte.

Poisson: Saumon, sauce au homard.

Entrées: Petits pâtés aux huîtres. Grenadine de veau aux petits pois. Chevalier de volaille aux truffes. Côtelette d'agneau aux champignons. Fricandeau de tortue, sauce tomate. Ris de veau glacé aux petits pois. Timbales de crêtes de coq aux truffes.

Rôtis: Filet de boeuf aux radis. Dinde sauce atocas. Agneau sauce à la menthe. Filets de veau. Canards.

Bouillis: Ronde de boeuf aux légumes. Dinde au céleri. Gigot de mouton sauce aux câpres. Jambon sauce au champagne.

Viandes froides: Galantine de dinde à la gelée. Pâté de perdrix truffées.

Légumes: Pommes de terre nouvelles. Choux-fleurs. Haricots français (un petit coup de chapeau en passant!) Tomates. Concombres. Betterave. Laitue.

Gibier: Bécasse anglaise (chacun son tour!). Faisans. Salade de homard. Pigeons mayonnaise.

Pâtisseries: Plum pudding. Tarte aux groseilles. Tarte aux framboises. Tarte aux bluets. Compote de fruits. Gelée au champagne. Charlotte russe.

Desserts: Pyramides. Ananas. Prunes. Pièces montées. Framboises. Figs. Oranges. Pêches. Noix. Melon d'eau. Cerises. Amandes. Raisins.

Vins: Sherry. Sauternes. Bordeaux. Oporto. Champagne.

Café:

Liqueurs: Curaçao. Noyau.

Au mois de juillet 1855, Wofred Nelson et ses invités, tous grands voyageurs sans doute, avaient bon appétit. Je vous en souhaite autant.

(28 mars 1970)



20.

CORDONNIERS DE CORDOUE

J'avais un guide à Cordoue, qui n'était pas la Nathalie de Gilbert Bécaud, mais qui m'a appris que le mot "cordonnier" prenait sa source à Cordoue. J'ai vérifié. C'est vrai. En ancien français, on disait un "cordoanier", c'est-à-dire un "cordoan", artisan qui travaillait le cuir de Cordoue.

Il est tout à fait inutile d'écrire que Cordoue a été, non seulement une ville dont l'histoire serait trop longue à raconter, mais qu'elle a été la ville du cuir et d'une civilisation indéniable. Un instant, un seul instant, dans la vie de Cordoue vous en dit peu. Car la ville de Cordoue a un passé exceptionnel. La visiter en touriste américain est une niaiserie.

Andalousie! Cordoue! Pays de rêve, baigné par le Guadalquivir, "roi de tous les fleuves aux eaux profondes". Quand on me dit des choses pareilles, j'aime bien vérifier et chacun en ferait autant!

Guadalquivir: ce nom vient de l'ancienne Mauritanie. On dirait: "Wadi al Kebir", ce qui signifie, à peu près, "le grand fleuve". Il prend sa source entre la Sierra de Cazorla et la Sierra del Pozo. Le Guadalquivir a la chance unique en Espagne d'avoir à son service plus de 800 affluents et c'est là sans doute la raison de son immense débit vers la mer.

Quand il entre à Cordoue, le Guadalquivir a une importance vraiment spectaculaire (sa largeur est alors une des plus impressionnantes d'Espagne). La grandeur d'un fleuve demeurera toujours un avantage précieux pour une ville. Nous, les Montréalais, en savons quelque chose!

Cordoue fut appelée, c'est dire son importance, "Athènes de l'Ouest". Sa Mosquée est considérée par un certain nombre de savants comme le plus beau monument de l'architecture musulmane. Là-bas, j'ai posé la question et tout le monde, naturellement, m'a répondu par un "oui" enthousiaste.

Ceci m'amène à écrire que le souvenir mauresque est toujours vivace à Cordoue. Ne parlons pas d'une Andalousie arabe, mais disons que partout, dans l'architecture, le mauresque, le gothique et la renaissance se croisent très harmonieusement.

Puisque je parle à des touristes et à des voyageurs, dont plusieurs n'en sont pas à leurs premières expériences, je ne veux surtout pas avoir l'air d'un donneur de conseils. L'idée et le mot me font peur.

Vous me direz au retour que Cervantès parle de la Place du Poulin, de sa fontaine, ornée d'un poulin. Le "Don Quichotte" montre toujours son nez dans ce pays-là.

Parlons plutôt de la Cathédrale, qui m'a semblé un des grands mystères de Cordoue et de l'Andalousie. D'abord, et que cela soit dit tout de suite, cette cathédrale parfaitement catholique est une mosquée... Là, l'histoire commence à nous intriguer. Et c'est pourquoi j'affirme qu'il faut la voir avant toute autre chose. Cordoue était une cité florissante sous les Romains. Cordoue ne l'était plus du tout sous les Goths. Cordoue est occupée par les Arabes (en 711), et devient capitale de l'Espagne musulmane. Querelles entre les Arabes. Total: 300 ans de prospérité. Université, etc. Tenez, détail que l'on oublie: Sénèque y naquit au premier siècle de notre ère. (Au fait Sénèque le Rhéteur, l'orateur père de l'autre et Sénèque le Philosophe étaient tous deux originaires de Cordoue. Sans Sénèque père, Néron n'aurait pas eu le précepteur qu'il a eu. Si Néron n'avait pas existé, Sénèque (le Philosophe) n'aurait pas eu à s'ouvrir les veines.)

Les Chrétiens n'abandonnent pas. Ils reprennent la ville. Ils prennent la Mosquée, où 850 colonnes de marbre vous attendent depuis longtemps.

Quant à la ville, elle est faite de blancheur et de fleurs. Elle sent le jasmin, le basilic et la belle-de-nuit.

(25 octobre 1969)

2

E
L
D

hai
che
mo
jo
bie
su
su

I
fio
ave
tre
po
sin
me
age

21.

BOUM! L'EXPLOSION DE DRUMMONDVILLE

Boum! L'onomatopée, cette fois-ci, n'a rien qui puisse faire peur. Au contraire. Qu'on reste surpris, c'est autre chose. J'arrive au sens de mon propos. Vers 1925, Drummondville ne comptait que 4 000 habitants ou environ. Aujourd'hui, le Drummondville métropolitain, comme il faut bien le révéler, a une population de 50 000 habitants. Je ne suis pas un expert en ces matières, mais je crois que sur le plan proportionnel le cas est unique chez nous.

La semaine dernière, je suis allé voir. Encore une fois, j'avais besoin d'un guide. Même chez soi, on peut avoir besoin d'un guide, si étrange que cela puisse paraître. Le docteur Rosaire Milette m'a servi de guide, pour la bonne raison que sa femme et ma femme sont cousines et pour la très bonne raison qu'il connaît parfaitement sa ville. Voilà pourquoi nous avons fait un voyage agréable et instructif.

La montée en flèche de Drummondville s'explique en grande partie de la façon suivante. Par la situation géographique qui en fait un point d'arrêt idéal entre la métropole du Canada et la capitale du Québec, grâce à nos routes actuelles. Le touriste et le voyageur profiteront de cette situation privilégiée. Montréal est à 62 milles. Québec est à 95 milles. De plus, la frontière américaine n'est qu'à 80 milles. Vous voyez comme tout s'arrange.

Voyant ma curiosité, la Chambre de Commerce du comté de Drummond m'a fait parvenir une brochure bien documentée qui me permet de vous proposer le jeu suivant: prenez une carte du Canada et d'autre part prenez un compas ordinaire. Placez une des pointes à Drummondville, étendez l'autre à 500 milles de là, faites un cercle complet. Vous obtenez quoi? 75 pour cent de la population du Canada et 80 pour cent de l'industrie canadienne! Est-ce que ce n'est pas formidable?

Qui a eu l'idée de situer la ville à cet endroit? Disons tout de suite que cette ville est relativement jeune, si on la compare à Montréal, à Québec et à mon village natal Baie-du-Febvre. Elle est née au printemps de 1815. Des militaires, en rupture de guerre après celle de 1812, furent regroupés par les autorités canadiennes sur les bords de la rivière Saint-François. Là, ils déposèrent le fusil et s'emparèrent résolument de la fourche. Le fusil restait tout de même à portée de la main, car on craignait que nos voisins des États-Unis reviennent nous voir, non pas en touristes comme aujourd'hui, mais autrement. On craignait toujours l'invasion.

Parmi ces colons-soldats se trouvait un officier de talent, général je crois, Frederick George Heriot. (Je me

souviens d'avoir lu Hériot, ce qui laisserait entendre qu'il avait des origines françaises, mais nous savons qu'il était de foi protestante.) Cet homme doit être considéré comme le fondateur de Drummondville.

Le nom même de la ville vient d'un autre général, Gordon Drummond, dont l'histoire rapporte un haut fait militaire, la victoire des Canadiens à Lundy's Lane le 25 juillet 1814. Drummond fut gouverneur général du Canada pendant une année (1815).

Petit à petit, les Canadiens de langue française ont été attirés vers Drummondville. Si je me fie aux chiffres donnés par Encyclopedia Canadiana (dernière édition), la population du comté de Drummond serait canadienne-française dans une proportion de 95 pour cent.

Ce fait va nous expliquer bien des choses. Le sens de l'hospitalité qui n'a pas son pareil, un goût pour le sport, un goût latin pour les arts de toutes sortes, goût qui se développe de jour en jour, un goût pour la joie de vivre. . . Je veux être bien clair sur ce point: je n'ai rencontré que des gens souriants. Ça, c'est rare, dans toutes les villes de la terre.

Le docteur Milette m'a vanté ses deux terrains de golf! Comme je ne sais pas jouer au golf, je suis mauvais juge. Il m'a vanté la bonne vingtaine de parcs de la ville. Là, je suis meilleur juge. Ils sont magnifiques. Mais je me réserve la parole (sans jeu de mots) pour dire tout ce que je pense du Parc des Voltigeurs, la merveille des merveilles.

Tout en écrivant, je regarde mes cartes postales rapportées du voyage (je collectionne les cartes postales: avis aux amateurs) et je constate que l'Édifice Provincial a un charme architectural que l'on ne peut pas nier, de même que l'Hôtel de Ville qui, au moment de sa construction, devait être d'avant-garde. L'édifice de la caisse populaire Saint-Frédéric est une surprise plus qu'agréa-

ble. J'aurais aimé entrer, mais c'était dimanche. J'y retournerai. Je revois aussi l'école Jeanne-Mance, l'école Jean-Raimbault, l'école des Arts et Métiers, les plus nouvelles et les plus anciennes églises, le Centre Culturel et sa salle de spectacles, le Centre Civique (3 500 places).

C'est à ce moment précis que je me dis et me répète: nous avons des attraits touristiques dont nous n'avons pas encore la moindre idée. De grâce, soyez gentils, épargnez-moi vos histoires d'Old O!

(29 août 1970)

22.

MONSIEUR ARTHUR HAULOT POSE "LE" PROBLÈME

Plusieurs questions se présentent tout de suite à l'esprit. Qui est monsieur Arthur Haulot? Quel est le problème? Que vient faire cette histoire dans le monde du tourisme? Y aurait-il en ce moment des problèmes de tourisme, alors que l'on écrit partout que c'est à l'heure présente la plus grande industrie du monde, que tous les pays y attachent une importance dite "prioritaire"?

Première réponse à la première question: qui est monsieur Arthur Haulot? Il est, à mon avis, le plus grand expert du tourisme mondial. Il vit à Bruxelles. Il est de surcroît un ami personnel de U Thant. Si j'en parle sur ce ton, c'est parce que j'ai eu l'occasion et le bonheur de le rencontrer.

J'étais un peu ébloui. Je faisais face à un homme qui en connaît beaucoup plus que moi sur la question du tourisme, même si je voyage depuis à peu près un quart de siècle.

Je me reporte à ses écrits. Là, ce ne sont plus des citations plus ou moins fausses, plus ou moins écourtées, plus ou moins tronquées, de journaliste!

En compagnie de monsieur Haulot, nous allons parler de "l'intégration touristique" . . . de ses "vertus" et de ses "dangers". Pour ne pas le trahir, je ne citerai que sa parole écrite. Il s'agit d'une sorte de texte "fondamental", comme m'a dit notre ami, monsieur Lefort. Et il avait parfaitement raison. Je ne suis pas trop sérieux, d'habitude, mais tout de suite je vais l'être!

Le sujet. Autrement dit, de quoi parlons-nous? Monsieur Haulot répond:

—L'intégration accélérée des éléments constitutifs du tourisme se poursuit, au moins dans certains pays, à un rythme accru. Les grandes fusions qui, en Europe, notamment, ont marqué une période toute récente, traduisent une tendance vigoureuse à la concentration, voire au monopole. Les énormes investissements de capitaux consentis, soit dans les moyens de transport, soit dans les moyens d'hébergement (chaînes hôtelières, clubs de vacances), soit encore dans les super-agences de voyages, conduisent logiquement à ces deux termes.

Ces deux termes, nous avons hâte de les connaître mieux, même si nous devinons vaguement de quoi il s'agit.

Monsieur Haulot:

— Qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, le fait est que le tourisme est devenu un champ d'action privilégié des investisseurs-banquiers, spéculateurs fonciers, etc.

D'une part. Mais d'autre part.

— Qu'il s'agisse là d'un facteur d'épanouissement, d'un certain tourisme, ne saurait faire de doute pour personne. Aux besoins des masses devait correspondre la mise en oeuvre de moyens financiers d'une ampleur égale. De tels investissements, regroupements et fusions, verticales ou horizontales, ont certes pour effet de multiplier le coefficient de croissance du tourisme, d'ouvrir de nouvelles et vastes perspectives à l'équipement, d'ajouter à la valeur spécifique des attractions touristiques tout le prestige d'une énorme publicité.

Danger? Où est le danger?

— Qui dit monopole dit, en effet, danger d'exploitation du public acheteur. Éliminer la concurrence dans un secteur économique signifie livrer l'acquéreur aux conditions imposées. C'est vrai en achat de tourisme comme en achat de voitures, de blé, d'aluminium ou de fibre de verre. La disparition accélérée des petites et moyennes entités aurait tôt fait, dans le domaine qui nous occupe, de laisser le champ libre à l'exploitation la plus systématique du besoin touristique moderne.

Je suis tout à fait d'accord. Monsieur Haulot parle le langage du bon sens touristique. Il n'y a, pour ainsi dire, rien à ajouter. Si nous sommes en face d'une fatalité, allons-nous nous contenter de nous taire, nous dont le métier est un peu de parler et d'écrire?

Monsieur Haulot:

— Les offices nationaux de tourisme devraient, selon moi, mener une politique qui ne soit pas en opposition avec les courants signalés, mais qui, à tout le moins, assure

Éloi de Grandmont

un équilibre harmonieux entre l'intérêt des capitaux investis et l'intérêt de l'homme et du pays.

C'est tellement clair que je ne vois rien à ajouter.

(8 août 1970)

23.

À LA RECHERCHE DU VIEUX PRINCE

J'écris "à la recherche" parce que c'est vrai qu'il est introuvable! Il ne s'agit pas de Marcel Proust mais bien d'Alfred Desrochers, notre seul vieux prince. D'autres existent, sans doute, mais attendons l'occasion de les approcher. Figurez-vous que notre vieux prince logeait à l'auberge du Vieux-Prince, côte Sainte-Catherine, à Laprairie. Les lieux lui conviennent très bien. J'ai vu là un homme heureux.

Son sourire et ses yeux sont malicieux! L'homme parle avec une grande réserve. J'ai du mal à lui arracher un mot et, pourtant, j'estime que je suis son ami. Une fois la glace rompue, ce poète sincère et puissant accepte de livrer son cœur...

- Quelle est, selon vous, la situation de la poésie au Québec?

- Comparable à toutes les autres activités du Québec! Notre poésie est à peu près aussi bonne que notre situation

économique! Aussi bonne que notre instruction publique! Elle suit les fluctuations du temps. Elle est un peu trop satellite pour mon goût. Que voulez-vous qu'on y fasse? Nous avons toujours été satellites. D'Iberville pouvait jadis conquérir la baie d'Hudson, ce n'était rien: ce qui importait, c'était qu'il avait passé devant Louis XIV, en train de... vous savez quoi! Or, on a toujours été comme ça, on continue de l'être.

— C'est une appartenance?

— C'est une non-appartenance. Dès qu'on s'élève le moins au-dessus du niveau paysan, dès qu'on s'élève les pieds de la glèbe, il faut qu'on soit satellite de quelqu'un: soit des Américains, soit des Français! Au point de vue intellectuel ou artistique, il n'y a à peu près pas d'enracinement. Il y a eu de nombreuses tentatives, depuis Lenoir, depuis Crémazie, et d'autres. Mais dès que l'enracinement se fait, il y a une réaction qui surgit aussitôt, et qui l'efface. Nous ne sommes pas plus avancés aujourd'hui, au point de vue de la poésie canadienne, que nous ne l'étions en 1860!

— Durant votre toute première jeunesse (parce que vous êtes encore un joyeux gaillard), comment pouvait-on être poète?

— De la même façon qu'aujourd'hui. Les jeunes s'imaginent qu'ils ont inventé la bêtise. Je vous jure ma chemise qu'on était aussi bête qu'eux! On avait, comme eux, le mépris de la génération qui nous précédait. On avait une admiration folle pour Nelligan. Aujourd'hui, on a une admiration folle pour Saint-Denys-Garneau. On a une admiration folle pour je ne sais plus qui. Je n'ai plus les moyens de m'abonner à toutes les petites revues qui publient de la poésie. Comme les grandes revues n'en publient pas...

— Parce que vous m'en avez fait la confiance, je sais qu'un des Garneau...

— Sylvain! (Éclats de rire dans la taverne.) Si Sylvain Garneau n'était pas disparu, il serait devenu notre plus grand poète depuis Nelligan.

— Cet art est difficile et l'on est souvent mal reçu par les critiques!

— Il faudrait s'entendre là-dessus. J'ai été très mal accueilli par les premières critiques. Notamment celle de Jean Béraud dans la Presse. Mais, un mois ou deux après, Louis Dantin m'a fait des éloges, de même que Mgr Camille Roy. Et c'étaient des aînés! En même temps que j'avais des compliments de gens qui avaient quarante ans de plus que moi, Clément Marchand, à Trois-Rivières, qui avait une dizaine d'années de moins que moi, me saluait avec le même enthousiasme que les vieux. Au point de vue critique, je n'ai pas à me plaindre, sauf de cette frange de critiques qui sont juste des coloniaux et qui sont restés écarquillés ou, si vous voulez, étirés: les pieds au Canada et la tête en France! Ceux-là, je n'ai jamais pu leur plaire et je n'entends pas leur plaire non plus...

— Il y a quand même en France des gens qui vous ont reconnu.

— C'est vrai. J'ai même reçu des lettres d'un académicien. Je ne vous dirai pas qui. J'ai cédé toutes ces lettres-là aux Archives de Québec. Ceux qui voudront les consulter iront là. J'ai cédé 750 lettres. Pas pour mon importance à moi, mais pour l'importance de cette période — de 1927 à 1935 — durant laquelle j'ai entretenu une correspondance.

— Peu de gens le savent: vous avez exercé le métier de journaliste. Je voudrais savoir si vous l'avez vraiment aimé. J'entends par là: aimer le journalisme comme François Mauriac aime cette profession.

— Je n'ai jamais pratiqué le journalisme au sens français du mot. J'ai été ce qu'on appelle ici, en terre d'Amérique, *a newspaperman*, c'est-à-dire que j'ai été reporter, j'ai été chroniqueur sportif, j'ai été publicitaire, j'ai été chef du rayon de publicité, j'ai été chef des nouvelles... Tout. Même gérant. Je l'ai été par intérim pendant une semaine et demie! Seulement je n'appelle pas ça du journalisme au sens où Mauriac parle de journalisme, parce que lui, il peut donner ses opinions. J'ai bien fait des articles éditoriaux en remplacement d'un autre, mais, en bon français des Cantons de l'Est, on appelle ça du *pinch-hitting*.

— Vos études au Collège Séraphique de Trois-Rivières me font songer que vous aviez peut-être une vocation religieuse.

— Je l'ai cru intensément pendant sept ou huit ans, disons depuis l'âge de dix ans jusqu'à mon entrée au Collège Séraphique, et même pendant les trois ans que j'ai passés là. Il est arrivé je ne sais quoi. Il n'y a pas eu de crise de la foi. Il n'y a pas eu de crise de rien. Il y avait la pauvreté. Et puis, finalement, cette vocation-là, comme celle de poète, et maintes autres choses, elle a "pris le bord"!

— Qui avez-vous admiré en poésie, à vos débuts?

— Ma première admiration (ça va faire sourire les jeunes), c'est Crémazie, quand j'allais à la petite école du rang, à Saint-Élie-d'Orford, vers 1910 ou 1911. J'avais appris par coeur le **Vieux Soldat Canadien**, j'avais appris

le **Drapeau de Carillon**, j'avais appris à peu près tout ce que nous avons dans nos livres de lecture. Ça, c'est ma première admiration. Mais mon premier grand emballement, c'est Nelligan, en 1917. J'ai découvert Nelligan à l'automne. Je savais à peu près tout Nelligan par coeur. Je crois que je pourrais encore en réciter. Ce sont donc deux poètes canadiens qui ont été mes deux premières admirations. Après, ç'a été Baudelaire; après ç'a été Victor Hugo. Quand j'ai découvert Victor Hugo, il a tout de suite été pour moi "le dieu de l'Olympe poétique", pour parler comme on parlait au dix-huitième siècle.

— Des gens sérieux sont d'avis que vous êtes un "classique" et que vous n'avez pas accepté les "modernes".

— Ah non! J'aime beaucoup Guillaume Apollinaire et je peux même vous réciter par coeur la **Chanson du mal aimé**. J'aime Cendrars dans ses romans. Cocteau m'a toujours semblé être lui-même, c'est-à-dire Cocteau!

— Le vers libre?

— Je n'aime pas le vers libre, parce que je ne peux pas me mettre dans la tête qu'on peut mesurer quelque chose sans un mètre!

Ici, nous entrons dans la grande querelle du vers libre, sur laquelle Alfred Desrochers a son avis. Et le poète va nous le donner, son avis:

— Je ne crois pas qu'aucun poète contemporain (Alfred Desrochers parle de ceux qui écrivent des vers libres) ait réussi quelque chose de supérieur à ce qu'a fait Chateaubriand en écrivant le **Génie du christianisme** ou les **Natchez**. Eh bien! Il n'y a pas de cadences comparables chez les "verlibristes" d'aujourd'hui. Rien de

déshonorant à écrire de la bonne prose! Si on écrit de la bonne prose, on ne peut pas avoir des "roues carrées", excepté dans certains mouvements d'horlogerie où vous en avez, mais il faut des alluchons pour les faire marcher. La poésie moderne, c'est la même affaire! Prenez Aragon. Il a commencé par des excentricités.

— Et ensuite?

— Depuis le Crève-Coeur (1941), on n'a pas fait de plus beaux vers classiques que ceux d'Aragon. Il faut remonter, presque, à Victor Hugo.

— Vous donnez une importance considérable à la cadence?

— Absolument, parce que c'est elle qui fait le chant.

— Malgré votre magnifique barbe grise, Alfred Desrochers, vous semblez conserver une éternelle jeunesse. Quels sont vos projets?

— Oh! des projets, à mon âge, on n'en a plus beaucoup! Le plus proche que j'ai, c'est de monter au chalet de ma fille, de bûcher du bois, de chauffer le foyer et de faire des mots croisés!

Le poète éclate de rire, comme si sa carrière d'auteur et de grand écrivain était terminée. Cependant, celui qui fouillera avec précaution dans ses tiroirs découvrira des merveilles. Alfred Desrochers reste notre homme de lettres le plus modeste et le plus réservé.

— Projets littéraires?

— Il y a une loi de la nature. Elle est universelle. Vous "faites votre temps" et, si vous "dépasser votre temps", vous êtes un encombrement.

(15 juin 1968)

24.

MUNICH, JE LÈVE MON VERRE À TA SANTÉ!

Dans quelques jours débutera l'Oktoberfest 1970 de Munich. Il faut savoir ce que c'est! Fête énorme, d'une "joyeuseté" incroyable, dont je me dois de vous dire quelques mots sérieux. Sans connaître parfaitement la langue allemande, vous avez saisi qu'il s'agit d'une "fiesta" et que cela se passe en octobre . . . Oktoberfest . . . Tout le monde a compris. En fait, et pour être précis, cela se passe principalement en septembre! Oktoberfest 1970 à Munich commencera le 19 septembre pour se terminer le 4 octobre.

La compagnie Lufthansa, le service du tourisme allemand, toutes les autres maisons aériennes que nous connaissons, y compris Air Canada qui a un service Montréal-Francfort, vous donneront des tas de renseignements en vue de votre voyage à Munich. Je précise que, si vous allez à Francfort, vous allez presque à Munich. C'est la porte à côté.

Pour vous donner l'eau à la bouche, pour ne pas écrire la bière à la bouche, je passe aux détails.

L'Oktoberfest de Munich est, à ma connaissance, unique au monde. Fête populaire, fête folklorique, fête de l'agriculture bavaroise et, surtout, fête de la bière! J'oserais même ajouter fête presque nationale du peuple bavarois. La Fête d'Octobre, comme on dit en français, attire chaque année environ cinq millions de visiteurs, tant d'Allemagne que de tous les pays du monde.

Ici, j'ai retrouvé une parenté avec notre virile institution Black Horse: le défilé des chevaux de sept grandes brasseries, en attelages de fête, et un public ravi. Le lieu principal, dont nous ne pouvons oublier le nom, est la "Prairie". Là, et tout autour, on admirera et on savourera le boeuf entier à la broche, la saucisse munichoise, l'amande grillée . . . et, toujours, la bière! Une bière fort bonne, d'ailleurs. Le musicien Roger Gravel, expert reconnu en la matière, me l'a dit.

Ce n'est pas tout. On ne doit pas manquer, au parc des Expositions, le salon "Alimentation et Gastronomie", pas plus qu'il ne faut manquer l'exposition de l'agriculture bavaroise, pas plus qu'il ne faut manquer de jeter un coup d'oeil sur les jeunes filles de Munich . . . aussi capiteuses que la bière! Les vacances passent à une vitesse qui, après coup (de bière), semble incroyable.

Munich se prépare également à la grande fête des Jeux Olympiques d'Été 1972, les vingtième Jeux d'Été. Les dates que l'on connaît sont: du 26 août au 10 septembre

1972. Cela ne veut pas dire que certaines de ces compétitions sportives, très intéressantes, n'auront pas lieu antérieurement. La chose semble certaine. Ainsi donc, il faut que votre voyage à Munich soit soigneusement organisé. J'attire l'attention de tous les visiteurs sur la question du logement. De grandes précautions ont été prises pour que chacun soit logé correctement selon ses goûts et ses moyens, mais encore faut-il que tous les intéressés s'en occupent. Munich n'est pas une très grande ville (un million d'habitants probablement). Il y aura beaucoup de monde. Ayons soin de nous assurer d'un logis avant de nous procurer des places, quelles que soient les disciplines sportives que nous aimons, populaires ou moins populaires.

Je simplifie mes avis aux visiteurs et aux amateurs des Jeux 1972 de Munich: il n'est pas trop tôt pour y penser!

* * *

Munich (München), ce n'est pas que la bière et les Jeux Olympiques de 1972. C'est autre chose aussi.

Exemples:

1. L'église dite des Théatins, typique de la sereine splendeur du Baroque, style adoré des amants de Munich.
2. Les fontaines de Munich, au nombre d'un demi-millier. Enchantement de tous les instants.
3. Nymphenburg. Le château. Le parc. Résidence d'été des altesses et des monarques. Aujourd'hui, ouvert à tous les visiteurs.
4. La "Tour Olympique", magnifique et véritablement "tournante". Déjà construite.

5. Les 22 théâtres, petits et grands, qu'offre la ville aux citoyens et aux visiteurs. Vous avez le choix.

6. Les 24 musées et galeries de peinture, dont la célèbre Pinacothèque.

La liste devient trop longue. Disons que près de 42 pour cent des Munichois sont âgés de moins de 30 ans. Parmi eux, on compte 36 000 étudiants.

Si le coeur vous en dit, allez entendre Mozart au Théâtre de Cuvilliés. Quelle harmonie salle et scène! Un des plus beaux théâtres du monde.

Munich, je lève mon verre à ta santé!

(5 septembre 1970)

25.

LES NOMS QUI COURENT LES RUES

Il est d'usage de faire de temps en temps des réflexions sur les noms que portent nos rues. Je ne vais pas m'en priver.

On donne à des rues, des avenues, des places et des boulevards des noms d'hommes illustres. On veut honorer leur mémoire. C'est très bien. Surtout pour les politiciens, car c'est parmi les défunts de la politique qu'on trouve actuellement les plus neuves artères! On évite, par ailleurs, de donner leur nom à des ruelles. . . et là tout le monde sait pourquoi.

Tous les hommes politiques qui se conduisent à peu près correctement peuvent déjà commencer à rêver à leur rue. Je suis sûr, par exemple, que le maire Drapeau de Montréal aura sa rue. J'en fais ici la prédiction.

Mais cette gloire posthume ne va pas sans désagrément, sans humiliation et sans quelque honte. Je m'explique. S'il y a un jour une avenue Jean-Drapeau, il y aura automatiquement un Jean-Drapeau Shoe Shine et un Jean-Drapeau Bar-B-Q. J'exagère? Pas du tout. Il y a déjà, dans cette bonne ville de Montréal, un authentique et véritable Henri-Bourassa Fruit Store. . . et je ne sais pas que le grand Bourassa ait été un seul jour de sa vie dans le commerce des fruits, ni même des légumes, petits et "grosses"!

S'il y a un boulevard Henri-Bourassa, pour honorer la mémoire du grand homme, ne devrait-on pas parallèlement empêcher que son nom, à cause de ce même boulevard, ne soit galvaudé? C'est à vous, messieurs les futurs grands hommes, que je pose la question. Songez à l'étrange gloire de devenir des "laundries" et des "fruit stores", et protégez par la même occasion la mémoire de quelques hommes respectés.

Il y a, d'autre part, un mystère dans tous ces noms dont les rues de nos villes sont affublées. J'habite l'avenue Lincoln et j'ai un voisin qui est un homme d'esprit, monsieur Louis-H. Bourdon, sans doute le plus grand imprésario montréalais. Je ne passe pas devant sa maison sans songer que durant quarante ans les plus grands artistes du monde ont habité là, ont vécu des heures, des soirées dans cette maison. Maurice Ravel, Caruso, Melba, Rachmaninov ont connu l'avenue Lincoln. Cela évoque quelque chose de merveilleux, cela vous rappelle toute une époque de la vie montréalaise.

Monsieur Bourdon me dit en sortant de chez lui:

- Instruisez-moi! Pourriez-vous m'apprendre ce que Lincoln a fait pour la ville de Montréal?

Même en cherchant beaucoup, je n'ai rien trouvé. Est-ce parce qu'il a été assassiné par un comédien qu'on a donné son nom à une rue fréquentée par les artistes? C'est douteux. Il y a bien les moutons de Lincoln, qui sont une race très appréciée autant pour la viande que pour la laine. Et peut-être que les Canadiens français ont été ravis d'honorer des moutons, ce qui serait bien dans la tradition. Mais là encore, les preuves restent difficiles à produire.

Il en va de même pour quantité d'autres rues. Je me suis procuré un guide des rues de Montréal. Ne faites jamais cela. C'est encore plus déprimant à lire que les formules de déclaration d'impôt sur le revenu des particuliers! Ce petit ouvrage qui se vend très cher est imprimé "dans les États-Unis" (sic) et il montre ainsi, que si nous n'avons pas beaucoup d'imagination pour étiqueter nos rues, nous n'avons pas beaucoup, non plus, le sens des affaires.

Dans cet ouvrage, j'ai trouvé 212 noms de saints et de saintes, ce qui est déjà une consolation. J'ai dès lors décidé de continuer ma lecture, malgré l'aridité de l'entreprise. J'ai découvert ainsi que Molière a un tout petit bout de rue entre le boulevard Saint-Laurent et l'avenue Casgrain. Quant à l'infortuné Racine, il n'a rien. Corneille non plus. Cornell a quelque chose dans Montréal-Est, mais je n'ai pas l'honneur de connaître Cornell.

J'ai noté en passant que, dans Westmount et dans Town of Mount Royal, tous les noms sont en anglais. Dans Montréal, ils sont tantôt en anglais, tantôt en français, ce qui prouve que nous sommes plus conciliants. Cè mouton que nous avons dans l'âme nous empêche de faire des bêtises!

Mais enfin, me direz-vous y a-t-il des noms qui vous plaisent? J'avoue que j'aime le chemin de la Côte-Vertu, j'aime la rue de la Friponne qui, heureusement, est assez éloignée de la rue de la Police! Mais assez près de la rue Saint-Éloi. Merci, mon Dieu!

A Ville La Salle, en banlieue de Montréal, il y a une rue dont le nom me fait rêver et c'est la rue d'Amour. . . J'imagine tout de suite que les gens y sont heureux. J'imagine aussi que le soir, au clair de lune, les amoureux doivent préférer la rue d'Amour à toutes les autres rues de Ville La Salle et qu'ils doivent remercier le poète qui a eu une si touchante intention à leur égard. Car ce sont les poètes qui devraient imaginer les noms des rues de nos villes.

(sans date)

26.

MES VACANCES SOUS- ALIMENTÉES

Je suis en retard. Elles sont finies depuis des semaines, elles sont mortes et enterrées, elles sont souvenirs, charmes ou regrets, erreurs ou réussites, elles sont photos, films, cartes postales, elles sont jouets pour soirs d'automne. Elles ont parfois coûté très cher et l'on est bien forcé, à présent, d'y penser!

Si je n'étais pas en retard, je serais en avance! Les prochaines vacances ne sauraient tarder. Elles reviennent avec autant de régularité que les carottes et les navets. Mais, en retard ou en avance, cela ne m'empêchera jamais de penser que le meilleur moment des vacances, c'est aujourd'hui!

Et tout d'abord demandons-nous si le monde adulte sait apprécier les vacances à leur juste valeur. Il n'y a pas si longtemps, le monde adulte n'avait pas droit aux vacances. C'était le privilège exclusif de la jeunesse. Aussi vous avez vu comme le monde adulte se fait jeune au

temps des vacances, jeune et sportif en diable! Il y a une nostalgie dans cette application presque rageuse à vivre au soleil en tenues légères, en costumes de petits garçons pour les hommes et de fillettes au berceau pour les femmes.

Quelle déformation de nos anciens plaisirs! Par exemple, nous aimions camper. Vivre sous la tente une vie primitive, retrouver le contact avec la nature, grelotter par les nuits froides entre deux couvertures, suer comme dans un bain turc quand le soleil tapait sur la toile, mettre deux heures à allumer le feu de bois vert qui chauffera les casseroles, tout cela nous semblait les attributs indispensables des vraies vacances. Nous étions naïfs.

Que fait le monde adulte? Le malheureux, il dépoétise tout. Il a organisé des "villages de campeurs". Drôle d'idée. J'ai vu de ces villages qui ont plus de mille habitants, entassés les uns sur les autres exactement comme dans un quartier de taudis, respirant l'odeur des boîtes à ordures, la friture d'à côté, d'autres odeurs encore. Mais on a l'électricité! En somme, ils campent pour fuir la nature.

Pendant ce temps, les villes toutes vides sont merveilleuses. On ne dira jamais assez le charme d'un parc Lafontaine à Montréal, d'un Central Park à New York, d'un jardin des Tuileries à Paris. . . quand ils sont déserts!

L'agrément est dans les villes, cela est certain. J'en ai la conviction. J'en ai la preuve. Mais notre volonté est si faible qu'un jour vient où l'on se dit qu'on devrait peut-être, malgré tout, aller en vacances avec tout le monde. Oh! très peu, une semaine, quatre ou cinq jours. Et l'on part, bêtement. Comme tout le monde, je suis parti. L'en-

nuyeux, c'est que je n'avais rien réservé. Je me trouvais, cet été-là, en France. J'ai pris la route de Saint-Tropez (quant à faire!) pour constater que 300 000 personnes — ou un million! — avaient eu la même idée que moi.

Pas de place dans les hôtels modestes, pas de place dans les hôtels moyens, pas de place dans les hôtels chers. Il faut tout de même être juste et se souvenir qu'en temps normal Saint-Tropez est une petite ville qui n'a pas 5 000 habitants. Ils sont débordés, ces pauvres gens!

On m'a dit :

- Essayez toujours à Nice, on ne sait jamais. . .

Ce que je sais parfaitement, c'est que Nice est à cinquante milles de Saint-Tropez.

Ne te décourage pas, me dis-je à moi-même et à l'oreille, et puisque tu as la chance d'être à Saint-Trop (prononciation moderne), ce n'est rien d'aller coucher à Nice. Mais, à l'heure des repas, là, j'ai commencé à regretter les villes désertes. Si vous vous présentez au restaurant aux heures habituelles, évidemment il n'y a pas de place. Si vous arrivez avant l'heure, la ratatouille n'est pas prête. Après l'heure, le chef est parti pour la plage. Cela fait, en définitive, des vacances sous-alimentées!

A présent qu'elles sont terminées et que nous sommes tous retournés au labeur, pas un d'entre nous n'osera dire qu'elles ne nous ont pas fait du bien! Les miennes, en tout cas, ont fait des envieux. Si j'en juge par l'importance attachée par les amis à mes cartes postales. Nous en parlons souvent. Car c'est avant ou après que les vacances sont extraordinaires!

Voyez ceux de vos amis qui commencent déjà à penser aux prochaines. . . Ils font des plans et des économies,

Éloi de Grandmont

ils regardent avec émerveillement les nouveaux dépliants touristiques. Ils rêvent de Dubrovnik, des îles grecques, des croisières au pays du soleil de minuit. C'est merveilleux, les vacances, quand on est chez soi devant un paquet de promesses publicitaires aux couleurs vives. Le meilleur moment des vacances, c'est aujourd'hui. Malheur à vous si vos vacances d'autrefois, dans la nature, ne vous emplissent le coeur de mélancolie!

(sans date)

27.

UNE ÎLE INOUBLIABLE : LANZAROTE

On me l'avait dit et je n'y croyais pas. J'y suis allé et, au moment où j'écris ces lignes, je suis encore ébloui par cette île de Lanzarote dont je veux vous faire partager ma joie, ma surprise et mon repos.

Si l'île de Lanzarote doit être considérée comme celle qui contient les plus "impressionnantes beautés de l'archipel canarien", c'est en raison de ses paysages inédits, aussi étrangers que frais. Pourtant, nous sommes là dans un paysage volcanique. Nous sommes là dans le coeur d'un paysage coloré, tel qu'il s'en trouve peu au monde. D'accord, nous sommes là dans un paysage de volcans, mais nous avons un plaisir rare, qui est celui d'observer comment des êtres humains ont pu réussir ce numéro de magie : rendre ces terres si belles et si fertiles, à partir de terres qui ne promettaient rien. Là, j'ai été victime de l'enchantement de l'île de Lanzarote.

On a du mal à imaginer que ce paradis que nous aimons

a été bouleversé, presque anéanti par des éruptions volcaniques. Selon toute vraisemblance, rien ne pouvait y naître et y croître. C'est le contraire. Nous sommes en face d'un jardin vert et noir où tout pousse comme dans tous les pays de soleil.

Je ne parle pas des plages qui sont faites de sable aussi blanc que ma feuille de papier, un peu rougeâtres par endroit. Ici, il faut que je cite, car je n'ai pas eu l'occasion de participer au phénomène : "Battue par des vents presque toujours tièdes, et qui viennent du sud, torturée par la lave dont les formes bizarres ont quelque chose de statique, l'île nous apparaît avec son paysage étrangement placide, d'où qu'on le contemple". C'est captivant et ensorcelant.

Lanzarote et sa centaine de volcans sont faits de contrastes impressionnants : des eaux d'émeraude, des déserts gris et pierreux, d'aspect lunaire (vus du ciel), des coulées de lave noire qui serpentent vers la mer, des maisons blanches, des fleurs et encore des fleurs de tous les coloris et de tous les parfums. La douceur et l'hospitalité des habitants s'opposent à la rudesse d'une nature hostile.

Le travail et la persévérance des paysans ont rendu cette lave noire fertile. C'est ce qui est important. On y cultive dans des cratères minuscules une vigne extraordinaire qui donne le vin rouge Garembe de Tacoronte et le vin blanc El Rinco. Attention! Ils sont capiteux, envoûtants et mystérieux comme leur terre d'origine. Les vins de Lanzarote ont reçu depuis toujours la faveur des rois d'Europe. Plusieurs personnages des oeuvres de Shakespeare, de Walter Scott, de Goldoni et d'Alexis Kuprin, sans compter le duc de Clarence qui, condamné à mort,

voulut mourir dans un tonneau de malvoisie, évoquent ce vin.

L'état espagnol, reconnaissant le labeur et le courage des habitants de l'île, a d'ailleurs fait élever un monument aux travailleurs de Lanzarote. Lorsque l'on songe qu'au Québec nous habitons une terre privilégiée où, avec un minimum de soin, la récolte est abondante, on s'émerveille de l'ingéniosité des Lanzarotais. Dans une contrée où il ne pleut pour ainsi dire jamais, ils ont dû recréer l'humidité. Ils ont dû entourer toutes leurs plantations de petites murailles de pierre de lave, qui exercent une double fonction : protéger la récolte des vents et de l'ardeur du soleil. Ces pierres de lave ont, de plus, la propriété de transformer en humidité la fraîcheur de la nuit.

Sans pluie, sans arrosage réel, toutes les cultures sont vertes. C'est une leçon de vie, qui consiste à se servir des circonstances les plus adverses, à en tirer parti et à gagner la partie.

Arrecife, capitale de l'île, est un lieu paisible et doux. On s'y adonne à la pêche sportive ou commerciale. On y trouve des usines de salaison et de conserve. Arrecife a réussi à soustraire du territoire à la mer. Comme ses travailleurs, la ville est acharnée. Cette santé lui a valu le surnom de "petite Venise de l'Atlantique".

Deux vieilles forteresses dominant la ville, le château de San Gabriel et celui de San José. San Gabriel a retenu mon attention. C'est un lieu riche d'histoire et de gloire : ses vieux murs furent les témoins des attaques (corsaires et pirates) et c'est là que les femmes de Lanzarote vont s'illustrer.

Le terrible pirate Morato Arraez se vit infliger une cuisante défaite, grâce à la bravoure et à l'héroïsme des femmes. Fidèles à leurs pierres et à la croix, les Lanzarotaises ont créé la légende qui veut qu'elles symbolisent la chasteté et l'intégrité!

En effet, à la Cueva de Los Verdes, les femmes du XVe et du XVIe siècles aidèrent les hommes à défendre le territoire. Ces femmes valeureuses s'ouvrirent les veines pour donner du sang à leurs enfants. On les captura mortes seulement. . . Vivantes et captives, elles auraient été conscrites au harem des conquérants. Salut Lanzarote! Hasta la vista!

(17 octobre, 1970)

28.

À SCHÖNBRUNN... LA LARME À L'OEIL

On ne peut se promener dans la banlieue de Vienne sans s'arrêter, un bon moment, au château de Schönbrunn. La banlieue et les faubourgs de Vienne sont d'ailleurs d'un charme aussi subtil que dans la chanson de Boris Vian: ". . . le charme un peu railleur de Vienne. . .". Notre belle Maria Léa chante la chanson de Boris avec une tendresse exquise. "Je reverrai toujours le bal dans les faubourgs de Vienne. . . les quatre musiciens qui raclaient leurs crin crins. . . sur scène. . .". Que la banlieue de Vienne est donc jolie! Et ses guinguettes, que l'on appelle là-bas "heurigen", où l'on boit le vin jeune, nous entraînent comme par fatalité dans un esprit de "joyeuseté" irrésistible. Pour ma part, j'ai bu le vin jeune dans la maison de Beethoven. Cet homme si malheureux y écrivit l'Hymne à la Joie. On ne peut s'empêcher d'avoir la larme à l'oeil et ce n'est pas l'effet du vin jeune.

L'attrait principal de toute promenade hors de Vienne est évidemment le château impérial de Schönbrunn. On ne

sait d'ailleurs pas s'il faut l'appeler château, pavillon de chasse ou résidence d'été de la famille de Habsbourg. Je puis simplement dire que l'endroit est magnifique à tous points de vue. Les visites guidées s'organisent avec facilité. Il suffit d'en faire la demande à votre hôtel ou à votre guide personnel. Choisissez une journée ensoleillée et vous ne regretterez jamais le temps passé à Schönbrunn.

En remontant à plus de trois siècles, on découvre que le terrain occupé par le château, par les dépendances du château, par la Gloriette et par les jardins, était une forêt assez sauvage pour que l'on puisse y pratiquer la chasse avec plaisir, et cela à proximité de Vienne.

On attribue à l'empereur Mathias la découverte de la belle fontaine, cette source appelée "Schoner Brunnen" qui donnera son nom au château. Passons quelques années et autant de vicissitudes. Il faut attendre la grande Marie-Thérèse d'Autriche pour voir naître le Schönbrunn que nous connaissons aujourd'hui. Cette Marie-Thérèse était une personne sérieuse (elle eut approximativement quinze enfants, dont quelques jeunes filles blondes bien jolies) et elle mena les travaux de Schönbrunn avec un goût baroque et exquis. On peut imaginer, en marchant dans les jardins de Schönbrunn, une adorable Marie-Antoinette jouant au cerceau, qui sera reine de France et qui mourra la tête tranchée par la guillotine. Il ne faut pas aimer les femmes pour faire des choses pareilles. Surtout si elles sont jolies. . .

Je me consolais en pensant que chaque année il y a 300 000 fleurs à Schönbrunn, peut-être pour elle. Il est plus facile aux hommes de rendre hommage aux morts qu'aux vivants.

Dans ces jardins si beaux, on peut imaginer les prome-

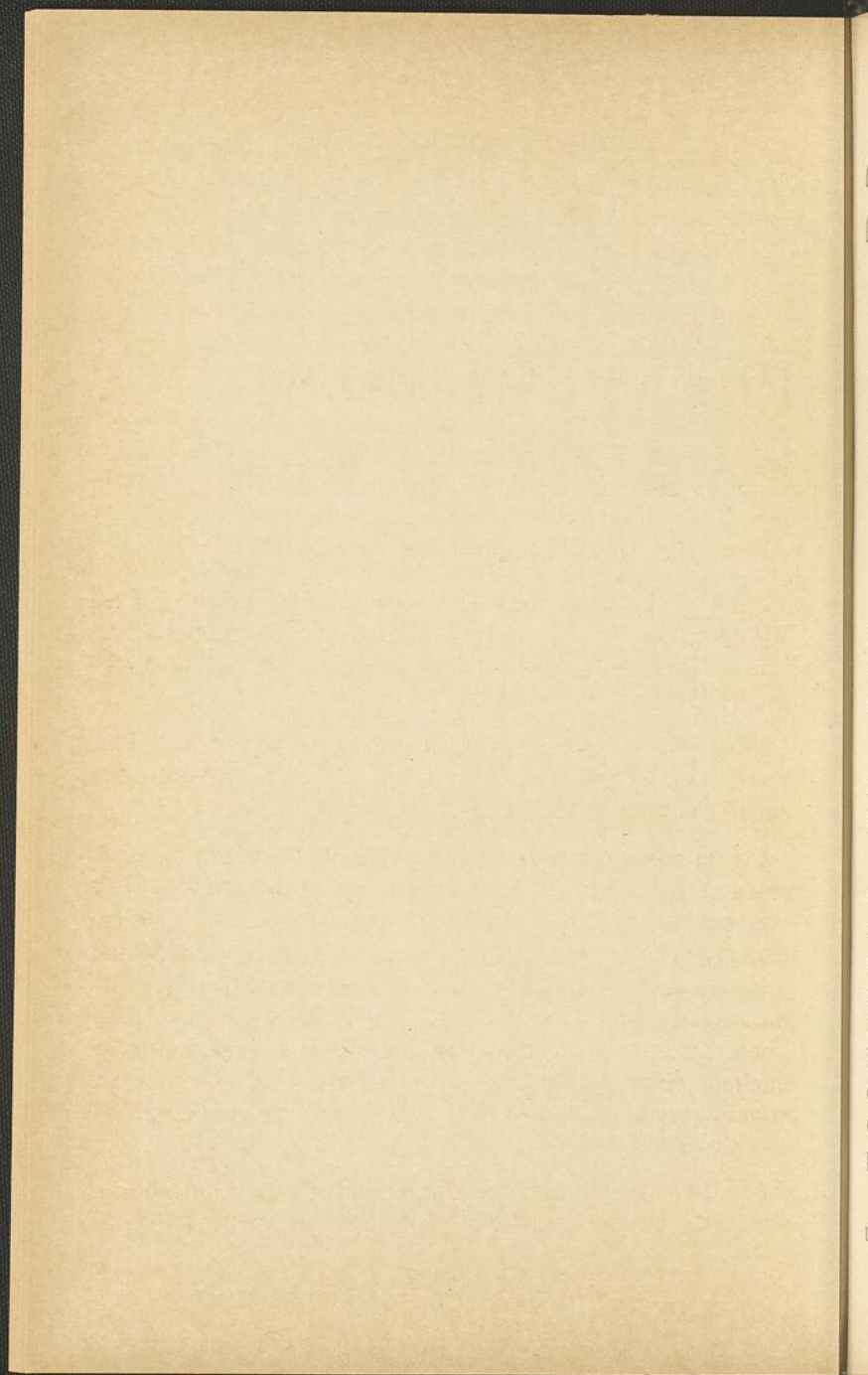
nades mélancoliques d'un tout jeune homme vêtu de son uniforme blanc, un dieu aux cheveux blonds, le roi de Rome, le duc de Reichstadt, le fils de Napoléon, prisonnier. L'Aiglon rêvait de gloire et il n'avait que la Glorette, comme l'a dit un auteur dramatique. Napoléon avait sa "chambre" à Schönbrunn. Les visiteurs sont les bienvenus. Dans cette chambre mourut l'Aiglon en 1832. Il était né à Paris en 1811. On ne regarde pas son lit de mort sans émotion.

L'empereur François-Joseph (1830-1916) naquit dans une des chambres voisines. On se souviendra que son frère Maximilien fut exécuté au Mexique, que sa femme Elizabeth fut assassinée, que son fils Rodolphe se suicida à Mayerling.

L'empereur Charles succéda à François-Joseph, mais son règne fut de courte durée. Le 11 novembre, il fut forcé d'abdiquer. La signature de l'acte d'abdication eut lieu à Schönbrunn. Depuis lors, ce domaine est propriété de l'État. On peut donc le visiter sans difficulté.

Les salles d'apparat méritent toutes d'être vues, surtout la salle des Gobelins, à mon goût puisque ce sont des Gobelins néerlandais! A côté des salles d'apparat, une quarantaine, il faut voir aussi la chambre de l'empereur François-Joseph, qui dormait et qui est mort dans un "lit de soldat".

Une visite à Schönbrunn ne serait pas complète sans un coup d'oeil à la Remise impériale, où sont réunis les plus beaux carrosses de Vienne, dont une super-cadillac, le carrosse du couronnement.



29.

PRENDREZ-VOUS L'ASTROBUS ?

Dans sa réponse aux insolences du Frère Untel, Paul Michaud cite un mot extraordinaire de sa mère. Cette femme avait travaillé très dur toute sa vie et, quelques années avant sa mort, elle disait :

- On était donc bien imbéciles de notre temps . . . Personne n'avait même pensé à mettre un bâton au bout de la guenille dont on se servait pour laver les planchers !

Cri du coeur d'une femme qui avait eu beaucoup de planchers à laver, avant l'avènement de la vadrouille ! Joie scientifique qu'une telle découverte, supérieure à l'étonnement de nos pères quand ils virent dans le ciel les premiers avions ! Car, dans le phénomène avion, il y avait du mystère, quelque chose de pas clair et de pas catholique. Dans le phénomène vadrouille, il y a au contraire quelque chose de simple et de lumineux. Et l'on se dit, comme madame Michaud, qu'on aurait pu y penser un peu plus tôt.

Presque tout le monde a dans son entourage un inventeur, une sorte de petit savant, un de ces bricoleurs au génie

méconnu. Ce sont en général des hommes heureux. Qu'ils soient à la recherche de la pierre philosophale ou d'un nouvel appareil pour ouvrir les boîtes de conserve, ils sont heureux parce qu'ils vivent d'espoir.

Sans compter que l'époque leur donne raison. Les découvertes de la science prennent chaque jour une importance si grande; elles bouleversent le monde, elles envahissent nos vies, tantôt pour notre bonheur, tantôt pour notre malheur, mais enfin elles sont là, plus présentes que jamais. Alors, quand on a la chance et l'honneur d'être "un scientifique", on est quelqu'un.

Par contre, celui qui n'a pas, au moins, un pied dans la science est bien embêté. Il a même du mal à lire les journaux. Il entend mal les réclames commerciales, étant donné que tous les produits de consommation courante ont à présent dans leur composition des ingrédients secrets, savants et chinois pour le simple mortel. Il ne sait plus quoi répondre aux interrogations de ses enfants. Ou bien alors il est obligé de les écouter dans le silence et l'humiliation. Au cours d'un voyage en avion à réaction, le petit Charles (9 ans) a expliqué à son père, le compositeur Pierre Roche, le fonctionnement des moteurs. Le papa ne pouvait qu'acquiescer en silence, dans la confiance totale. Il y a des enfants redoutables, scientifiquement.

Afin de ne pas être pris au dépourvu, j'ai commencé à tâter de la science moderne. Je ne savais pas par quel bout commencer et, comme je suis assez souvent "dans la lune", j'ai travaillé la question des voyages interplanétaires. Passionnant! Je suis émerveillé. Mon professeur est le grand savant Wernher von Braun, le roi de la fusée. Cet homme-là parle des voyages interplanétaires sur le

même ton qu'un bricoleur sur le point de découvrir un nouveau fil à couper le beurre. Et personne ne rit.

Le voyage dans la Lune est déjà démodé, c'est-à-dire que sur le plan scientifique son cas est à peu près réglé. Nous pourrions bientôt prendre l'astrobus pour la Lune. Les nouveaux mariés iront dans la Lune plutôt qu'aux chutes du Niagara. En astrobus! Il est beau, n'est-ce-pas, ce mot nouveau? Astrobus, ça donne une impression de facilité, ça fait rêver.

Il faut ajouter immédiatement que la Lune, c'est à côté, c'est la porte voisine, c'est tout au plus une sorte de grande banlieue de la Terre. Le professeur von Braun préfère donc parler de Mars, où il est à peu près certain de trouver une vie végétale. L'embêtement, c'est que Mars est à je ne sais plus combien de millions de milles de la Terre. Mais on va voir que les savants ne se découragent pas pour si peu. Ce sont des petits entêtés.

Pour aller dans Mars, l'astrobus ne suffira pas. Wernher von Braun a imaginé des vaisseaux spatiaux, qui feront le voyage en trois étapes. D'abord, de la Terre à l'orbite terrestre, puis, de l'orbite terrestre à l'orbite martienne et, finalement, de l'orbite martienne à Mars. Même chose pour le retour. Aux orbites, il faut s'arrêter. C'est très simple, on s'arrête dans des espèces de gares qui sont des satellites. On fume une cigarette et on repart.

Pour aller de la Terre à Mars, il faudra compter 260 jours. En raison d'exigences scientifiques que je n'ai pas très bien comprises, les voyageurs devront demeurer 449 jours sur Mars avant de reprendre la route du ciel. Ajoutez 260 jours pour revenir. Total: le voyage durera deux ans et huit mois. Comme voyage de noce, ce sera beau-

Éloi de Grandmont

coup trop long! Les nouveaux mariés risqueraient de revenir sur Terre avec une petite famille sur les bras.

Une phrase du professeur Werhner von Braun m'a laissé songeur:

- Il faudra choisir très soigneusement le moment du départ de la Terre, afin d'atteindre Mars et non l'éternité...

(printemps 1961 sans date précise)

30.

BRUGES OU LA VILLE DES ARTS

Il faut apprendre tout de suite à dire "Brugge" en flamand. Le lendemain, tout est facile. Rien ne peut changer votre vie de voyageur. Vous êtes heureux, parce que vous vous trouvez dans une ville merveilleuse.

Je demande aux personnes qui se font du souci au sujet de la langue flamande, ou si l'on préfère, du néerlandais moderne, de ne pas trop se casser la tête. A ce propos, le pays flamand représente sans doute un obstacle au tourisme, mais telle n'est pas mon opinion. On peut toujours se tirer d'affaire. Je donne tout de suite un avis aux gens de langue française ou de langue anglaise; se munir d'un guide qui sait conduire une voiture. (Arlette, je pense à vous!) Le voyage devient extrêmement facile et tous les problèmes néerlandais disparaissent.

Quand je parle de "guide", je tiens à faire observer qu'il faut un bon guide "écrit" et un bon guide "en propre personne".

Il faut supprimer de son vocabulaire "la ville morte", "la Venise du Nord" et autres clichés du même genre. Bruges est une ville si vivante qu'on y passerait sa vie, à étudier, à admirer, à s'étonner. D'où vient ce nom de Bruges? Du flamand "Brugge", qui veut dire pont? Ou encore du scandinave "Bryggia", qui signifie point d'accostage? Je n'en sais rien. Cependant, il faut ici que je parle du Zwin. Il faut que je dise que les Brugeois étaient des gens "actifs et encourageux". . . Encourageux, on se croirait dans mon village!

L'existence de Bruges ne peut pas s'expliquer sans la présence du Zwin. Ce bras de mer est une créature de la Mer du Nord. On pourrait aussi parler du Zwin comme d'une baie profonde, d'un lieu de repos idéal pour les vaisseaux marchands. Qu'une ville naisse et devienne prospère au fond de cet abri, rien de plus naturel. J'ai conservé quelques notes: "commerce important". . . "atelier monétaire en pleine activité". . . "foires célèbres". . . Nous sommes en l'an 1000 ou presque. "La ville entretient d'importantes relations économiques avec l'Allemagne, l'Angleterre, la France et la Baltique." (Nous sommes au douzième siècle.)

Bientôt, par malheur, le Zwin va souffrir d'un ensablement impitoyable. Mais notez, encore une fois, que les Brugeois sont "actifs et encourageux". Ainsi naîtra l'avant-port de Damme. Bruges sera sauvée du sable. D'où vient ce joli mot de Damme (dame d'honneur dans ce cas-ci)? Il vient de digue, ou si vous aimez mieux de "dam". Port fabuleux. Aujourd'hui, petite ville qui rêve sur son passé, mais qu'il faut voir. Autres notes que je tiens d'historiens sérieux, bien que modestes et anonymes: "C'est sur les quais de Damme que sont débarqués velours

d'Italie, tapis d'Orient, fourrures slaves, métaux polonais, vins du Rhin, fruits d'Espagne ou d'Egypte, épices d'Arabie". Si les navires jettent l'ancre à Damme, avant-port, des barques peuvent se rendre jusqu'au coeur de la cité, à Bruges.

Ce que l'on ne dit pas assez, c'est qu'à cette époque on cultivait "un certain art de vivre en communauté". Ajoutons qu'à Bruges "la liberté politique se conjugue avec le libéralisme économique". (Monsieur Jean Gyory, je vous remercie pour tout ce que vous m'avez appris).

Nous devons les foires, formes d'art, à Marguerite de Constantinople, foires qui furent développées plus tard par Guy de Dampierre. Un honnête citoyen de Bruges me disait :

- Ici, nous n'avons jamais cessé de rigoler.

C'est un art de vivre qui en vaut bien d'autres. Mais comment Bruges a-t-elle pu devenir la ville prodigieuse que nous reconnaissons encore aujourd'hui? Comment naissent églises, chapelles, monastères, établissements hospitaliers, demeures patriciennes, comptoirs commerciaux, banques. . . Ah! Nous tombons justement dans la partie la plus intéressante de l'histoire! Il serait trop facile de traiter cette page de l'histoire de Bruges à la légère.

Toutes les cartes de la ville vont se jouer ici. Un art nouveau s'annonce. L'argent! La Hanse (compagnie de marchands), la Hanse teutonique ou germanique va jouer un grand rôle dans l'avenir de Bruges, de même que la Hanse de Londres, fondée par des Brugeois. "Vingt-deux

villes sont associées à ces deux ensembles commerciaux : aussi Bruges devient-elle leur entrepôt à toutes!" Aussi ai-je pensé qu'il serait instructif de reparler de ce Moyen Age.

* * *

A ne pas oublier: la promenade des canaux, où Bruges d'autrefois se baigne partout, ni le Minnewater, ce qui veut dire, et tout le monde comprendra, le Lac d'Amour!

Enfin, puisque nous parlons de la ville des arts: l'église Notre-Dame. Votre guide ne manquera pas de vous faire admirer une statue de marbre blanc, **La Vierge et l'Enfant**, d'une beauté presque décourageante. C'est l'oeuvre d'un jeune sculpteur du nom de Michel-Ange.

(18 juillet 1970)

31.

BRUGES OU LA VILLE DU COMMERCE

Après avoir écrit "Bruges ou la ville des Arts", il peut sembler bizarre que j'écrive "Bruges ou la ville du Commerce". En réalité, l'un ne s'explique pas sans l'autre. La splendeur actuelle de Bruges, qui est sans mentir l'une des villes les plus attirantes du monde, doit une partie de son éclat à sa situation commerciale.

L'art flamand, en grande partie, tourne autour des puissants du temps. On m'a donné l'exemple suivant: si Memling (on écrit aussi Memlenc ou Memlic) a peint "Le Jugement dernier", c'est parce que Tomasso Portunari le lui avait commandé. Et qui était ce Tomasso Portunari? Tout simplement le directeur de la banque des Médicis à Bruges. . . Ainsi Bruges donne l'exemple que nos riches contemporains devraient suivre! Quel trésor ce serait pour demain! Quel héritage national!

Le Moyen Age tire à sa fin, mais la Flandre a toujours ses grands artistes. Ils sont trop nombreux. On ne peut

les nommer tous. Van Eyck retient notre attention. Son art est tel que l'on ne peut le comparer à aucun autre. Son prénom est Jean. Il naquit à Maaseik, mais de cela nous ne sommes pas sûrs. En 1390, mais de cela nous ne sommes pas sûrs non plus. Il est mort à Bruges en 1441. De cela, nous sommes sûrs. Son oeuvre a influencé tous ses grands contemporains. Tant de sensibilité, tant de subtilité, tant de clarté dans le dessin. . . tout cela mérite qu'on aille à Bruges.

Mais les gens vous diront parfois: "Les frères Van Eyck". Qui est l'autre? Il serait né à Maaseik vers 1370, mais dans l'état actuel de nos connaissances il est impossible de l'affirmer. Il serait mort à Gand vers 1426. On se le demande encore. Autrement dit, il n'aurait jamais existé. Son prénom: Hubert.

Nous aurons l'occasion de reprendre ce sujet quand nous irons à Gand, en la cathédrale de Saint-Bavon, où se trouve ce chef-d'oeuvre de l'art flamand ou ce que j'appelle, moi, le plus beau chef-d'oeuvre de l'art flamand et sans doute une des plus belles choses qui soient au monde: le polyptique de l'Agneau mystique.

(Soit dit en passant, un voyage à Bruges doit passer par Gand et se continuer jusqu'à la Mer du Nord, c'est-à-dire vers Ostende ou Knokke. A condition de partir de Bruxelles, tout le monde a compris!)

Oh! J'oubliais qu'il faut s'arrêter à Anvers, la ville de Rubens, la ville de Plantin et de tant de beautés. (J'en ai déjà dit un mot).

Bruges s'est développée sur le plan économique, sur le plan politique et sur le plan artistique. Le hasard ne peut pas faire tout cela en même temps. Permettez que je re-

tourne à mes notes: "Les galères gênoises et vénitienes, les galéasses espagnoles ou portugaises, les lourds vaisseaux allemands ainsi que les banques lombardes et florentines, réservoirs ultimes des puissants Ducs de Bourgogne, drainent vers la cité du Nord, avec tous les produits imaginables, ces valeurs inestimables que sont les idées, le goût des arts et la curiosité intellectuelle."

(A première vue, le mot "galéasse" surprend. Rassurez-vous. Il signifie tout bonnement "grande galère"... mais chargée d'artillerie!)

Treizième et quatorzième siècles. Bruges fait la loi. Le roi de France n'est pas content. La fine fleur de la chevalerie française veut savoir. . . Bruges répond au téléphone. Résultat: quatre mille éperons d'or suspendus aux murs de la cathédrale de Courtrai!

Ah! Et cette histoire si jolie que j'allais oublier. Des années plus tard. Le Duc de Bourgogne va épouser Isabelle de Portugal à Bruges. Huit jours de festivités. Arrive Jeanne de Navarre, reine de France. Elle contemple "avec un dépit certain les belles Brugeoises parées de leurs plus riches atours". Le ton amer, il y avait de quoi, elle déclare: "Je me croyais seule reine, mais j'en vois des centaines autour de moi. . ."

Le destin de Bruges va changer, cela est certain. La beauté de Bruges ne changera jamais, tout au moins je le souhaite et l'espère.

Dès que vous serez sur les lieux, soyez sérieusement curieux de la dentelle de Bruges, du point de Bruges, de toutes ces merveilleuses dentellières. J'ai rapporté la

Éloi de Grandmont

“Rosaline Perlée” et le “Point de Fée”. Dès que vous les aurez dans vos bagages, allez manger chez le Duc de Bourgogne! Vous ne regretterez rien. Ce restaurant nous avait été recommandé par mademoiselle Mireille Henrard, secrétaire de presse au Tourisme. Je dirai seulement qu'elle a du goût pour les belles et bonnes choses de la vie. Merci.

(25 juillet 1970)

32.

LIÈGE : LIBERTÉ - JOIE - LATINITÉ - RAILLERIE - PAIX

À Liège, la ville qui vénère la liberté, c'est Le Perron, oeuvre de Del Cour qui est le symbole des libertés communales. Dès le Moyen Age, Liège voulut être libre. Après Notger, tous les princes-évêques firent en sorte que l'autorité germanique fût sans effet réel, sans prolongement. Certains historiens affirment même que c'est au Xe siècle que Liège commença à vivre en principauté indépendante, séparée tout autant de la Belgique que l'on connaît que de la France et du Saint-Empire. À l'époque, c'était un tour de force. D'ailleurs, Liège ne fait partie intégrante de la Belgique actuelle que depuis 1830. Mais elle sait encore sauvegarder avec ferveur son originalité, son indépendance, et ses traditions.

Une visite au Musée Curtius nous en dit long sur les traditions liégeoises. C'est une admirable demeure pa-

tricienne, (construite entre les années 1600 et 1610) un véritable chef-d'oeuvre de l'architecture de la Renaissance mosane. Les Liégeois, fidèles à leur passé, y ont rassemblé tout ce qu'ils aiment. Tout ce qui traduit leur âme et leur esprit. Dans les salles consacrées à la verrierie, une splendeur: la vitrine de verre liégeois du XVIIe siècle. Les richesses historiques sont innombrables et d'une beauté inoubliable. Un choix s'impose. J'ai choisi de m'attarder, de m'attacher à l'Évangélaire de Notger: ivoire, émaux, cuivre gravé. C'est du plus grand art. Que dire de la Vierge de Dom Rupert en grès houillier? C'est une des plus remarquables créations du mysticisme liégeois qui domina le Moyen Age. On l'appelle la madone miraculeuse. Suscite-t-elle des miracles ou est-elle, en soi, un miracle? Éternelle énigme. M. Hubert Colleye affirme que la Vierge de Dom Rupert est "un des premiers chefs-d'oeuvre de l'art roman universel". Je ne suis pas loin de le croire.

Si l'on observe attentivement la situation géographique de Liège, on est surpris de constater que la proximité de la Germanie n'a exercé aucune influence directe sur cette ville. M. Arthur Haulot dit même qu'elle est "latine au point que sa langue est soeur de la langue d'oc - On y célèbre autant - sinon plus - le 14 juillet que le 21. Elle n'en fut pas moins, par les bizarreries de l'Histoire, une principauté commandée, pendant près d'un millénaire, par des princes-évêques désignés par l'empereur germanique".

Il ne faut donc pas s'étonner que deux Liégeois, André Modeste Grétry et César Franck aient apporté une si magnifique contribution à la musique française. Grétry composa *Isabelle et Gertrude* et son premier grand succès fut *L'Ingénu* ou le *Huron*. Créait-il déjà des liens d'amitié avec le Canada? Grétry est vénéré dans sa

ville. Sur la rive droite de la Meuse on peut visiter sa maison transformée en musée. C'est là qu'il naquit. Il est vraiment touchant de constater avec quelle ferveur on a conservé quantité de souvenirs du célèbre musicien-philosophe: objets familiers, partitions, écrits et autographes. Mon guide me signala que la maison-musée illustre, encore de nos jours, la façon de vivre d'un petit bourgeois liégeois du XVIIIe siècle.

Voyageurs ou touristes, quand vous passerez devant le Théâtre Royal, vous apercevrez la statue de Grétry, saurez-vous vous rappeler que le socle de la statue recèle le coeur du musicien. Beau geste du coeur!

D'autre part on trouvera au Conservatoire de Musique des souvenirs recueillis à la mémoire de Franck. En pensant à ce grand organiste et compositeur, je songe avec nostalgie qu'il n'aura jamais entendu jouer intégralement son oeuvre "Les Béatitudes".

... "Bienheureux ceux qui sont doux ...
... Bienheureux ceux qui pleurent ...
... Bienheureux ceux qui souffrent ...
... Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice ..."

Après avoir vu tant de belles et nobles choses à Liège, il est agréable, reposant et gai de se retrouver sur les quais, dans le Quartier de la Batte. Se baguenauder près de la Meuse. Il y a là des maisons étonnantes et charmantes à croisillons de bois, enveloppées de briques, rehaussées d'ardoises fines et bleues; même les pierres sont taillées en douceur.

La promenade aiguise l'appétit. Il en faut puisque nous dinons à la **Maison Havart**. Une vieille auberge construite en 1594 où les traditions culinaires sont respectées et renommées. L'immeuble est pittoresque à souhait avec "son pignon à colombage, ses étages en encorbeille-

ment recouverts d'ardoise, ses corniches saillantes et ses fenêtres ornées de grilles en fer forgé."

L'intérieur est aussi beau que charmant. Il est meublé avec un goût exquis. La cuisine, je le souligne encore, est divine. Je vous propose la bisque de homard, arrosée d'armagnac. Vous commetrez, j'en suis certain, des péchés de gourmandise.

A table, avec mes amis liégeois, "bonnes fourchettes", j'ai connu la joie et la gaieté. On entendait fuser les rires de toutes parts. Je prêtais l'oreille. Ah! cet accent wallon me plaît surtout si l'on parle théâtre. Durant ce repas gastronomique, j'appris l'existence de **Tchantchès** et de sa femme **Nanesse**.

Tchantchès diminutif du prénom **Françwès**. **Françwès** (François, en dialecte liégeois) est un personnage du théâtre des marionnettes liégeoises devenu, à la fin du XIX^e siècle, le prototype de l'esprit frondeur des habitants de la ville et, plus récemment, de l'âme populaire wallonne. **Tchantchès**, grand gosier, raille, rouspète, c'est "l'ennemi du faste et des cérémonies, farouchement indépendant de surcroît". Il est malgré tout bien équilibré puisqu'il est doté d'un cœur d'or et qu'il est toujours prêt à s'enflammer pour toutes les nobles causes.

Il n'y a rien d'étonnant à cela puisque l'exemple est venu de haut et de loin: Charlemagne était Liégeois, né à Jupille, tout près de Liège. Le grand Empereur a dû s'enflammer pour la plus noble des causes puisqu'il eut: "la première vision d'une Europe puissante et pacifiée". C'est monsieur Haulot qui m'a rappelé ce fait historique.

Vive l'Amour et la Paix.

(Sans date)

33.

ADIEU MEUSE ...

“Adieu Meuse endormeuse et douce à mon enfance”. Ce chant-poème de Péguy interprété par Ludmilla Pitoëff eut, dans le temps, le don de m’émouvoir aux larmes. Quelle grande artiste, admirable et sensible! La vie de Jeanne m’inspira un poème, écrit sur le coup de l’émotion et de la passion politique. J’ai depuis renoncé à le publier: muse? - Meuse?. La Meuse, depuis lors, évoqua toujours la douceur du chant des sirènes. J’ai longtemps souhaité me rendre auprès du fleuve-fée, du fleuve-femme que décrit si bien M. Hubert Colleye (Liège - Éditeur Charles Dassart).

Puis vint l’été dernier. L’occasion se présenta, enfin, de réaliser mon rêve. Je me suis rendu à Liège. J’ai admiré la Meuse caressante lorsqu’elle enserre la “ville ardente” de ses deux bras; accueillante dès qu’elle reçoit ses affluents; puissante, lorsqu’elle défie la forêt d’Ardenne.

La Meuse c’est la voie d’eau qui favorisa la naissance de Liège. La ville ne fut ni forteresse ni port fluvial, ce qui était exceptionnel à l’époque de sa fondation. Sa vocation fut principalement religieuse. Monulphe, évêque de Tongres découvrit, du sommet d’une colline in-

connue, le site d'une ville à bâtir. Nous sommes en l'an 558. La tradition veut qu'il ait prédit: "N'est-ce pas le lieu parfait pour abriter une chapelle? Nous la construirons et cet endroit deviendra, un jour, le siège d'une grande cité". Vers l'an 720, saint Hubert choisit d'y établir son siège épiscopal et entreprit de convertir toute la Belgique orientale.

Entre les années 670 et 705, saint Lambert donne à sa ville un éclat remarquable, en fondant des monastères. L'assassinat fait de lui un martyr. Liège conserve ses reliques qui bientôt attirent une foule de pèlerins. Cet afflux de visiteurs contribue à la prospérité de la ville.

Liège, née d'un pèlerinage, est dominée, dirigée et édiflée par les princes-évêques. C'est Notger, le plus grand d'entre eux, qui en avait créé le titre et la fonction. Notger rend sa ville célèbre en fondant des écoles, en donnant aux arts et à la culture un essor extraordinaire. Il édifie des églises, "robustes comme des forteresses", des basiliques, des collégiales. C'est le véritable fondateur de la principauté liégeoise étendant sa domination de Tirlemont à Louvain par l'acquisition des comtés de Huy et de Biergeon.

J'ai visité quelques monuments, témoins du passé religieux de Liège:

La collégiale Saint-Martin, ses admirables vitraux. On doit à Del Cour la sculpture des douze médaillons de marbre et le monument élevé, près de la tour, rappelant que c'est en cette basilique que fut instituée en 1246, la Fête-Dieu.

Nous devons la Fête-Dieu à l'initiative de trois femmes: Julienne de Cornillon, Ève de Saint-Martin et Yvette de Huy. La célèbre Fête appartient cependant à l'Église

Universelle depuis Urbain IV. Qui a dit, "cherchez la femme"? Vous la trouverez bien souvent à l'origine de tous les mouvements généreux.

Puisque mon saint patron était orfèvre, et qui plus est, un orfèvre honnête, je me suis rendu à l'église romane de **Saint-Barthélémy**. Je tenais à voir ce chef-d'oeuvre quasi unique : les fonts baptismaux, oeuvre de Renier de Huy, témoins glorieux du XIIe siècle mosan. L'art mosan était, vous le savez, un art de fondeurs, de ciseleurs et de statuaires. L'intérieur de l'église a été entièrement redécouvert au XVIIIe siècle : stucs baroques et oeuvres d'artistes liégeois.

La collégiale Saint-Jean. Comment traduire l'émotion qui nous étreint lorsque nous découvrons l'admirable calvaire de Saint-Jean. Je me permets de citer à nouveau Hubert Colleye : "Ce bois est tellement vieux qu'il n'a plus de sève. Ce visage et ces yeux sont si vieux qu'ils n'ont pas de larmes. Mais dites, alors pourquoi devant ce Calvaire de Saint-Jean, des hommes, à notre époque, ont encore envie de se mettre à genoux".

L'intérieur de l'église est orné de boiseries sculptées du XVIIIe siècle. La "Sedes Sapientiae", comme je la garde en douce mémoire! La Vierge à l'enfant. Bois polychromé et doré, datant de l'an 1200 (environ). Pure merveille.

Pour conserver intacte cette dernière image de l'amour et du culte des enfants, je me suis abstenu de voir le narthex roman de Saint-Denis, et je ne me suis pas arrêté pour étudier le gothique flamboyant le plus pur, celui de Saint-Jacques.

Si vous aimez les rues étroites, tortueuses, moyen-nageuses, vous aimerez vous rendre sur la rive droite

de la Meuse. Je signale à votre attention la rue Beau-regard avec sa rigole centrale et ses côtés relevés. Le quartier tout entier est pittoresque, riche de traditions et de folklore.

Un peu partout, la piété populaire a installé des niches - les potales - on y vénère la Vierge ou le saint favori de la famille. Rue de la Fosse-aux-Raines, il y a même une potale datée: 1636. J'ai pensé à la caricature de Daumier qui orne mon cabinet de travail en voyant la demeure d'un écrivain public où, comme jadis, on peut lire l'inscription: "Lettres, pétitions, recours en grâce". Cela m'a plu. Si on est écrivain public doit-on faire rire ou pleurer, rédiger des lettres de loi ou d'amour?

Liège est donc une ville toujours étonnante. C'est le berceau de l'art mosan. Au moyen âge on lui avait décerné le titre d'Athènes du Nord, parce qu'elle était principalement une ville de penseurs et de philosophes en quête de la Vérité. Aujourd'hui elle est encore digne de ce titre. Est-ce pour cela qu'on l'aime? Elle est coquette, elle flirte avec la Meuse, tous ses quartiers convergent vers le fleuve qui lui a donné et qui lui donne encore la vie.

(Sans date)

POSTFACE

Quand j'ai entrepris ce polyptyque, je n'aurais jamais cru que le premier volet (je n'aurais jamais cru, c'est le moment de le dire!) serait aussi bien accueilli. Ainsi, je continue dans la joie.

Voyageurs ou Touristes raconte des souvenirs de voyages. Ici, vous l'avez compris, j'ai élargi l'horizon. Le chapitre du Vieux Prince en est un exemple.

Aucun ordre chronologique n'est respecté. Je vais sur la route de l'écriture, au hasard de mes voyages et de mes souvenirs.

Ce n'est jamais un roman.

Que la terre,
Que la mer,
Que le ciel,
Soient, en attendant mieux,
Notre récompense!
Amen.

P
A
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
P
P
P
P

TABLE

PRÉFACE DU BARMAN ANGELO	11
AVANT-PROPOS.	15
1. Bruxelles comme les dentelles.	21
2. Chez le "Prince des Humanistes".	25
3. Pour un chien, le silence est d'os!.	29
4. Et le voyage, et les vacances, et l'amour.	33
5. Les Grandes Canaries d'Espagne.	37
6. Quel vaisseau! Quelle poésie! Quelle soirée!.	41
7. Chartres la mystérieuse.	45
8. Espéranto: pas mort!.	49
9. Un sport d'hiver: le golf.	53
10. Le voyage à Terre des Hommes.	57
11. Albi et Sainte-Cécile.	61
12. Grenadins et Grenadines.	65
13. Nous avons une "Capitale Mondiale".	69
14. Paris: une ville autour d'une île.	73
15. Normandie, un pays, un paquebot!.	77
16. Anvers ou l'art de l'imprimerie.	81
17. Vingt ans après. . . la rue Saint-Julien-le-Pauvre.	85
PLANCHE I MA CHAMBRE D'ÉTUDIANT	89
PLANCHE II LA RUE SAINT-JULIEN-LE-PAUVRE	90
PLANCHE III NOTRE-DAME-DE-PARIS	91
PLANCHE IV ÉTRANGER QUI PASSES	92

18. La vie de château n'est pas faite pour me déplaire. . .	93
19. Monsieur le Maire reçoit.	97
20. Cordonniers de Cordoue.	101
21. Boum! L'explosion de Drummondville.	105
22. Monsieur Arthur Haulot pose "le" problème.	109
23. À la recherche du Vieux Prince.	113
24. Munich, je lève mon verre à ta santé!.	119
25. Les noms qui courent les rues.	123
26. Mes vacances sous-alimentées.	127
27. Une île inoubliable: Lanzarote.	131
28. À Schönbrunn. . . la larme à l'oeil.	135
29. Prendrez-vous l'astrobus?.	139
30. Bruges ou la ville des arts.	143
31. Bruges ou la ville du commerce.	147
32. Liège: liberté - joie - latinité - raillerie - paix. . .	151
33. Adieu Meuse.	155
POSTFACE	159

(À SUIVRE, COMME LE GUIDE!)

Lithographié par Journal Offset Inc. 254 Benjamin-Hudon, Ville St-Laurent

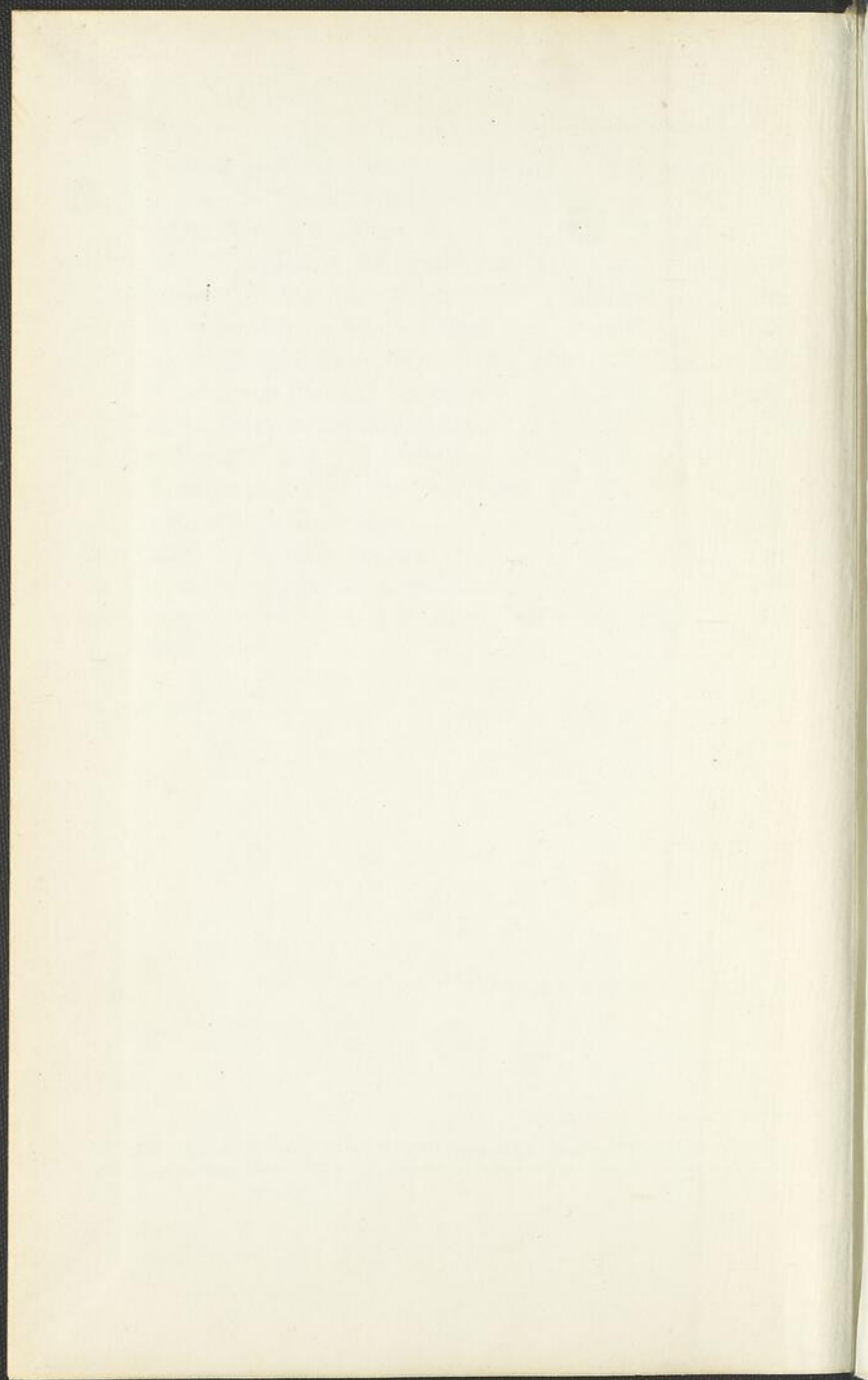


re. 93
... 97
... 101
... 105
109
... 113
... 117
... 123
... 127
... 131
... 135
... 139
... 143
... 147
... 151
... 155
159

917

rent

111



GINO PARISOTTO
RELIEUR

BNQ



000 336 521